

12354 a. 3.

---

**MON BONNET  
DE NUIT.**

---

®

---

MON BONNET  
DE NUIT



*Charlotte Moreley*  
MON BONNET

DE NUIT.

PAR

M. MERCIER.

NULLUS DIES SINE LINEA.

---

---

TOME SECONDE.

---

---

A LONDRES:

CHEZ G. G. & J. ROBINSON,  
PATERNOSTER-ROW.

---

1798.

M O N O M E N T

DE NUT



S  
L  
S  
L  
S  
9  
H  
H  
H  
L  
L  
S

# T A B L E

## AU TOME SECONDE.

---

	Page.
<b>OREILLER</b>	I
<i>Attendrissement</i>	5
<i>La Pensée</i>	9
<i>Monde</i>	11
<i>Insectes</i>	13
<i>Sens intérieurs</i>	16
<i>Fleuves.</i>	19
<i>Main</i>	<i>ib.</i>
<i>Mariage</i>	22
<i>Satirique</i>	24
<i>Talion</i>	27
<i>Bulletins</i>	29
<i>Poudre à canon</i>	32
<i>Homme vain</i>	38
<i>Esprit de Parti</i>	<i>ib.</i>
<i>Dialogue des Morts. Entre un Faquir</i> <i>Et une Vestale</i>	40
<i>Science</i>	55

TABLE.

	Page.
<i>Les Larmes de Milton, sur la Perte de sa Vue</i>	58
<i>De la Royauté, &amp; de la Tyrannie. Songe</i>	61
<i>Idylle</i>	82
<i>Bons Rois</i>	88
<i>Hospitalité</i>	89
<i>George Dandin</i>	90
<i>Physionomie</i>	93
<i>Amour</i>	95
<i>Vieillesse</i>	99
<i>De la Campagne</i>	104
<i>De la Cupidité. Songe</i>	116
<i>Geste</i>	123
<i>Astronomie</i>	126
<i>De l'Inégalité des Têtes humaines</i>	127
<i>Mal Physique</i>	134
<i>Libéralité</i>	135
<i>Rassesse</i>	136
<i>D'un Monde heureux. Songe</i>	138
<i>Vision</i>	174
<i>Apostrophe</i>	149
<i>Renommée littéraire</i>	151
<i>Boileau</i>	155
<i>Entraves déraisonnables</i>	160
<i>De la Grece</i>	164
<i>Perse</i>	166
<i>Temples</i>	170
<i>Sciramis. Songe</i>	172
<i>Beaux-Arts</i>	175

TABLE.

Page.		Page.
	<i>Anson</i> . . . . .	177
58	<i>Douleur</i> . . . . .	179
	<i>Prosperité</i> . . . . .	183
61	<i>Stafirate</i> . . . . .	184
82	<i>Kers François</i> . . . . .	185
88	<i>Morale</i> . . . . .	188
89	<i>Platon</i> . . . . .	190
90	<i>Lecteurs</i> . . . . .	191
93	<i>Rêve</i> . . . . .	196
95	<i>Sur le Diction, Rien de Nouveau</i> . . . . .	200
99	<i>Point de Vue</i> . . . . .	203
104	<i>Enfance</i> . . . . .	206
116	<i>Le Lac de Nantua</i> . . . . .	208
123	<i>Critiques</i> . . . . .	213
126	<i>Des Femmes savantes de Moliere</i> . . . . .	217
127	<i>Facilité</i> . . . . .	220
134	<i>Turenne</i> . . . . .	<i>ib.</i>
135	<i>Les Historiens. Fable.</i> . . . . .	221
136	<i>Tavernier</i> . . . . .	222
138	<i>Montesquieu</i> . . . . .	224
174	<i>Lycurgue</i> . . . . .	226
149	<i>Aux Laides</i> . . . . .	229
151	<i>Peinture d'une Bataille</i> . . . . .	230
155	<i>Bulle</i> . . . . .	234
160	<i>Sagesse</i> . . . . .	<i>ib.</i>
164	<i>Romans</i> . . . . .	238
166	<i>L'Egoïsme. Songe</i> . . . . .	242
170	<i>Madrigal</i> . . . . .	247
172	<i>Buveurs</i> . . . . .	<i>ib.</i>
175	<i>Epithalame</i> . . . . .	251
	<i>L'Opulence. Songe</i> . . . . .	256

## TABLE.

	Page.
<i>De l'Histoire</i>	260
<i>Paresse</i>	263
<i>Lucain</i>	265
<i>Mahomet. Songe</i>	267
<i>Le Politique</i>	272
<i>Indépendance</i>	278
<i>Le Ballon-Montgolfier</i>	280
<i>Ma Fenêtre</i>	298



# MON BONNET

## DE NUIT.

---

### OREILLER.

**Q**UAND la lumière est éteinte, que la tête est sur l'oreiller, & qu'en se regardant au fond de l'ame, on n'y découvre rien qui puisse offenser nos semblables, comme alors un baume délicieux se répand dans tout notre être ! Le sommeil est presqu'un rêve céleste.

Il n'est jamais plus doux, plus tranquille, qu'après un jour où l'on a fait quelque bien, ou lorsqu'on peut s'avouer à soi-même qu'on l'a employé à des occupations graves & solides.

Le moment où la tête se place sur l'oreiller est celui où la conscience rend ses arrêts : la tête qui a conçu quelque mauvais dessein, paroît enveloppée d'épines ; l'édredon le plus doux se durcit sous la tête inquiète du méchant. Pour être heureux, il faut être bien avec son oreiller ; car tous le soirs il peut nous faire des reproches que nous entendrons.

L'entretien de l'oreiller avec l'homme en place, l'homme du monde, l'intrigant, l'auteur satirique, auroit quelque chose de pi-

quant. Que de révélations secrètes ! & que ne nous diroient pas l'oreiller des rois & celui de ministres !

C'est le moment où la vérité nous parle ; car notre conscience, quand nous voulons bien l'écouter, nous dit à-peu-près ce que nous sommes.

Le père de Néron disoit : *Je connois Agrippine, je me connois : il est impossible que l'enfant qu'elle mettra au monde ne soit pas un monstre.*

On est heureux ou malheureux le soir par l'ouvenir. La mémoire nous rappelle nos fautes & nos négligences : ce qui doit nous faire penser à les éviter ; car elles ne nous perdront point de vue ; elles écarteront le sommeil, elles passeront juiques dans nos rêves, elles les rendront fatigans, afin de nous enseigner qu'il n'y a de repos & de bonheur que dans l'harmonie d'une sage conduite & dans l'exercice d'une tendre charité.

Les autres nous devinent ; mais c'est nous qui nous voyons : nous avons qui nous sommes. *Ne vous tenez pas à la sentence des hommes, dit Montaigne, tenez-vous à la vôtre.*

C'est l'oreiller qui nous avertit de ce que nous devons faire le lendemain : celui qui saura bien interroger son oreiller, en recevra de sages réponses. S'il repousse notre tête, avertissement charitable ; mais s'il la recoit en paix dans ses moëlleux contours, en peut achever le dessein que l'on a conçu.

Heureux qui peut se dire, la tête sur l'o-

veiller : Personne n'a à me reprocher son affliction, ni son malheur, ni sa captivité ; je n'ai fait de blessure à la renommée de qui que ce soit ; j'ai respecté la propriété, gage du repos des familles, & le salaire de l'ouvrier n'est point resté chez moi le soleil couché, selon l'expression de l'Écriture. Ces témoignages de la conscience, ces jouissances intimes de l'ame procurent un sommeil délicieux, & un réveil plus doux encore.

Il n'est pas à dédaigner, l'ouvrage que l'on peut relire soi-même, la tête sur le chevet, & long-tems après l'avoir composé. L'ame se retrouve dans la situation où elle étoit en écrivant ; mais elle se voit beaucoup mieux, elle se juge elle-même.

Si l'on a respiré la paix, la concorde, l'ordre, on aime à se reconnoître ; ce qu'a dicté la passion du moment paroît puéile & misérable : mais si l'on a été assez heureux pour avoir sacrifié la vengeance, l'écrivain console, fortifie ; on se pardonne toutes les fautes dont on n'a à rougir que devant les muses. L'auteur qui a été bon tel jour, se retrouve bon encore ; il ne sent point ce trouble qui attend l'auteur dont l'œuvre hérissée des pointes de la malignité a déchiré son adversaire par l'arme du ridicule.

Le fatirique & le misantrope ne reliront jamais leurs productions, même triomphantes, applaudies, avec la même volupté que goûtera l'auteur honnête en reportant la

vue sur des écrits où la critique trouvera sans doute beaucoup à reprendre, mais que la saine morale pourra avouer.

Minuit sonne, heure solennelle ! La nuit faisant disparaître la terre de mes regards, semble me mettre en possession des cieux. Ces millions de soleils & de mondes que l'Éternel a semés avec tant de profusion, donnent à l'homme le loisir d'observer les loix immuables auxquelles ils sont assujettis.

C'est à la nuit que les Cassini & les Galilée sont redevables de leurs plus belles découvertes. Et toi, infatigable Messier, la comète qui alloit passer devant un monde assoupi, rencontre ton œil vigilant. Sentinelle attentive des merveilles célestes, tu es là pour la reconnoître, l'annoncer, la classer parmi les grands corps qui flottent dans l'éther.

Tous les êtres privilégiés qui cultivent leur raison, veillent plus ou moins ; le silence & la tranquillité de la nuit favorisent les méditations, & tiennent lieu de ces ténèbres volontaires auxquelles des sages de la Grece se condamnoient autrefois, pour ne voir que la vérité.

La nuit est la bienfaitrice commune de tout ce qui respire : c'est pendant son regne qu'il y a une plus grande somme de bonheur répandue sur la terre : les passions violentes sont interrompues, les travaux écrasans ne fatiguent plus l'espèce humaine : le prisonnier chargé des fers du despotisme plane loin

de son cachot, & accuse son tyran devant les mondes assemblés. L'odieuse inégalité qui est entre les hommes a cessé, pour ainsi dire; la volupté enivre de ses charmes les jeunes époux, & répare les crimes de la guerre.

O nuit! alonge encore pour moi tes heures silencieuses; favorise mes paisibles travaux, & laisse-moi verser sur le papier les sentimens & les idées qui plaisent à mon ame recueillie!

### ATTENDRISSEMENT.

**C'**EST le sentiment le plus heureux dont l'ame humaine soit susceptible; ce sentiment délectable est mixte; point de plus grande volupté que celle de s'attendrir. Un attendrissement perpétuel seroit l'état le plus délicieux pour l'homme.

Qui fait goûter les traits sublimes des poètes & des orateurs? Celui qui s'attendrit en voyant les magnifiques objets de la nature, qui pleure de joie à la renaissance de l'aurore, ou dans un temple où la voix religieuse des adorateurs va frapper la voûte simple & rustique.

L'attendrissement est la situation de l'ame qui dispose le plus aux vertus; il n'y a point de volupté comparable à celle de se sentir les yeux humides après avoir soulagé l'infortune: c'est le doux attendrissement enfin, qui approfondit le bonheur.

L'attendrissage est loin de tout être dégénéré, il est méconnu du libertin; mais comme l'univers s'embellit pour celui qui, étranger à la froide ironie, à la méchanceté insultante, s'abandonne aux images douces, aux idées nobles & intéressantes!

Prenez telle idée que vous voudrez. Quand vous l'aurez bien analysée, raffinée, quintessenciée, il faudra la réduire en sentiment, si vous voulez qu'elle soit connue & adoptée. Elle aura beau être claire, vive & nette; si elle ne touche pas le cœur de l'homme, elle restera sans effet.

La poésie descriptive, par exemple, n'est rien près de celle de sentiment. Ovide, au commencement du second livre des *Métamorphoses*, fait une description pompeuse du palais du soleil, qui éblouit l'œil de l'imagination; mais tout magnifique, tout étincelant qu'est le séjour que nous décrit le poète, on traverseroit bientôt cette éclatante & superbe demeure pour en sortir, si tout-à-coup on n'entendoit les craintes, les alarmes du père de Phaëton, sur la demande indiscrete de son fils. C'est sa tendresse, la force du sentiment qui l'anime, quand il prodigue ses conseils au jeune téméraire qui fait pâlir l'éclat du palais, & qui fixe toute notre attention sur la douleur d'un père qui gémit en apprenant le danger que va courir le tendre objet de ses inquiétudes.

Dans cette multitude de morts dont l'*Iliade* est remplie, la chute de ces hommes qui

soulevent des rocs, qui manient des lances pesantes, qui font trembler de leur voix le rivage des mers, n'excite point la compassion.

Mais quand on voit Simoïsius, dans la fleur de la jeunesse, enlevé par l'amour de la gloire à une mère tremblante, à un père alarmé; quand on voit ce jeune époux qui à peine a essayé de plaisirs de l'amour, forcé de s'arracher aux embrassemens d'une épouse déjà accoutumée à ses caresses; lorsqu'on se figure ce jeune homme qui n'a pas encore vu les combats & qui va s'exposer à un trépas prématuré; que bientôt on le voit rougir ses armes de son sang, & trompé par la fougue imprudente de son âge, mourir de sa propre valeur; alors nous plaignons le sort des guerriers; nous détestons les batailles; nous pleurons sur les victimes des combats.

L'homme est doué d'une sympathie qui le fait entrer dans les intérêts de ses semblables. C'est par cette passion généreuse qu'il est touché de ce qui les frappe, & qu'il ne peut rester spectateur indifférent de leur peine: il en est récompensé, car le plaisir le plus doux accompagne fidèlement la pitié. Comme ce n'est pas un raisonnement, mais un instinct, don sacré de la main bien-faisante du Créateur, il pénètre intimement l'ame, il la touche profondément; & comme il veut être senti, il échappe ici à la discussion.

La fibre maligne du cœur humain est

bien plus profondément cachée que la fibre sensible. Heureux qui s'attache à pincer celle-ci ! Un oncle en mourant fit écrire ces paroles sur son testament : *Je laisse à mon neveu onze azzettes d'argent ; il fait bien pourquoi je ne lui legue pas la douzième.* Ce trait fera rire l'homme malin ; mais il attendrira le cœur honnête & indulgent. Quelle douce réprimande, quelle caractère de bonté dans ce reproche ingénieux ! Pourquoi n'y voir que la faute du neveu ?

Le genre mélancolique au théâtre fait une impression plus profonde sur l'imagination que l'agréable ; c'est que nous redoutons encore plus la douleur que nous n'aimons le plaisir. Quand la douleur n'est qu'en tableau, nous avons l'avantage d'être émus sans sentir pour nous-mêmes & pour les autres les angoisses pénibles de la crainte ; nous exerçons puissamment la pitié, ce sentiment exquis de la nature humaine, & qui en fait l'excellence. Nous l'exerçons ce tact délicat & profond avec une certaine volupté qui nous dit à nous-mêmes que dans cet instant nous sommes bons & sensibles.

On a reproché à quelques auteurs dramatiques d'avoir tracé des tableaux dont les couleurs étoient sombres. Ceux qui leur ont fait ces reproches, ne connoissoient ni l'art théâtral, ni la structure du cœur humain. Les douleurs d'illusion nous plaisent, parce que, nous repliant sur nous-mêmes, nous appercevons aisément l'illusion, & que nous goûtons la volupté des larmes, tout en



nous disant que cette grande calamité est imaginaire ou passée.

Quand l'ame se fond d'attendrissement, alors s'ouvre le fleuve des pures délices ; sa source est dans le cœur de l'homme ; une pierre froide & dure quelquefois l'environne. Poètes, percez cette enveloppe, & vous ferez mieux que d'interroger la fibre maligne du cœur humain.

---

### LA PENSÉE.

**L**A pensée voit tout & ne se voit pas ; elle embrasse le monde entier, & elle échappe à elle-même. Quel phénomène que notre propre existence ! Comment ne s'étonne-t-on pas vingt fois le jour d'exister ? Comment l'habitude nous familiarise-t-elle avec ce sentiment que nous avons reçu involontairement & qui nous échappera de même ?

Les idées abstraites existent comme les idées physiques. J'ai nettement en moi la perception de telle chose que je sens & que je ne conçois pas : je ne me borne point à écouter mes sens qui me trompent si fréquemment ; je descends dans le fond de mon être, j'apperçois une faculté qui me découvre des choses certaines & inconcevables : l'espace, la durée, la force créatrice ont beau être enveloppés d'obscurité ; je ne puis les mettre en doute : plus je creuse en moi, plus je me représente plusieurs idées qui

n'ont aucun rapport avec cet univers matériel : & la profondeur de ma raison va toucher des objets dont mes sens ne m'offrent aucune image.

La distance n'arrête point ma pensée ; il y a un rapport entre notre planète & celle de Saturne, puisque je m'y transporte ; j'existe dans le passé, j'existe même dans l'avenir : tout est un, puisque j'embrasse ce tout par la pensée.

Il y a eu un plan initial, je le sens : le coup qui a fondu la masse de l'univers & qui lui a imprimé l'ordre & le vie, part d'une Intelligence Unique : tous les phénomènes physiques ont été produits par un seul & même acte. Les périodes de la vie humaine ne sont que développemens ; & quand, dans le plan général, tout est lié, quand la projection des astres n'est point un pour caprice, croira-t-on que le moral ait été livré au hasard ?

L'éternité : quel mot terrible & magnifique ! J'existe, j'ai commencé ; il est donc un principe de mon existence : ce principe doit être éternel, car il faut que je cherche dans l'infini une source première de tout ce qui est, & je suis réduit à nier mon existence ou à croire un principe qui n'a jamais commencé.

Si l'homme est foible lorsqu'il raisonne sur les matières, il est sublime lorsqu'il les sent : son esprit est étroit, mais son cœur est sans bornes.

Oui, je conçois mieux l'univers sans un Dieu, qu'un Dieu qui ordonneroit au néant de nous saisir tous au sortir de la vie. La connoissance d'un Etre Suprême ne seroit alors que notre désespoir ; sa grandeur seroit sans justice, sa sagesse sans bonté, & la vertu ne seroit plus qu'une belle chimere à qui l'homme imprudent auroit fait d'inutiles sacrifices.

---

 MONDE.

**O**N pourroit définir ainsi le monde : C'est un vaste théâtre, dont les hommes sont les comédiens ; la hasard compose la pièce ; la fortune distribue les rôles ; les femmes accordent des rafraichissemens aux acteurs, & les malheureux font rouler les décorations, portent & mouchent les chandelles.

Le monde polit plus qu'il n'instruit : il ne faut point être dans le tourbillon du monde pour être spectateur ; il faut être à une certaine distance : c'est ainsi que, pour bien voir le marche d'un régiment, il ne faut point porter le fusil, mais être sur la ligne où il défile.

Avec un peu d'esprit & beaucoup de monde, vous brillez plus qu'un homme de beaucoup d'esprit sans monde ; pour l'acquérir cet usage du monde, il faut une certaine aisance ; sans elle, vous serez hors d'état de cultiver ces sociétés où se rencontre l'élite des différentes conditions.

Sans fortune, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs, on sera privé des moyens de percer dans le grand monde, d'en connoître les mœurs, d'en prendre le style ; enfin, de voir par soi-même les hommes d'un certain rang, leurs vertus, leurs vices, leurs ridicules.

La richesse met de bonne heure un jeune homme dans le monde ; par elle, il sera en état de développer ses talens, de briller dans tous les exercices, d'apprendre les langues, de voyager, de jouir enfin du loisir nécessaire pour se livrer entièrement à telle science ou à tel art.

Mais les hommes du monde exagèrent l'éloge qu'ils font du ton répandu parmi eux ; ils diroient volontiers qu'il n'y a du tact, de la pénétration & de l'esprit, que dans leurs cercles. D'après ces prétentions exclusives, ils s'imaginent pouvoir deviner d'avance la carrière de tout homme qui a paru au milieu d'eux.

Tel qui expire sur l'échafaud, n'a pas commis tant de désordres dans la société, que tel qui vit dans le grand monde. Celui-ci est un débauché, un calomniateur, un fourbe. Il a tous les vices sur lesquels les loix n'ont aucune prise. Il n'affaîne pas sur le grand chemin ; mais il distille dans toutes les maisons les poisons d'une langue envenimée ; il fêtrit toute réputation ; il ridiculise toute vertu ; il sème la discorde entre frères, époux, amis. Chassé d'un quartier, il va dans un autre porter le même esprit. Sa

méchanceté est réfléchie, & il en fait une étude. Il ne peut être puni que par le mépris ; & le mépris, dans une grande ville, est comme l'air infecté qu'on y respire : on s'y fait.

## INSECTES.

**L**A magnificence du Créateur se manifeste surtout à mesure que l'être est plus petit ; elle redouble dans les insectes : ils ont reçu en partage plus de sens ; ils possèdent des instrumens plus fins, plus incroyables, plus merveilleux ; les métamorphoses successives qu'ils éprouvent, annoncent en eux un principe composé, qui opère & varie ces formes étonnantes.

Tous les miracles de l'intelligence reposent sous la mousse ; nous les foulons aux pieds, & ils nous auroient été inconnus sans le microscope.

Charles Bonnet a suivi un travail peu connu dans notre capitale, occupée d'ariettes : ce travail est digne de nos hommages. *Qu'est-ce que Dieu ?* Il peut répondre à cette question du catéchisme : C'est le créateur des insectes. Et nous, orgueilleux humains, que sommes-nous de plus devant lui ?

Si tout-à-coup la nature, soulevant le voile dont elle s'enveloppe, nous laissoit voir à nu le jeu de ses ressorts, les rouages de sa

machine immense, sa structure intime, sans nous priver du plaisir de considérer à loisir les moyens dont elle use & le but vers lequel elle tend ; quel changement subit dans toutes nos idées ! Quel renversement de tous nos systèmes ! Où en seroit notre pauvre science ? Elle seroit plus risible que l'ignorance même.

Ce qui rend les systématiques si hardis à prononcer, à publier leurs idées, c'est qu'ils savent bien que la nature sera toujours voilée, & qu'elle ne donnera jamais un démenti formel à toutes leurs assertions.

Mais pour cela doit-on abandonner son étude ? Non. Plusieurs efforts de l'homme ont du moins été récompensés. De curieuses & utiles découvertes nous ont prouvé qu'elle laisse de tems en tems échapper quelques secrets ; & ce qu'un siècle ne saisit pas, le siècle suivant l'apperçoit.

Telle expérience qui semble oisive & morte, liée à une autre, jettera un trait de lumière. Il ne faut ni désespérer de notre impuissance, ni concevoir l'orgueil d'embrasser une trope vaste étendue.

Il y a de l'audace sans doute à intituler un livre, *Système de l'Univers* ; il y a de la faiblesse à suivre pas à pas le flambeau de l'expérience & à ne pas s'en écarter. Celui qui annonce une *Théorie universelle*, comme s'il avoit assisté au jour de la création, croit parler à des enfans crédules ; & toute son élo-

quence ne lui ôte pas je ne fais quelle phy-  
sionomie voisine du charlatanisme.

Que le systême soit hardi, qu'il soit élevé,  
j'en admirerai le plan; mais vouloir dé-  
brouiller ce chaos en quelques pages, vou-  
loir en doctriner le siècle présent & le siècle  
futur avec le rêve de l'imagination, c'est  
s'exposer au reproche de tout homme né  
avec du bon sens, à qui les mots n'en impo-  
sent pas.

Tout est beau dans l'univers, & tout nous  
instruit, l'étoile & l'insecte, le météore em-  
braisé & la fleur printanière. Ces rochers  
pendans en précipices, ces cimes désertes,  
ces gouffres ouverts où se perdent les tor-  
rens écumeux, ces carrières bizarrement  
figurées excitent l'intérêt & fixent l'œil de  
l'imagination.

Ta beauté, ta richesse, ô nature! épuise  
le sens de l'homme. Pourquoi sont-ils  
bornés, lorsque tes attraits sont inépuisables?  
Ton souffle pur reproduit le plaisir accordé  
à la vive curiosité; qu'ils sont court les mo-  
mens que tu laisses à nos études! Nature!  
être ravissant & mystérieux, quelle langue  
saura t'interroger? Quelle plume saura te  
décrire?

Tu critiques le plan de l'univers, faible  
& audacieux mortel! Gémis si tu souffres,  
mais n'élève pas ton imbecille raison contre  
un aussi sublime ouvrage; parle avec timi-  
dité de ce qui est au-dessus de toi. As-tu  
une idée intuitive du monde? Peux-tu em-

brasser ce qui est ? Attends que ton être se développe, se perfectionne, & qu'il passe par tous les degrés nécessaires pour le former à l'état auquel il peut prétendre.

### SENS INTERIEURS.

**N**OUS avons un sens ou des sens intérieurs bien distincts des extérieurs. Ce qui le prouve, c'est que la folie loge souvent dans le sens intérieur ; & l'on ne peut la guérir, tandis que les sens extérieurs restent dans la plus parfaite intégrité.

Quelquefois les sens externes sont malades sans que le sens intérieur en soit affecté. Le naturaliste Bonnet, privé de la vue, médite ses ouvrages, puis les dicte avec clarté, précision, & sans y changer un mot. Les années ôtent à l'homme de lettres l'usage de ses sens, & son ame conserve encore son exquise sensibilité.

La différence des caractères vient peut-être de l'inégalité des rapports qui se trouvent entre les sens externes & les sens internes.

Le grand vice de l'organisation fait les insensés ; les légers défauts font les caprices.

Il paroît que, dans le corps humain, chaque partie influe sur le tout, & le tout sur chaque partie.

Comment un homme seroit-il somnam-



bule, sans l'énergie & la présence des sens internes qui le guident, & avec lesquels il voit, il entend, il marche, il écrit, il lit ?

Qui ne sent pas qu'il y a en nous l'homme extérieur & l'homme intérieur ? L'image frappe les sens externes, & le principe interne se détermine alors.

Voilà pourquoi l'instinct trompe moins que la pensée, parce que toute pensée peut être une image imparfaite, & que l'instinct est un sentiment viv.

Il n'y a personne qui n'ait éprouvé dans un évanouissement une tranquillité d'esprit ineffable & incompréhensible : des noyés, des apoplectiques, rappelés à la vie, ont manifesté des plaintes amères, parce qu'on les avoit arrachés d'un état paisible & délicieux. Le moment de la mort pourroit être une espèce d'extase ; & plusieurs naturalistes qui ont observé les mourans dans les hôpitaux, sont fondés à croire que l'ame dans l'agonie, en perdant toute communication avec les choses de ce monde, se plonge dans des délices inconnues. Il semble que ce soit un avant-goût de son état futur. Le sens intérieur, plus libre, dégagé d'une partie de ses liens, jouit d'un plein exercice. Je ne puis croire que la nature, mère tendre, nous abandonne dans cette crise ; elle doit redoubler ses bienfaits à l'instant où nous nous séparons d'elle.

Pourquoi telle sensation dans le corps produit-elle telle émotion dans l'esprit ? Je

ne le conçois point, & j'aurai plus tôt fait d'en admirer l'effet que d'en vouloir pénétrer la cause.

Il n'est pas donné à notre capacité d'embrasser cette grande suite de causes qui, enchaînées les unes aux autres, remontent à la première.

L'histoire & la marche des sensations humaines n'ont point encore été tracées. Qui a pu découvrir la première image qui nous a vivement affectés, & qui a déterminé en conséquence la série de nos goûts ? Dans le printems de nos jours il est des plaisirs qui, par leur nouveauté, ont un charme impérieux ; il est des actions pour lesquelles on sent un dégoût inexprimable ; le tems, en émouffant nos fibres, n'efface pas entièrement la sensation, elle se prolonge jusques dans les années reculées de la vieillesse.

D'où naissent les antipathies qu'on ne peut définir & que la raison ne peut corriger, si ce n'est de l'impulsion primitive fortement empreinte dans nos sens ?

Une montagne escarpée paroît plus épouvantable à l'un qu'à l'autre, parce que le premier a failli rouler dans les abymes : l'eau fait frissonner celui qui a été sur le point de se noyer ; le feu fait frémir celui qui a échappé à l'embrasement d'une maison ; il redoute l'étincelle qui échappe d'un flambeau : les rois ne connoissent pas de plus grands criminels que les séditieux.

Les sensations premières déterminent la

suite de nos actions, & notre mémoire a  
oublié l'événement sinistre, que notre instinct  
en garde un profond souvenir.

---

### FLEUVES.

**L**ES fleuves sont les pères nourriciers des  
états. Ils étalent la fertilité sur leurs bords ;  
ils engraisent les terres ; ils servent le com-  
merce ; ils abreuvent les bestiaux ; ils don-  
nent du poisson ; ils facilitent les voyages.  
Sans eux il n'est guère de villes riches &  
peuplées. Il est très-facile d'étendre les  
bienfaits qu'ils peuvent rendre, & d'em-  
pêcher les maux qu'ils peuvent causer :  
maux bien foibles en comparaison des biens  
qu'ils répandent. Le Nil domté créa l'a-  
bondance & fit la gloire de la superbe  
Egypte. Le Pô, le Rhône, la Loire & la  
Garonne composeroient à eux seuls quatre  
royaumes opulens, si l'art venoit à perfec-  
tionner ces magnifiques dons de la nature.

---

### MAIN.

**C'**EST à la main de l'homme que l'uni-  
vers est redevable de la foule des arts, de-  
puis le toucher savant des instrumens de  
musique, jusqu'au frappement du marteau.  
Nécessité, agrément, tout est dû à cet or-  
gane étonnant qui distingue l'homme : par

lui il a pénétré dans les entrailles de la terre, il a mis les montagnes de niveau avec les collines, il a creusé un lit à la mer, lui a opposé des digues ; par lui enfin il regne sur le globe assujetti.

L'écriture, tracée de la main de l'homme, survit au renversement des empires, & par cet usage devient quelque chose de divin. L'intelligence de l'homme ne périt pas ; elle s'accroît au contraire : l'ame d'un sage va embrasser de son feu patriotique celui qui doit venir au monde mille ans après lui.

Anaxagore l'a dit : c'est la main qui fait la sagesse de l'homme ; sans elle, son ame lui seroit inutile.

Le mouvement de la main est aussi éloquent que celui des yeux ; c'est l'idiôme commune à tous les peuples, la langue universelle. La main appelle, renvoie, promet, menace, craint, interroge, nie, doute, flatte, déteste, désigne les nombres, exprime les caractères de la joie, de la tristesse, du repentir ; les mains enfin parlent quand la langue ne peut rien dire.

La main de l'homme l'emporte encore sur la trompe de l'éléphant.

C'est le fer ensuite qui est le véritable sceptre avec lequel il commande à la nature. Heureux s'il ne l'eût pas tourné contre lui-même.

Ils avoient bien raison ces habitans du Nouveau-Monde, lorsqu'ils ont donné la préférence au fer, en livrant une grande

quantité d'or pour un instrument aussi précieux qu'une serpe, une bêche, un hoyau.

C'est le fer qui entame la pierre, la rend souple & obéissante comme la cire, qui creuse la mine, élève l'édifice, lie les parties du vaisseau qui fend les mers; c'est le fer qui fertilise les guérets, coupe les moissons, & fait les opérations salutaires sur le corps humain.

Tandis que nous admirons les merveilles de l'horlogerie, le sauvage reste en extase devant l'invention simple & utile d'un clou. Avec ce métal dur & tenace, que l'homme tourne comme il veut, l'assujettissant d'abord pour le faire agir sur les corps les plus rebelles, il a opéré des travaux qui ont occasionné des changemens sur notre globe; il a appiané des montagnes, élevé des vallons, enchaîné l'océan, percé des isthmes, fait disparaître des forêts, creusé des lacs, changé le cours des fleuves & celui des vents.

Qui n'a pas été curieux de voir, dans une affinerie, une masse de fer énorme, qu'on tourne en tous sens, posée sous un épouvantable marteau qui pèse plus de huit cents livres, & dont les coups s'entendent à plus d'une lieue de distance? L'homme semble se jouer, à l'aide d'un courant d'eau, de ces masses de fer il les domte, les assouplit; il fait passer la barre par des filières, & la métamorphose en un fil qui approche de la ténuité des cheveux.

## MARIAGE.

**L**A jeune vierge voit en perspective l'état d'épouse & de mère : son cœur lui représente un jeune homme aimable, à qui elle s'unira, & avec lequel elle remplira ces devoirs qui ne l'effraient point. Elle se promet bien de payer sa tendresse du plus complet retour ; car elle ne doute pas que l'amour seul ne détermine le choix de l'homme qui jettera les yeux sur elle.

Cependant elle est renfermée dans un couvent, sous le prétexte de lui donner une éducation convenable ; l'autorité paternelle attend que les circonstances favorisent sa cupidité ou son ambition ; le mariage de la jeune personne est une affaire ; le père négocie loin d'elle, & sans qu'elle en sache rien, la vie entière & la destinée de sa fille. Au lieu d'un amant qui auroit peu à peu captivé son cœur, on lui présente un inconnu, un homme indifférent ; on lui ordonne de passer dans ses bras, & de se donner à lui sans réserve. La timide jeune fille n'a que trois jours pour accoutumer sa tête à ce changement étrange. La voilà livrée à un mari dont elle n'avoit jamais entendu prononcer le nom ; elle fait le serment de l'aimer toujours, & elle ne le connoît pas : il l'emmena, son contrat à la main.

Elle entre dans une famille étrangère : il faut qu'elle vive avec des êtres qui ont entre

eux des intelligences suivies, tandis qu'elle sera seulè avec sa candeur, sa naïveté, son cœur aimant & sensible.

Ainsi, une union dont dépend la félicité de la vie entière, & qui ne devrait être fondée que sur le rapport intime des caractères, est abandonnée au hasard. Des considérations d'intérêt passent avant tout ; & ce marché, quoique fait au nom des loix & de la religion, a quelque chose de dur & de bizarre.

On crie contre la corruption des mœurs ; & l'on ne voit pas qu'il faut que l'homme ait une bonté naturelle au-dessus de toutes les mauvaises institutions, puisque l'ordre existe encore après tant d'atteintes. On blâme les femmes ; & l'on devrait seulement louer celles qui, contre le choix de leur cœur, respectent leurs liens, & sont fidelles au serment qu'un pouvoir irrésistible leur a fait prononcer.

La loi qui dans les mariages fait respecter les degrés de parenté, est une loi aussi sage qu'elle est antique & générale. On la retrouve chez toutes les nations policées ; elle est le premier lien de la société, dont le but a été d'empêcher chaque famille de se suffire à elle-même, & de mêler les races afin qu'elles ne fussent pas étrangères l'une à l'autre, & que, fondues ensemble, elles formassent l'état social, assemblage d'invidus faits pour se servir & se protéger mutuellement.

Par ce moyen les fortunes, au lieu d'être stagnantes, circulent, portent la vie dans les rameaux desséchés, & l'intérêt personnel perd l'activité qui le rendoit dangereux. Les intérêts se rapprochent, & les mœurs y gagnent. Elles deviennent plus douces, on n'est plus étranger à une famille dans laquelle on peut entrer : l'inégalité des rangs se fait moins sentir, & les racines de la sociabilité s'étendent. Il n'y a plus de haine entre les citoyens, dès que les barrières qui séparent les races tombent, & qu'on peut s'allier à des hommes qui, distingués par leur rang, attendent les caresses de la fortune, ou qui, favorisés de la fortune, veulent faire un échange avec les avantages de la gloire & de la renommée.

La dot des filles de Scipion ne fut payée qu'en monnoie de cuivre.

---

### SATIRIQUE.

**V**OYEZ-VOUS cet insecte ailé qui tourbillonne autour d'un flambeau ? C'est l'image d'un satirique qui fait cent tours, & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

J'ai lu dans un journal ces petits vers adressés à un satirique ; ils m'ont paru devoir être conservés.



Langue maudite,  
 Plume proscrite,  
 Vis donc de fiel  
 Faute de miel.  
 Dans ton délire  
 Perce & déchire  
 Nos doux agneaux ;  
 Mais sur ton dos  
 Crains les vestiges  
 Des jeunes tiges  
 De nos ormeaux.  
 De tes égaux  
 C'est le partage,  
 Quand ils font rage  
 Dans nos troupeaux.  
 Mépris les fauve  
 Quelques momens ;  
 Mais bête fauve  
 Vit peu de tems.

Le fatirique en un clin-d'œil devient adulateur : c'est le rôle habituel de ces misérables écrivains qui usurpent le titre d'hommes de lettres.

Qui ne rougit pour l'auteur, en lisant ces vers louangeurs qui tapissent les journaux, & qu'on prendroit pour une ironie sanglante, si le génie mendiant du-poète ne perçoit pas à travers ces strophes platement pompeuses ?

Les versificateurs flattent ou déchirent par habitude. Tantôt ils démenagent l'O-

lympe pour parer de tous les attributs célestes le buste d'un homme en place; tantôt ils rassemblent les traits les plus mordans contre le ministre qui leur refuse une pension.

Quoi de plus insipide & de plus honteux que tous ces vers qui vont carresser la vanité, l'amour-propre & l'orgueil, & qui attribuent de l'élévation, de grandes vues, de nobles sentimens, à ceux-là même qui n'ont eu que des idées foibles & bornées, de petits intérêts, des opinions communes, des inclinations vulgaires?

De même que le vautour évente une charogne, ainsi l'adulateur sent de loin un homme en faveur; il s'attache à ses pas, le flatte, le trompe & le caresse encore. Croyez que ce sycophante touche de très-près au métier infame de satirique.

Des journalistes ont irrité bêtement des gens de lettres. Ils ne sentoient pas que des écrivains lus avidement, n'avoient besoin que de tailler une plume, laquelle iroit les percer d'un trait profond, apperçu de tous les témoins de leur honte. Que l'orgueil est foible & sot, quand il ose se jouer au génie!

## TALION.

**C**HEZ plusieurs peuples anciens, la loi du talion a été regardée comme une loi sacrée. Elle est l'ouvrage de l'instinct, & la raison la confirme à plusieurs égards. Quoi de plus naturel qu'une punition égale à l'offense ?

Cette loi perd de sa majesté, quand elle demande un œil pour un œil, un bras pour un bras. Cette justice diminutive est grossière & barbare ; mais la peine de mort décernée contre l'assassin me paroît de toute équité.

Cette loi a été combattue par des écrivains qui ont mis peut-être la faiblesse à la place de la vraie sensibilité. Un malheureux qui tombe sous les coups d'un assassin, n'appelle-t-il pas alors tout le genre humain à son secours ? Ne se dit-il pas : C'est de la main d'un homme que je reçois ces coups cruels ; tous les hommes doivent me venger ; c'est l'ennemi de l'espèce ; il a méconnu en moi son semblable ; il est plus affreux que le loup, le tigre, la panthère ; & malgré me cris, mes plaintes, mes prières, mes gémissemens, il s'est acharné sur la victime.

Ne seroit-ce pas une fausse pitié dans le législateur, que d'avoir quelques grâces en réserve pour celui qui a outragé l'humanité en se rendant coupable d'un homicide vo-

lontaire? Quoi! il n'a point respecté sur le front de l'homme l'empreinte fraternelle qu'y a mise la main du Créateur? La pitié n'a rien dit à son ame? Un retour sur lui-même ne l'a pas averti qu'il déchiroit un être sensible?

La pitié qui respecteroit la vie d'un assassin ne seroit-elle pas une cruauté contre les foibles, exposées à la férocité de l'homicide? Pour sauver un particulier, on exposeroit la société à des malheurs renaissans.

Cet homme assassiné n'avoit-il pas un père, un frère, un ami, une mère? N'ont-ils pas reçu le contre-coup de la douleur, plus affreux peut-être que le trait qui a déchiré son flanc? Et on laisseroit respirer l'assassin qu'ils peuvent rencontrer, & dont la seule vue rouvriroit les blessures les plus sensibles au cœur humain? Non: quiconque a trempé sa main dans le sang de l'homme, n'est plus digne d'habiter parmi les hommes; le jour qui les éclaire n'est plus fait pour lui. Le talion est la grande loi de la nature; il faut que l'homicide soit contenu par la crainte de souffrir lui-même ce qu'il a fait souffrir à autrui.

Appliquez au vol la loi du talion, & vous sentirez combien elle étoit sage & humaine. Elle maintenoit la proportion entre la peine & le délit; proportion que la législation moderne a rompue.

Sous l'empereur Adrien, lorsqu'on étoit sur le point de prononcer quelque peine

contre un coupable, on comptoit combien il avoit d'enfans ; & selon le nombre on relâchoit de la rigueur du châtement ; on songeoit à l'homme qui avoit servi l'état en les procréant, & qui peut être avoit été entraîné à un trop grand amour de l'argent, par la nécessité de pourvoir aux besoins de sa famille. Cette distinction vraiment politique & humaine me paroît émanée de l'esprit qui dicta la loi du talion ; elle manque à notre code.

---

### BULLETINS.

**L**ORSQUE les Romains faisoient la guerre à Carthage, à Mithridate, aux Gaulois, ils n'avoient pas à Rome tous les huit jours des bulletins pour leur enseigner que l'armée avoit tourné à droite ou à gauche, qu'elle occupoit un plaine ou un monticule. Crassus & César n'envoyoit pas au sénat des couriers à toute bride ; les nouvellistes pressés ne s'assembloient point dans un café pour annoncer qu'on avoit changé quelques piquets.

Le peuple attendoit tranquillement l'issue de la guerre, sans ces jugemens précipités qui donnent chaque jour au général éloigné une physionomie différente. Le chef à qui l'on avoit confié les intérêts de la patrie, chargé de ce dépôt honorable, ne revenoit que pour demander le triomphe.

Les tailleurs & les aubergistes de Rome n'entroient pas dans une échoppe pour y lire, à raison d'un sol, *l'histoire générale des événemens politiques.* Ils disoient: Nous examinerons la physionomie du général quand il exposera sa conduite, & nous verrons si, porté dans le char triomphal, revêtu d'une robe de pourpre brochée en or, il tiendra une branche de laurier à la main droite.

On ne faisoit pas la guerre aux souverains pour leur enlever une petite portion de leur domaine, ou pour piller quelques meubles inutiles de leur palais: il s'agissoit d'être traînés, eux & leurs enfans, au char du vainqueur, &, la tête découverte, de repaître les avides regards de la populace Romaine; car Rome n'apprenoit l'issue d'une guerre que par la défaite complète ou la victoire. Le général ne rentrait dans ses murs que pour la honte ou pour la gloire. Plusieurs se précipiterent sur leurs épées, plutôt que de montrer à l'œil du sénat un front malheureux.

Les soldats n'étoient pas rejetés dans la foule après avoir fixé la victoire: ils accompagnoient par cohortes ou compagnies le général triomphateur, portant aussi en main des branches de laurier.

C'étoit ce général triomphateur qui pouvoit rendre compte des plaisirs que donne la gloire, lorsqu'il traînoit à sa suite les armes du monarque détrôné, & qu'il s'avançoit

aux acclamations de son armée chantant les louanges du vainqueur. Quel jour, quelle gloire, pour un mortel ! Les sarcasmes injurieux d'un vil satirique rehaussoient encore le laurier qui ombrageoit sa tête.

Point de gazettes chez le peuple Romain. *Il est vainqueur, il est vaincu*, voilà à quoi se réduisoient les nouvelles politiques. Point de ces phrases tortueuses, mensongères, insignifiantes, qui obscurcissent pendant six mois la vérité, & qui enlèvent également au guerrier la réprobation & l'estime.

Rome recevoit la fatale nouvelle & n'en devenoit que plus fière, ou bien elle étoit témoin, pendant trois jours consécutifs, du triomphe accordé au général : elle voyoit passer les dépouilles du monarque qu'on étoit allé vaincre aux extrémités de l'univers. Ses tableaux, ses statues, ses vases, son argent, son or monnoyé, tout défilait en détail sous les regards du peuple-roi ; & l'on vit au triomphe de Paule-Emile, après les tapis, les bronzes, les coupes & le buffet d'or de Persée, ce malheureux monarque marcher lui-même environné de ses enfans & couvert d'un manteau noir. Pour comble d'humiliation, l'on voyoit son bandeau royal sur un char vuide & qu'il avoit monté autrefois, couronner ses armes nues & flétries.

Le triomphe, chez les Romains, n'étoit pas une sèche représentation. Cent vingt taureaux gras, aux cornes dorées, ornés de

guirlandes & de rubans, toboient en sacrifice, & les soldats en partageoient les tranches, ainsi qu'ils partageoient l'argent monnoyé, les urnes, les cuvettes & les flacons du monarque dépossédé.

La guerre alors étoit une chose sérieuse ; il s'agissoit de vaincre, ou d'être captif. Le terrible Mithridate céda lui-même au génie de Rome.

Aujourd'hui nous ne connoissons plus les triomphes ; mais nous avons les bulletins : on enrégistre un *vent arrière*, un *calm plat*, un ruisseau franchi, un village occupé ; & tous les cinq jours on rend compte à l'univers, en style prolix, de ces graves événemens qui n'instruisent personne, & que le peuple reçoit en outrageant le bon sens & en défigurant la géographie.

---

#### POUDRE A CANON.

**C**OMME la chaîne des événemens est imperceptible à toute prévoyance humaine ! Un moine, en cherchant des médicamens, trouve par hasard la composition de cette fatale poudre. Cette découverte change les destinées de plusieurs royaumes, cause la mort de plusieurs millions d'hommes, assure la conquête d'un Nouveau-Monde. Quelle chaîne immense de calamités publiques & particulières émanent de cette cause fortuite ! Est-ce le hasard qui a tout

fait,  
ou  
de t  
de l  
men  
U  
cert  
sole  
à ca  
l'hu  
terr  
leur  
asy  
nou  
cieu  
Les  
la l  
une  
pou  
con  
de l  
tan  
tou  
l  
l'au  
l'ar  
pro  
poi  
une  
L'a  
me  
pou  
peu



fait, & qui a mis entre les mains des hommes, ou le salpêtre meurtrier, ou la pomme de terre salubre, ainsi qu'il écrit sur les billets de la vie humaine, *tiare* ou *mandille*, *roi* ou *mendiant*.

Un philosophe devrait, tous les ans à certain jour marqué, faire des imprécations solennelles contre l'inventeur de la poudre à canon ; il devrait maudire, au nom de l'humanité, l'homme qui a apporté sur la terre ce fléau destructeur. Il a tué la valeur, en lui ôtant l'espoir de trouver un asyle invincible. Il n'y en a plus devant ce nouveau tonnerre, tantôt tombant des cieux, tantôt s'élançant d'un abyme caché. Les remparts où se refugioient l'héroïsme & la liberté, tomberont en poudre & ouvriront une large voie à la tyrannie opulente qui pourra faire tirer cent mille boulets de canon contre les murailles d'une ville. La liberté de l'homme est donc devenue une chimère, tant qu'une étincelle pourra mettre en feu tous les arsenaux de l'Europe.

Lorsque l'homme combattoit avec le fer, l'audace, le courage, la force du bras, l'amour de la liberté, pouvoient opérer des prodiges ; mais que faire contre du canon pointé par des géometres ? Qui possède une fois ce tonnerre, le possédera long-tems. L'attirail qui accompagne ces machines meurtrières est trop vaste, trop compliqué, pour pouvoir être remis à l'impétuosité d'un peuple qui se souleve & se venge. Quelle

différence, d'avoir du canon à fondre, ou de tirer subitement l'épée du fourreau !

Les plaies les plus légères des armes à feu sont affreuses. Elles impriment sur le tissu sensible de la peau déchirée en tous sens, de longues & cuisantes douleurs. Le brave voit son bras emporté par un boulet qu'un canonnier lui a envoyé à deux lieues de distance; une file de guerriers tombe à la fois sous une direction accidentelle; un régiment entier est enseveli vivant par le jeu d'une mine.

Sans la poudre à canon, le Nouveau-Monde n'eût pas été conquis & ravagé, ses habitans auroient repoussé leurs barbares conquérans. Depuis, la ligue formidable de plusieurs souverains ne se seroit point établie, & ils n'auroient pas dédaigné le fer, entre les mains de ceux qu'ils opprimoient, comme une défense inutile.

Cette invention détestable a encore été perfectionnée de nos jours par des hommes qui ont calculé de sang-froid les moyens d'écraser subitement une ville à l'aide d'une machine infernale.

Mais tous ces efforts deviendront à la fin inutiles : on saura combien chaque souverain peut avoir de bouches à feu; on calculera d'avance le résultat de telle guerre; & le monarque qui a le moins de canons, conviendra qu'il a perdu la partie à ce jeu bizarre & cruel; il en fera quitte pour la payer de l'argent de ses sujets.

Le citoyen paisible voit des magasins à poudre s'embrafer tout-à-coup, & détruire les fondemens de la ville qu'il habite. Tandis que la foudre du ciel, en traversant notre atmosphère, prend rarement plus d'une victime & nous fait voir des jeux plus capricieux que meurtriers ; un traître, avec quelques grains de cette poudre fatale, enlève avec fracas une assemblée qui danse à six pouces du foyer artistement préparé.

Avec la poudre à canon l'homme est plus cruel, parce qu'il est plus de sang-froid. Les anciens faisoient tout avec leur bras ; la résistance pouvoit allumer la fureur : le bras qui avoit soulevé la baliste & la catapulte, laquelle lançoit des pierres de quatre cents livres, & des fleches grosses comme des arbres ; le bras qui avoit fait avancer ces tours énormes, chargées de combattans & munies de ponts-levis qu'on rabattoit sur les murailles des assiégés ; ce bras, une fois vainqueur, pouvoit abuser de la victoire qui lui avoit tant coûté : mais parmi nous un lâche canonnier tue de loin le plus grand homme de guerre, écrase un bataillon surpris, fait voler des bombes qui percent les toits d'une ville endormie. Environné d'une vapeur épaisse qui lui dérobe les objets, il n'apperçoit pas lui-même toute la destruction qu'il cause.

Ne doit-on pas frémir, lorsqu'on voit des géomètres accourir au milieu des batailles, & tracer d'une main indifférente les moyen

d'anéantir une partie de l'humanité, sous prétexte qu'un mont, qu'un fleuve, qu'un traité les sépare de ceux que l'on va massacrer, en attendant que le même secret revienne contre ses inventeurs? *L'Art de l'Artillerie*, voilà ce qu'on lit à la tête d'un livre. Cet art, pour le mal qu'il nous fait, ne devoit pas être mis au nombre des sciences.

O vous qui possédez quelques horribles secrets de cette espèce, qui avez l'art de déchirer plus complètement la sensible humanité, je me jete à vos genoux, ayez pitié de l'homme, ayez pitié de vos semblables, ayez pitié de vous-mêmes! Renfermez ces secrets détestables; songez que l'invention que vous allez publier, retombera peut-être sur vous, sur vos enfans. Le tyran qui emprisonna dans le taureau d'airain son barbare inventeur, fut juste une fois. C'est pour une légère pension, que l'on médite ces crimes contre le genre humain; il n'a point de pension à donner lui; mais qui l'aura respecté, jouira sans remords des récompenses qui attendent l'homme de bien.

Au reste, cet anathème doit plutôt retomber sur les mains qui se servent de cette poudre, que sur la poudre même. Quelle invention heureuse, quand elle ne sera appliquée qu'au besoin des hommes! Elle facilitera leurs travaux; elle déplacera en un clin-d'œil des masses énormes; elle arrachera du sein des carrières ce qu'on

ne pourroit extirper qu'à l'aide des années ; elle détruira dans le centre de l'Afrique les bêtes féroces & carnacières qui disputent à l'homme l'empire du globe ; elle tracera dans nos fêtes ces fillons lumineux qui effacent le brillant des étoiles ; elle servira à nos signaux, dont l'art encore dans l'enfance pourroit se perfectionner.

Si l'on pouvoit diminuer son inflammabilité, le péril de nos magasins à poudre cesserait ; la poudre est sur-tout dangereuse, parce qu'elle est très-inflammable. Si l'on trouvoit le secret de ne l'enflammer qu'à volonté, nous aurions la force, & nous aurions perdu le danger.

Sans la crainte, trop bien fondée, qu'on n'étendît les désastres qui accablent la race humaine, l'or fulminant auroit des effets bien plus surprenans que la poudre, & pourroit nous être d'un plus grand secours dans nos travaux. Le globe nous seroit furement assujetti, & l'on perceroit l'isthme de Suez & celui de Panama.

On vouloit dernièrement appliquer l'électricité aux mines, de manière qu'on eût été maître de déterminer l'explosion à telle ou telle seconde : heureusement que ce secret dangereux est mort dans le silence.

## HOMME VAIN.

**L'**ORGUEILLEUX humilie dans telle occasion son semblable ; mais il ne fatigue pas incessamment, comme l'homme vain, cent fois plus insupportable. Celui-ci se répand partout, fait souffrir tous ceux qui le rencontrent, & par malheur il ne blesse point assez profondément pour qu'on soit tenté de se venger en le punissant. On le laisse passer, on sourit de pitié, & il va martyriser d'autres sociétés, comme un insecte incommode qui vole & pique.

Il n'est pas de même de l'orgueilleux : il donne le signal à l'orgueil de celui qu'il attaque, & c'est du moins alors un combat.

Voyez ce poëte sifflé & non corrigé, qui veut que les autres l'admirent autant qu'il s'admire lui-même. Sa physionomie, ses manières, son ton, tout vous annonce qu'il est pétri d'une soûte & profonde vanité. Examinez-le de près ; vous verrez l'arrogance en personne ; il vous offensera plus que ne le feroit l'homme brutal & grossier. Vous lui pardonneriez l'orgueil, s'il étoit fait pour en avoir : vous ne lui pardonneriez pas d'être si platement vain.

## ESPRIT DE PARTI.

**L**A vérité est par-tout : mais voulez-vous la trouver ? séparez-la de l'esprit de parti

qui l'offusque si souvent. Quand vous verrez une secte quelconque, soyez bien sûr que l'erreur est à côté de la vérité, & que celle-ci ne sera plus reconnoissable.

La vérité est simple, & ne dépend point de l'autorité. Elle écarte le ton de la dispute, & rien n'est plus éloigné d'elle que la passion & la hauteur.

La communauté d'opinions sera toujours l'enseigne des esprits médiocres; ils deviennent des espèces de ligueurs dès qu'ils s'assemblent: les plus fols remplacent leur insuffisance par un ton fanatique; ils se croient invincibles parce qu'ils sont unis. Ils se trompent, parce qu'il est impossible que dans un corps il n'y ait pas des fous, des imbécilles, des ignorans. Ces hommes veulent jouer un personnage; ils profèrent des sottises, des absurdités; ils exagèrent les principes de la secte; & le corps qui les a reçus devient solidaire de leur ineptie; les querelles s'engendrent, les drapeaux & la livrée du corps sont bientôt ridiculisés; les gens sages paient pour les erreurs, les disparates & l'exagération des imprudens.

La secte encyclopédique, la secte économique, la secte académique, en formant une ligue offensive & défensive, n'ont-elles pas donné lieu à l'attaque, & n'invitoient-elles pas les gens sensés à dissoudre par le sifflet ces prétentions si étranges dans le siècle où nous vivons? Plus les têtes s'assemblent, plus elles se rétrécissent. Cette

observation de Montesquieu est applicable à tous ces petits fynodes modernes qui annonçoient que la *science*, la *doctrine*, & le *bon goût* n'étoient que parmi eux : l'esprit de coterie a tué bien vîte l'esprit du bien général, dont ils sembloient être animés.

N'est-il pas plus avantageux, quand on se sent des forces, de marcher seul dans la carrière à sa libre fantaisie, de ne pas suivre ces bannières vagabondes, faites pour rallier les esprits moutonniers, & de chercher paisiblement la vérité, sans s'imaginer que telle société, prosternée devant tel chef, en possède le privilége exclusif.

Si l'on veut être équitable envers tout le monde, si l'on ne veut pas commettre de grossières erreurs, il ne faut pas adopter de parti.

---

## DIALOGUE DES MORTS.

*Entre un Faquir & une Vestale\*.*

### LE FAQUIR.

**D**E quoi m'a-t-il servi de m'enfoncer pendant quarante ans des cloux dans les fesses, de dormir debout, suspendu à une corde, de me balancer sur les flammes, de regarder le bout de mon nez jusqu'à ce qu'il

\* M. de la Dixmerie a déjà traité ce sujet : mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de ressemblance.



s'illuminât ? Je croyois monter tout droit au paradis du saint prophete, & là ferrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrappé ! Je n'ai ni femme, ni corps ; je ne suis plus qu'une pauvre ombre errante, qu'un souffle de vent promène de côté & d'autre ; & je n'ai plus même les desirs que je réfrénois, le tout pour mieux goûter les jouissances célestes.

LA VESTALE.

C'est bien à vous de vous plaindre ? Fâtes-vous enterré vivant ? On a sans doute attendu votre mort pour ordonner votre sépulture.

LE FAQUIR.

Vous étiez donc tombée dans une furieuse syncope ?

LA VESTALE.

Non : un sénat qui se disoit législateur de la terre, & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes, me condamnèrent à ce supplice.

LE FAQUIR.

Vous aviez donc trahi l'état ?

LA VESTALE.

Non.

LE FAQUIR.

Qu'aviez-vous donc fait ?

LA VESTALE.

Ah, ce que j'avois fait ! —

LE FAQUIR.

Vous hésitez ?

LE VESTALE.

Il y a certaines choses, qui coûtent toujours à dire. . . .

LA FAQUIR.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là-haut avec nos corps ne nous regarde plus ici-bas ; c'est une espèce d'enveloppe que nous avons déposée, & qui nous devient étrangère. Avouons de bonne foi nos sottises passées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie, macérant, fustigeant, taillant mon pauvre corps qui n'en pouvoit mais. . . Vous ne paroissez pas en avoir fait autant. . . Allons, ne rougissez point, dites-moi tout ; qu'importent les petites taches du vêtement qui ne nous appartient plus ?

LA VESTALE, *poussant un soupir.*

Connoissez-vous Rome ?

LE FAQUIR.

Non.

LA VESTALE.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde entier.

LE FAQUIR.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque chose ; je vous proteste que je n'ai jamais entendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette ville & votre extraordinaire sépulture ?

LA VESTALE.

J'étois née dans cette cité maîtresse de l'univers. Elle attachoit sa conversation à certains boucliers tombés du ciel, & à l'entretien d'un feu descendu par le même chemin.

**LE FAQUIR.**

Voilà une singulière superstition pour un peuple que vous me représentez comme dominant la terre par ses lois & par ses armes!

**LA VESTALE.**

L'entretien de ce feu sacré, déposé dans un temple, étoit confié à de jeunes filles. Je fus choisie pour veiller auprès de cette flamme céleste; & comme on croyoit l'empire en danger si elle venoit à s'éteindre, la loi punissoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer vierge, sous peine d'être enterrées toutes vives.

**LE FAQUIR.**

Ah! j'apperçois à présent, madame, très-distinctement pourquoi vous êtes descendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant, qui attachoit ses grandes & superbes destinées au frêle sceau de la virginité.

**LA VESTALE.**

Il faisoit tout pour nous faire oublier ce sacrifice. Rangs, dignités, honneurs, richesses, tout nous étoit accordé. Les premières places au spectacle nous étoient consacrées. Les haches & les faisceaux nous précédoient, & ceux des consuls se baissoient en notre présence. Si sur notre passage s'offroit un criminel, notre rencontre déterminoit sa grâce, & le fauvoit du supplice.

**LE FAQUIR.**

Voilà de beaux privilèges. Mais au mi-

lieu de ces honneurs & de ce respect universel, vous ne vous crûtes donc pas dédommagée ?

LA VESTALE.

Malgré la loi redoutable, la honte, la mort la plus cruelle dont j'étois menacée, je devins...facrilége.

LE FAQUIR.

La violation de votre serment avoit donc pour vous un attrait bien vif, madame ?

LA VESTALE.

Les satellites, les bourreaux, la désolation de Rome, de ma famille, des pontifes, les fulminations du ciel & de la terre, tout disparut devant les larmes enflammées de mon amant... Il risquoit autant que moi.

LE FAQUIR.

Ah ! je n'ai plus rien à dire...

LA VESTALE.

Quand je promis d'être chaste, le calme alors remplissoit mon ame, & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enseigner l'étendue du sacrifice. Bientôt dans la solitude le voile de l'enfance se déchira, je sentis un vuide insupportable : mon imagination perceoit les murs du temple, & loin de sa triste enceinte alloit choisir l'objet qu'elle se plaisoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent austères. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obscure de la dernière citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé sur l'autel de Vesta, que l'em-

blême de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

LE FAQUIR.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extravagances dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne-foi, ce qui est assez rare. Mais parlez-moi de votre amant... Le nom de ce sacrilège.... Il m'intéresse.

LA VESTALE.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple, attentif à me considérer: il me sembla qu'un trait de flamme passoit dans mon cœur; je surpris un regard, & je fus comme éclairée d'un jour nouveau, comme environnée d'une nouvelle existence. La nature me parut embellie, je respirai pour la première fois l'avantgoût du bonheur. Dès que je soupçonnois mon amant dans l'enclos du temple, je marchois avec plus de grâces & de fierté; caché dans la foule, il me contemploit; souvent des acclamations s'élevèrent autour de moi dans ces jours de solennité, & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaisois à développer la noblesse de mes pas & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu secret. Mais quand la foule étoit écoulée, que le temple se fermoit, tout s'obscurcissoit autour de moi; je n'avois plus une ame que pour sentir les frissons de la mélancolie & les traits du désespoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles solitaires. J'aime, me disois-je; & Valerius au sein de Rome,

environné de beautés faciles & séduisantes, dédaignera un triomphe qui doit lui coûter ; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui sont offerts ; elles se le disputent, elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime, & suis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

LE FAQUIR.

Votre amant en disoit peut-être autant de son côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit deviné, & dès ce moment il fut digne de moi... Au premier jour de fête il se rendit au temple ; mes compagnes & moi rangées en ordre, nous portions les vases sacrés, & parcourions l'enceinte du sanctuaire à pas lents ; un voile léger nous permettoit de voir sans être absolument vues. Valerius s'étoit placé à la première file des rangs ferrés de la foule : arrivée devant lui, je lui jetai un regard à moitié éteint sous le voile ; pour réponse il porta la main sur son cœur, & dans un instant indivisible, je vis ses yeux briller comme l'éclair, & devenir humides de larmes ; les miens se couvrirent de ténèbres. Je serrois, défaillante, le vase qui faillit échapper de ma main ; mais la joie & l'espérance remplirent mon cœur : orgueilleuse & satisfaite, je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel, & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

LE FAQUIR.

Vous m'intéressez, prêtresse. Moi qui

n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie, vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose : allons, racontez-moi la fin de l'aventure.

LA VESTALE.

La nuit suivante, j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entière en présence du feu sacré, pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairoit cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit, les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux ; mais dans cette imposante solitude, il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois le bras vers le ciel, poussant quelques cris inarticulés, n'osant lui offrir mes coupables vœux ; & par un sentiment contraire, embrassant la statue de Vesta, je lui criois : O déesse ! si je t'offense, fais que les glaces de ce marbre que je presse passent dans mon être ! Je brûle & j'appartiens à un autre dieu. Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes hommages deviendroient-ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour ? . . . En prononçant ces mots, j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple ; je tournai la tête, & à l'une des travées qui s'ouvrent, j'aperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier ; ma voix s'arrête ; il glisse le long d'une corde, & tombe de tout le poids

de son corps sur ses genoux. Je frémis ; je crois qu'il vient d'ensanglanter le pavé du temple. Je cours à lui, je le relève ; il ne pouvoit parler. Pendant quelque tems il s'appuya la tête & les mains sur une colonne : mon cœur étoit déchiré ; mais bientôt revenu à lui, nous errons les mains entrelacées dans les vastes détours de cette solitude : nos paroles, nos bouches, nos cœurs se confondent ; l'ivresse & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je suis & du dépôt qui m'est confié. Egarée dans des transports nouveaux, enivrée de ma joie, & plus encore de celle de mon amant, les heures fuient ; l'avenir & le passé, tout dispaçoit. Valerius est le dieu du temple ; & toute entière à lui, je n'apperçois pas que les ténèbres m'environnent de toutes parts, qu'elles augmentent, qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu sacré : la flamme incertaine jette un dernier éclat ; j'apperçois le danger, je m'arrache des bras de mon amant, je cours ; la flamme pâlit, vacille, semble renaître un instant ; mais son rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légère fumée qui s'exhale, m'annonce le supplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive sur mes pas ; il prend ma main déjà froide & glacée, il me soutient mourante. J'implorais Vesta, j'implorais l'Amour . . . Valerius d'un souffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux ! il n'étoit donc pas criminel, puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer, briller, & renaître de sa cendre.



LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Vesta!

LA VESTALE.

Combien je me remerciai l'amour! Valerius me parut plus adorable; le danger que j'avois couru me le rendoit plus cher encore; je le pressai dans mes bras, & les larmes de la reconnoissance, pour la première fois, égalèrent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate, à ce qu'il me paroît?

LA VESTALE.

Hélas! au milieu des témoignages de la plus vive tendresse, mes plaisirs étoient altérés; je sentojs déjà l'horreur de la séparation. L'aurore alloit paroître, & j'eus besoin d'un courage surnatural pour le chasser du temple. Le septième jour ramenoit mes fonctions de prêtresse. . . .

LE FAQUIR.

Qui vous étoient devenues chères? . . . .

LA VESTALE.

Je lui assignai le même lieu, la même heure; il étoit bien sûr du même amour: comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des momens si courts & si délicieux!

LE FAQUIR.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger, lorsque le flamme vacilloit: & com-

ment osâtes-vous affronter de nouveau le péril sept jours après ?

LA VESTALE.

Ah ! Faquir, tu n'as jamais aimé, je le vois ; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu, apprends que le desir, la jeunesse, la nouveauté des objets avoient pu me séduire, m'engager au premier pas : mais l'amour fit le second ; l'amour avoit pris dans mon âme une caractère d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fiere d'aimer : un sentiment si nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur, comme remplis eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appelois le septième jour ; je regardois le soleil, accusant sa lenteur : j'aurois voulu le précipiter au couchant, & lui faire accomplir, dans un seul jour, la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir, il m'est permis, sans doute, d'exposer toute l'étendue d'une foiblesse que j'ai si cruellement expiée.

LE FAQUIR.

Je ne cesse d'admirer, madame, combien vous fûtes une anti-vestale.

LA VESTALE.

Place-moi loin de ce temple affreux, & je suis amante, & je suis épouse, & je suis mère.

LE FAQUIR.

C'est bien dit. Et moi, qui me suis fessé

pendant quarante-cinq ans, quel bien cela a-t-il fait au monde? J'ai cru pieusement que c'étoit-là de la vertu. On étoit donc à Rome aussi fou que dans mon pays; cela console du moins, & je m'imagine que l'épidémie doit être universelle... Enfin, Valerius revint-il le septième jour?

LA VESTALE.

Hélas, oui! pour son malheur & pour le mien.

LE FAQUIR.

Comment?

LA VESTALE.

On avoit eu des soupçons, on avoit épié ses traces.

LE FAQUIR.

Ah! je tremble pour lui; c'est bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Vesta fut vengée, Faquir.

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déesse... Pourquoi aussi s'en forger de semblables?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi, & en venant au monde je lui fus soumise. Ah, Faquir, plains-moi! Je m'abandonnois aux ravissements qui suivent l'amour heureux & satisfait. L'effroi, la douleur, la crainte étoient loin de mes esprits. Calme & fortunée, je reposois dans ce silence attendrissant, où la volupté moins vive & plus douce semble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos

ames à l'unisson, se retrouvoient les mêmes pensées & les mêmes sentimens. Ah, comment vous peindre l'horreur qui vint succéder à notre état ! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple ; des satellites, armés de flambeaux, en chassent les ténèbres ; des prêtres courroucés. . .

LE FAQUIR.

Des prêtres ! Ah, c'est fait de vous ! Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abbattement de mes désolées compagnes, leurs reproches écrits sur leur front, l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, se débattant en vain, me jetant le dernier regard : considérez tous ces objets : ils assiégèrent à la fois mes yeux, mon oreille, mon cœur ; je vis toute la consternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit s'étendre sur Rome & sur l'empire ; on eût dit qu'il touchoit à sa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtresse ; on ne les touche plus qu'avec horreur ; tous les ordres de l'état n'envifagent que les plus effroyables désastres ; toutes les affaires, tant publiques que particulières, sont suspendues ; on eût dit que Valerius, en m'affujettissant à ses lois, avoit rompu le talisman qui soutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien singulier, pour un peuple aussi grave, d'avoir choisi un pareil talisman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort est prononcé par la voix de tous les pontifes qui me condamnent à descendre vivante dans une espèce de caveau, où, par une pitié cruelle, on dépo-  
soit du pain, de l'eau, du lait, & une lampe funèbre. comme pour faire goûter à la vic-  
time les apprêts de sa mort & la prolonga-  
tion de son supplice. Conduite au lieu de  
ma sépulture, la foule n'osoit se trouver sur  
mon passage ; tout m'abandonna, amis, pa-  
rens : je ne me trouvai environnée que de  
prêtres, de juges, de bourreaux, qui, mornes  
& silencieux, baissoient à terre leurs regards.  
Le grand-pontife, sur le point de me faire  
descendre l'échelle fatale qui devoit me sé-  
parer des vivans, voulut m'exhorter, & me  
parler de ses dieux ; je lui imposai silence.  
"Barbare, arrête," lui dis-je, "ne me touche  
pas : je descendrai sans ton secours dans  
les entrailles de la terre : là je n'entendrai  
plus parler de tes rites sanguinaires. Est-  
ce à toi d'oser juger l'amour ? Je meurs,  
puisque Valerius doit mourir. J'ai trans-  
gressé les lois de Vesta, mais celles de la  
nature sont plus anciennes & plus sacrées.  
Si dans l'âge & l'inexpérience j'ai porté  
aveuglement les chaînes de la superstition,  
j'ai pu les briser dans l'âge de la raison &  
du sentiment. Allez, le feu que vous  
entretenez mourra sur les autels de Vesta ;  
mais l'amour ne s'éteindra jamais, parce  
qu'il est allumé par la main du grand

“ Auteur de la nature. Voilà le feu que  
 “ j’ai chéri, que j’ai conservé avec soin, qui  
 “ ne m’abandonnera qu’en mourant, ou  
 “ plutôt qui survivra à ma cendre.”

LE FAQUIR.

Ce discours ne toucha point les prêtres ?

LA VESTALE.

Non. Je descendis dans la fosse qui  
 m’attendoit : on combla l’ouverture. Ju-  
 gez de ce que j’éprouvai en voyant la terre  
 s’écrouler autour de moi, & m’ensevelir dans  
 un caveau étroit, près d’une lampe qui ne  
 devoit s’éteindre qu’avec ma vie. Ce qui  
 me reste à vous dire ne peut s’exprimer.  
 Mourir lentement, souffrir mille fois le tré-  
 pas, passer du désespoir à l’anéantissement &  
 de l’anéantissement au désespoir, souffrir ainsi  
 pour le crime d’avoir aimé ; quels momens !  
 Mais dans les longs accès de cette douleur, je  
 n’ai jamais maudit l’amour : l’amour étoit  
 dans mon cœur, & sembloit calmer mes hor-  
 ribles souffrances. Je murmurois le nom de  
 Valerius, & mon plus grand tourment étoit  
 d’avoir fait son malheur ; je me pardonnois  
 le mien, & je ne cessai de m’occuper de Va-  
 lerius qu’en cessant d’exister.

LE FAQUIR.

Il faut oublier le passé, puisqu’il est assez  
 égal à présent d’avoir été là-haut heureux ou  
 malheureux. La vie n’est plus pour nous  
 qu’un songe à moitié effacé. Qu’aucun  
 souvenir fâcheux ne trouble la paix dont  
 nous jouissons. Laissez cette misérable

Rome & ses prêtres pour ce qu'ils font.  
Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des  
Vestales ?

LA VESTALE.

Pensez-vous qu'il existe encore des Fa-  
quirs ?

LE FAQUIR.

Oui. Adieu, prêtresse.

---

SCIENCE.

**L**A science est nécessaire à l'homme  
pour vaincre sa foiblesse, sa misère, & con-  
trébalancer les maux dont la nature l'a ren-  
du tributaire. La science est un recueil d'ob-  
servation & d'expériences utiles : la science  
n'est point le luxe de l'esprit, encore moins  
cette oisive curiosité qui s'attache à de pe-  
tites choses. La science a un caractère  
grave, réfléchi, & veille aux besoins de l'hu-  
manité : elle a formé le premier instrument  
du labourage, ainsi que le nouveau télé-  
scope.

D'où vient l'imperfection des lois ? De  
l'ignorance. D'où vient le despotisme des  
princes ? De l'ignorance. D'où viennent  
les maux de la superstition ? De l'ignorance.  
D'où vient la médecine systématique &  
meurtrière, qui empoisonne ou abrège nos  
jours ? De l'ignorance. Elle est donc notre  
véritable ennemie : elle fait de l'homme le  
plus stupide, le plus malheureux des êtres ;

car l'instinct des animaux est préférable à cette raison non perfectionnée, qu'environnent les nuages de l'erreur & du préjugé.

L'homme est un être susceptible du plus haut degré de perfectibilité; c'est ce qui le distingue. Qu'on ouvre l'histoire des peuples ignorans, que d'idées folles & malheureuses! Voyez tous ces sacrifices de victimes humaines; voyez les sauvages dévorer la chair du capitaine Cook.

Si des peuples qui cultivent les sciences ne sont pas exempts de certains désastres, c'est que les sciences ne sont pas encore assez répandues, que la partie qui gouverne n'est pas assez éclairée, & garde encore l'empreinte des siècles barbares.

La science est utile aux mœurs, c'est-à-dire, à l'art de vivre avec ses semblables. La probité fine & délicate exige la connoissance d'une multitude de devoirs.

Le bien qui a été fait est dû à la science dont nous appercevons l'aurore: le mal qui subsiste est dû à l'ignorance.

Qu'est-ce que l'existence d'un Samoyede, d'un Lapon? Ces peuples, par leur misère excessive, touchent à leur destruction, & leur chétive nourriture n'est que la suite d'un combat cruel & journalier.

L'ignorance non-seulement déshonore, mais encore affoiblit des empires qui, n'ayant qu'une demi-legislation, n'ont qu'une moitié de prospérité & de puissance. La Turquie, la Perse, l'Inde, tous ces vastes &



beaux climats renferment des ames sans lumières & sans élévation, & la tyrannie anarchique erre, le glaive en main, au milieu de ces champs favorisés par la nature, fait couler à son gré le sang d'une multitude d'esclaves qui végétent comme des moutons, en attendant l'heure d'être égorgés.

La France, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, l'Italie, l'Angleterre éprouvent des secousses politiques : mais les habitans de ces contrées sont infiniment plus tranquilles, plus libres, plus heureux que dans le reste du globe. Le philosophe néanmoins est toujours prêt à les appeller des demi-barbares, parce qu'ils n'ont pas encore perfectionné, autant qu'ils le pouvoient, l'art de vivre en société ; mais il espère que les lumières ameneront une plus grande somme de bonheur.

Devant les lumières répandues dans une nation, on voit disparoître la cruauté ; & l'autorité la plus fière se tait, lorsqu'elle est dépourvue de raison. Le peuple le plus ignorant & le plus superstitieux est encore le plus méchant & le plus cruel.

LES LARMES  
DE MILTON,

SUR LA PERTE DE SA VUE.

*Imitation du troisième chant du Paradis Perdu.*

**M**A bouche te salue, ô lumière sacrée,  
Divine effusion de l'essence créée,  
Sublime intelligence, ineffable clarté,  
Qui d'un Etre infini contiens l'immensité !  
Fleuve majestueux, qui nommera ta source ?  
Tu devançois les tems, les soleils, & leur  
course.

Lorsqu'à la voix d'un Dieu l'on vit fuir le  
chaos,

Quand l'univers sortit du gouffre de ses eaux,  
C'est toi qui couronnois ce trône inaccessible  
D'où tonnoit, en créant, cette voix invisible.  
Je sors du noir abyme, & je monte vers toi ;  
Je fais ces lieux obscurs, ces lieux remplis  
d'effroi.

Long-tems enseveli dans une nuit profonde,  
Je redresse mon vol aux limites du monde.  
Je sens ton doux aspect, ô soleil bienfaisant,  
Image du Très-haut, astre vivifiant !  
Mais hélas ! la splendeur de ta vive lumière  
Se cache pour jamais à ma triste paupière.  
Des mortels fortunés tu feras le flambeau,  
Mes yeux seront couverts d'un éternel ban-  
deau.

Emporté par le feu d'une ivresse sublime,  
Je cherche ces vallons dont tu dores la cime.  
O muses ! guidez-moi dans ces bois toujours  
verds,

Où repose ce chantre aimé de l'univers.  
Aveugle comme moi, dans une nuit obscure,  
L'esprit reproduisoit les traits de la nature ;  
Malheureux comme lui, puisse-je dans mes  
chants,

Pour partager sa gloire, égaler ses accents !  
Mais, que dis-je ? ô Sion ! ô céleste mon-  
tagne !

Redis-moi ces accords que la harpe accom-  
pagne.

Tes prophètes sacrés, remplis d'un feu  
divin,

Y puisoient un génie au-dessus de l'humain.  
La sombre nuit s'envole & fait place à  
l'aurore ;

Le règne des frimats cède au règne de Flore.  
Après l'affreux hiver renaît le doux prin-  
tems ;

Mais ce n'est plus pour moi qu'il renaît tous  
les ans.

Mon œil ne jouit plus de la douce verdure,  
De nos prés émaillés séduisante parure.

Ces nuages d'argent qui flottent dans les airs,  
Ce coloris brillant dont se peint l'univers,  
Cette blancheur des lis, ce vif éclat des roses,  
Et ces fleurs sous mes pas nouvellement  
écloses,

Ne m'offrent plus d'attraits, ne charment  
plus mes yeux ;

Je nage dans le sein d'un néant ténébreux.

O regrets ! du Très-haut le chef-d'œuvre &  
l'image,

L'homme, son temple auguste & son plus  
cher ouvrage,

Me dérobe ce front serain, majestueux ;

Où son ame se peint, noble fille des cieux.

Pompe de l'univers, riche magnificence,

Livre heureux, où l'esprit va puiser la  
science,

Nature, œuvre du Dieu qui prouva sa  
grandeur !

Tes trésors variés sont pour moi sans couleur.

Mortels, vous me fuyez ! Privé de la  
lumière,

Je ressemble à ces morts que couvre la  
poussière.

Sous un nuage épais l'univers éclipse

Est un tableau brillant pour moi seul effacé.

Oh ! comment enfanter de sublimes images ?

L'éternel Artisan me voile ses ouvrages.

Quand mes yeux sont plongés dans cette  
obscurité,

Daigne verser en moi l'immortelle clarté,

O céleste lumière ! ô pure & sainte flamme !

Eclaire mes esprits, illumine mon ame ;

Et, soutenant mon vol au séjour éternel,

Dis-moi ce que jamais ne vit l'œil d'un  
mortel.

## DE LA ROYAUTE,

ET DE LA TYRANNIE. *Songe.*

**J**E révois que j'étois errant, fugitif, déguisé sous de vils habits, manquant d'asyle & presque de pain. Je traversois tantôt des villes superbes, tantôt des villages ruinés; je ne tendois point une main suppliante, je conservois ma fierté; le pain dont je me nourrissois étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le secret contentement de sentir que je me suffisois, à moi-même. Dans cet état d'humiliation, & non de bassesse, je méditois sur les devoirs des souverains, sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur, mes pensées étoient plus élevées, plus droites & plus pures. Souffrant, j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme; je contemplois le riche, & je disois en moi-même: O malheureux, l'or t'a fait une ame métallique! De quelle foule de sentimens te prive ta triste opulence! Chaque jour tu t'endurcis, & moi les larmes que je répands sont chaque jour plus délicieuses; dévore lâchement la subsistance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la santé de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de sentir, alors tu jugiras en ma présence.

Las, fatigué, j'entrai sous le toit d'un

laboureur, où quelques indigens, de mœurs simples & pures, m'offrirent une natte pour y reposer. Je me formois sur ce misérable lit une douce image d'un véritable roi, rendant ses peuples heureux, maître de lui-même, & chéri de tous ses sujets ; c'est le malheureux qui songe le plus fréquemment au père de la patrie. Cette aimable chimere me faisoit oublier mes maux.

Je parti, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une espèce de forêt fort rude à traverser ; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorsque j'aperçus sur une éminence quelques chênes pressés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'un fanté ferme & vigoureuse : elle étoit assise sur une colonne rompue ; son front couvert de cicatrices, n'en étoit pas moins fier, moins redoutable ; quelques cheveux blancs épars flottoient sur ses épaules, & ses rides imprimoient le respect. Je marchai vers elle, & j'allois lui adresser la parole, lorsqu'elle me dit : Je t'attendois, toi qui connois le courage, toi qui as combattu l'adversité ; ces mains endurcies au travail me plaisent ; ce n'est point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi ; la force de l'ame tient à un corps robuste. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaste empire ; il doit être souver

rain d'un riche pays, commander à un peuple docile, vaillant & fidele. Quels pièges pour son orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'est toi que les dieux ont choisi pour le conduire au sommet de cette montagne escarpée que tu découvres d'ici. C'est là qu'un tableau fidele doit se présenter à ses regards. A ton approche, tous les obstacles tomberont ; il verra comme il doit régner ; & s'il méprisoit cette leçon vivante. . . Mais il ne la méprisera point.

A ces mots, je pris le jeune prince par la main ; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi ; mais je me disois : Ah ! je puis enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui fait si mes paroles ne germeront point dans son cœur, s'il ne les opposera pas un jour au langage empoisonné des courtisans ? Qui fait si je ne pourrai pas sauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la misère qui m'environne aujourd'hui ? Un seul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchant perspective ! la physionomie du jeune prince étoit noble, intéressante ; son front portoit une certaine empreinte de mélancholie douce, qui, à son âge, annonçoit une ame forte, peut-être déjà éprouvante de l'étendue de ses devoirs. Il jeta sur moi un regard de bonté, & me dit ;

Ami, que les dieux daignent me donner, tu te rends l'interprete du peuple; je dois t'écouter favorablement! Tu soupire? Tu me plains, sans doute d'être un jour destiné à régner! Je veux, de ce moment, rechercher le commerce des sages; je veux puiser dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même: que leur expérience m'instruise. Apprends-moi de bonne heure à mépriser la mollesse, à sévir contre la flatterie, à la reconnoître, quelque déguisée qu'elle soit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuse, où tombent tant de souverains, que j'ai le bonheur de trouver un homme ferme & sensible, dont l'ame vraiment libre ose me tirer de mon assoupissement; qu'il produise à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité; qu'il ne craigne point de me déplaire: je chérirai sa franchise. . . .

Prince, lui répondis-je, lorsque vous serez assis sur le trône, il ne sera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez: elle se voilera sous le vêtement de l'éloquence même: elle ne sera plus qu'un vain son, qu'un inutile appareil. . . . Profitez des momens que les dieux vous accordent, & songez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'est-ce que ma foible voix? Eh! lorsque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire sur votre visage quelques indices de ses futures destinées, considérez les regards



avidés qui fondent sur vous de toute part : ils vous parlent hautement, ils vous parlent éloquemment, ils vous crient : O toi, qui seras dépositaire de notre bonheur, daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour. En ce moment l'homme vertueux vos contemple, & voudroit faire passer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme instruit voudroit vous donner toutes ses connoissances, le philosophe sa modération & ses lumières, le sage son héroïsme & la simplicité de ses mœurs, & le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne-lui mon cœur, & l'heureuse facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ses regards : écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune prince me ferra la main sans me répondre. Nous marchâmes quelque tems, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté elle étoit bordée de précipices affreux, & sous nos pieds un fleuve mugissant se perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentissant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit son front dans la nue ; de sorte qu'en la considérant d'en-bas, on n'y distinguoit qu'un sommet : mais du même pied s'élevoit un double cime, dont l'une étoit séparée de l'autre par une forte grand distance. D'un côté étoit le séjour de la Royauté, de l'autre celui de la Ty-

rannie. Chacune de ces cimes avoit un sentier par lequel on y montoit : l'un étoit sûr sans péril ; les acclamations du peuple accompagnaient les pas de ceux que le ciel avoit choisis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, sanglant ; l'audace, l'imprudence, source des plus affreux revers, étoient les seuls guides des ambitieux, qui, pour leur malheur osoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroissoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence se faisoit sentir ; elles paroissoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur, au-dessus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre se trouvoit dans la région des tonnerres, plongée entièrement dans l'épaisseur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune prince que je conduisois par la main : Le ciel permet que vous aperceviez des différences cachées aux monarques imprudens ; approchez, voyez cette femme d'une taille majestueuse & d'une figure charmante, assise sur ce trône éclatant, vêtue d'une robe blanche : son sceptre est un caducée de paix. De même que le soleil vivifie la terre, ainsi ses regards protègent les empires, y portent la félicité & l'abondance ; elle est adorée des gens de bien, elle leur inspire la confiance, & les méchans sont les seuls qui la haïssent.

A sa vue, le respect fit rougir le jeune prince. Il lui rendit ses hommages, tels qu'un fils bien né les doit à une mère vénérable ; elle étoit pleine de grâces & de majesté, son visage ne changeoit jamais. La colère ou la vengeance n'en défiguroient point les traits sacrés ; son règne étoit celui du siècle d'or, la clémence étoit sa vertu distinctive ; elle étoit satisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien possible. Elle aimoit les ames libres, aussi avoit-elle des héros pour sujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ses courtisans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion reposoit à ses pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient son trône : la déesse en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également distribué, arrosoit les parties les plus éloignées de son royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte ; elle les considéroit comme les seules & véritables richesses ; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ses regards, elle les arrêtoit avec bien plus de complaisance sur un citoyen, qui, appuyé sur le soc de la charrue, traçoit dans les champs un sillon fertile. Ses sujets formoient un rempart impénétrable autour de sa personne, & les armées ennemies fuyoient devant eux,

comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune prince me demanda ensuite quelles étoient les femmes dont la royauté étoit entourée. Qu'elles sont belles ! s'écria-t-il ; qu'elles ont de douceur & de noblesse ! Celle qui est assise à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'est la Justice. Voyez avec quel zèle & quelle promptitude elle secourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuste ; voyez comme elle punit ce dernier sans courroux & sans haine. Considérez à ses côtés cette femme si noblement vêtue, à l'air ouvert, au sourire gracieux ; c'est la Paix, l'aimable Paix ; assise sur un faisceau de lances brisées, elle présente un miroir à la Fureur sanglante, qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras sont si nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle *Nomos* ; tout ploie sous son sceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en son équité, il traîne au supplice ce satrape exacteur ; il fait tomber cette tête odieuse, qui n'avoit roulé que des projets sangui- naires ; il veille sans cesse, & son œil ne peut se fermer, qu'aussi-tôt la confusion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'est le seul ministre de la Royauté, elle ne peut en avoir de plus fidele ; c'est le seul conseil qu'elle écoute, elle

ne peut en écouter de plus sage : la déesse éclairée s'appuie sur son bras, & n'ose rien entreprendre ni rien résoudre sans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte ; elle considère moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt, & sa couronne n'a de majesté qu'autant qu'elle sert au bien de l'état.

Le jeune prince contemploit tout ces choses avec la plus grande attention. Je le laissai se remplir de ce spectacle, content de voir qu'il imprimoit avec plaisir dans sa mémoire ce qui pourroit servir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ses réflexions, je le saisis précipitamment par le bras. Descendons, lui dis-je ; venez voir cette autre déesse, pour laquelle tant d'hommes sont si follement passionnés, qu'ils commettent mille forfaits sans remords, qu'ils s'égorgent misérablement les uns les autres, qu'ils se dressent toutes sortes de pièges, les fils contre leurs pères, les pères contre leurs enfans, les frères contre leurs frères. Insensés ! ils desirerent comme un bonheur le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, source de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert ; mais à mesure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés ; nous nous engageâmes dans des routes tortueuses, qui toutes aboutissoient à d'affreux précipices ; les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les sentiers se montrèrent arrosés de sang & couverts d'hommes égorgés ; le

jeune prince voulut reculer. Jamais, dit-il, je ne passerai par ce chemin horrible ; mon cœur se soulève. . . . Les dieux le veulent, lui répondis-je, vous n'y passerez que pour le contempler ; & l'émotion terrible & salutaire qu'il vous causera, vous fera à jamais utile.

Nous parvînmes au sommet : nous trouvâmes la Tyrannie assise sur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhausser. Elle composoit son visage & son geste, & faisoit tous ses efforts pour ressembler à la Royauté. Elle s'imaginait que son diadème étoit plus riche & plus respectable, parce qu'il étoit surchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs : elle croyoit son trône superbement affermi sur des colonnes de marbre & d'ivoire ; mais sa base peu solide étoit mobile & chancelante ; elle s'enorgueillissoit puérilement de sa pourpre, de son sceptre, de sa couronne ; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enflait son cœur, comme un enfant qui, étant paré, s'estime plus grand.

Tout ressenoit autour d'elle l'orgueil, l'ostentation, la mollesse, la prodigalité, le luxe insolent. Elle tenoit un faisceau de sceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous sourire gracieusement ; mais son sourire forcé nous découvrit son ame fautive, petite & cruelle ; son geste n'avoit rien de noble ; tout en elle, malgré ses fastueux habillemens, annonçoit quelque chose de bas ;

la terreur se peignoit dans son regard effaré. Elle ne faisoit rien avec assurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractère de la grandeur; mais elle se rendoit encore plus odieuse que redoutable.

Nous la considérâmes long-tems; elle ne restoit pas un instant tranquillement assise. Tantôt elle se levoit, le front pâle, & croyant déjà sentir le fer vengeur pénétrer dans son cœur; tantôt ses yeux étinceloient d'une rage secrete, & elle frémissoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit bassement l'or dans son sein, puis le répandoit avec profusion sur les plus viles créatures, complices & ministres de ses attentats. Le lendemain, elle se précipitoit en brigand, sur une troupe indigente; elle extorquoit la plus vile monnoie, l'enlevant sans remords, quelque mince que fût la somme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injustice, & le Fanatisme secouant sa torche ardente. Ce dernier la favorisoit pour augmenter sa propre autorité; & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui disputoit le sang des peuples. Toute cette troupe conjurée contre elle, en se déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui faire sentir tous les maux dont elle devoit être la victim. La crainte, l'inquiétude, la

défiance, la fureur écartoient de ses yeux les pavots du sommeil ; elle sacrifioit ses esclaves à sa famille, les finances à ses fantaisies, l'état & la cour à sa personne. Une tête de Meduse couvroit sa poitrine ; la moindre association la faisoit trembler ; & dès que deux citoyens se parloient à l'oreille, elle les séparoit. La Flatterie, toujours debout, lui parloit à l'oreille, & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier, plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'aperçus Machiavel caché derrière son trône, & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours, sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince, m'écriai-je, voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah ! la première, me répondit-il, me charme & m'enchanté ; elle attire avec complaisance le regard des dieux ; elle mérite les hommages des mortels : mais celle-ci me fait horreur, & la scélératesse m'inspire une indignation si forte, que si votre bras veut seconder mes foibles mains, nous allons la précipiter du haut de ce rocher. . . O noble transport ! vertueux héroïsme ! Prince, attendez encore, attendez, & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une lenteur ; il fait descendre la tyran-



nie sur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'est plus d'Hercule, à qui l'empire de l'univers soit confié. Ce demi-dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des panthères, des hiennes n'est rien auprès de l'exécrationnable abus du pouvoir) mais il voyageoit pour terrasser les tyrans assis sur les trônes, pour frapper ces monstres couronnés qui corrompent les doux bienfaits de la nature, qui font gémir des milliers d'hommes sous la voûte éclatante du firmament, au milieu des trésors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la royauté, il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à le chérir comme la protectrice aimable & souveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu, comme l'effroi du crime. C'est par-là qu'Alcide mérita les respects du monde entier; c'est par-là qu'il est digne de servir de modèle à celui que le ciel favorisera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En descendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit assise la pâle Tyrannie, étoit escarpée tout autour, & creusée en-dessous jusques sous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu-à-peu s'ébranler, se détacher, & fondre avec un bruit horrible dans les abîmes qui l'environnoient, comme un rocher énorme,

élevé sur l'Océan, tombe & perce en un clin-d'œil la vaste profondeur des mers. La Tyrannie & ses filles abominables furent écrasées dans cette chute soudaine & rapide. Mille acclamations d'alégresse & de joie, élançées vers les cieus, annoncèrent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune prince me dit : Mon estomac est à jeûn ; je voudrois pouvoir appaiser ma faim ; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui dis-je, de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous desirons. La déesse m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le prince dans la première cabane qui se présenta. Il aperçut trois enfans en bas âge & demi-nus, qui suçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme sauvage. Avez vous du pain à nous donner ? leur demandai-je. Pour toute réponse, ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi ! poursuivit le prince étonné, interdit, effrayé, point de pain ici ! D'où vient cette affreuse misère ? Alors une voix languissante sortit du fond ténébreux de cette chaumière, & dit : Nous savons bien labourer la terre, en faire sortir les moissons ; nous savons supporter les travaux les plus rudes & qui renaissent avec chaque soleil ; nous entassons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain ; ou si nous en mangeons, il est noir, mal pétri, & fermé de

cette partie grossière qu'on destine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune prince, ces campagnes sont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'est point descendu sur la terre, aucun orage destructeur n'a renversé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vastes plaines. . . Des hommes, reprit la voix gémissante, plus cruels que l'intempérie des saisons, nous voient le front pâle, les membres exténués, sans songer à nos besoins, & ils nous parlent encore de leurs besoins imaginaires, enfans de leur dure & misérable vanité. Plus nous sommes malheureux, plus nous sommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre désespoir, ni l'instant du trépas qui finira nos peines & nos services, bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuse des indigens, beaucoup plus d'esclaves qu'ils n'en sauroient perdre. C'est à force de nous surcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands composent leur opulence, dont ils jouissent sans remords & qu'ils consomment dans une amère dérision sur notre état.

O ciel ! s'écria le jeune prince en pleurant ; & il se jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit ? Sans doute c'est parmi les malfrateurs qui expient les crimes contre la société. Non, ce ne peut être ici que le séjour des criminels. . . Ils ne sont point coupables, repris-je ; mais l'indigence est re-

gardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumière ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triste foyer où fument quelques feuilles desséchées; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie. . . . Vous frissonnez. Là repose une mère qui a nourri de son lait ces mêmes enfans qui un jour verseront tout leur sang pour vous. . . . Arrête; je t'entends, s'écria le jeune prince, en se cachant le visage des deux mains. O ciel! accorde-moi les moyens de réparer d'aussi funestes désastres:

Le ciel, repris-je, favorise les desseins généreux, il leur prête une force victorieuse; & le monarque qui possède les qualités d'un souverain, est presque assuré de voir ses projets heureusement couronnés. Un jour, vous serez assis sur le trône; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques; souvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous présenter de quoi l'appaiser. Établissez l'impôt sur le luxe, & non sur les besoins de la vie! qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête sensible du pauvre; que votre objet soit de faire jouir chaque particulier de la richesse de l'état, & que cette richesse ne soit point assise sur la misère commune. Les moyens s'offrent en foule; la gloire, la grandeur, la puissance d'un royaume, vains mots qui disparaissent auprès des noms sa-

crés de liberté, d'aisance, de bonheur des sujets. La duplicité cherchera des raisons spécieuses pour plâtrer la vérité; elle est ici; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languissent. Que cette image aussi forte qu'elle est vraie ne sorte jamais de votre mémoire; opposez-la sans cesse à ces détours subtiles & recherchés, que ne font que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table fastueuse: il est des hommes qui souffrent la faim; dites avant de reposer votre tête sur le duvet: il est des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépositaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce sentiment généreux qui naît dans les grand cœurs, embrasera votre ame toute entière; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes; & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'être suprême, sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous ferez un grand roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien dûe, après voir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées, tous le monumens pompeux des arts, toutes les produc-

tions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, simple, & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre est fautive, illusoire, & passagère. Que vous dirai-je de plus? l'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue, que votre anneau soit uni fortement au dernier; alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance; elle triomphera du tems, parce que les générations qui succéderont à la génération présente, hériteront de son amour, de son respect, & de son dévouement, seuls gages de votre félicité: une égale & mutuelle confiance du souverain & du peuple, telle est la base éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorsqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée; mais elle portoit un diadème. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton majestueux & qui n'avoit rien d'effrayant: O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un monarque & d'un père. J'avois de la fermeté dans le caractère, de la hauteur dans l'esprit, de la grandeur dans les projets: j'étois naturellement fier, passionné pour la gloire; mais je n'en avois pas des idées parfaitement justes; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme; j'ai travaillé pour la splendeur de la nation: je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour son bonheur. Que n'ai-je

préféré l'utilité? Cette ambition qui séduit tous les rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne se découvrent qu'à ceux qui ne sont point nés pour le trône. Que ne suis-je né du moins dans le siècle éclairé où vous devez régner! Je n'aurois eu qu'à appliquer au système du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous présentés avec cet éclat que ne soupçonnoit pas même le siècle où je vivois: j'aurois moins erré sur le choix des moyens; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que les mépris; j'aurois senti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché; j'ai découvert dans l'adversité ce que soixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une base raisonnée; il étoit trop tard; la mort vint déchirer mon diadème. Si les dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de sage; je connoitrois qu'il est un art de régner, que cette étude profonde ne se puise point dans les cours, mais dans les pensées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé sa cause à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais

intraitable, brave, fidelle, toujours bon, adorant ses rois, même avant de les connoître ; c'est à vos regards à seconder ses talens & ses vertus. Un coup-d'œil du maître suffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs. . .

Le jeune prince s'inclina pour embrasser cette ombre sacrée ; mais aussi-tôt elle rentra dans le sein de la terre. Tout ému, il se rejeta dans mes bras, comme pour recevoir quelque consolation de l'immense fardeau déposé entre ses mains. Je lui dis : Prince, l'histoire fidelle de ce grand roi, bien méditée, est un phare lumineux pour tous ses successeurs ; ses fautes sont éloquentes. Que puis-je-y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raison a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la législation la route la plus sûre & la plus facile. Qui est-ce qui parle avec force au peuple ? Qui est-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la soumission chère, & lui en fait un devoir sacré ? Qui l'oblige à faire sans effort les sacrifices les plus rares ? C'est la raison publique, c'est elle qui parle & qui persuade. Voilà le maître absolu qui doit monter sur la tribune : chaque citoyen saisira pour lors avec avidité ce qui sera relatif aux intérêts de la patrie, & les esprits se-



ront éclairés, les cœurs puissamment remués, & les volontés entraînées par une puissance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Consultez cette volonté générale; faites sentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumières sont généralement répandues, & vous devez vous en féliciter. Rien de si facile à bien gouverner qu'un peuple qui pense; il a des principes, il connoît ses devoirs, il est une barrière qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choses; pour cet effet, que vos regards distinguent les talens avant les richesses, les vertus avant la naissance, le commerce & l'industrie avant les arts frivoles. Respectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public; qu'aucun état ne soit avili, afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez guère de tristes préjugés à combattre; vous êtes dans un temps où vous pourrez beaucoup oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siècle a cette maturité ou, pour cueillir, on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique, aura sur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, *divise pour régner*; adoptez celle-ci, plus juste & plus vraie, *anoblissez vos sujets*,

*pour qu'ils vous aiment davantage, & que vous  
soyez plus fort par eux.*

Le génie de chaque siècle, dans tous les temps, a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince, connoissez le vôtre: il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers, *le pouvoir & le génie*; vous tenez le premier; l'autre se présente à vous pour vous servir: daignez le faire asséoir à vos côtés; ayez alors ce despotisme vertueux qui agit avec fierté & sans reculer d'un pas, lorsqu'il est question des intérêts de l'humanité, qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense; il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes. . . Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'espérance de voir mon songe se réaliser un jour. (\*)

---

IDYLLE.

*C'est une jeune fille qui parle.*

**L'**ASTRE du jour renaît, & vanqueur  
de la nuit,  
Dans les airs épurés déjà son char reluit.  
Il dore de ses feux le sommet des montagnes,  
Et la cime des pins qui peuplent les cam-  
pagnes.

(\*) J'ai publié ce songe en 1768.

Ces flots précipités, qui roulent en torrens,  
Réfléchissent l'éclat de ses rayons naissans.  
Achève, ô lente nuit, de replier tes voiles !  
Soleil, que ta splendeur dissipe ces étoiles !  
Feux follets, qui trompez l'incertain voya-  
geur,

Plongez dans les étangs votre éclat séduc-  
teur !

O soleil, dieu des cieux ! dont la vive lu-  
mière

Enfante les beautés de la nature entière,  
Qui répands dans les airs une douce cha-  
leur,

Qui sur sa tige heureuse épanouis là fleur,  
Reçois le pur encens de mon premier hom-  
mage,

L'aurore d'un beau jour est ton plus bel  
ouvrage.

Soleil, hâte ta course, & presse ce moment  
Où tes traits radieux m'annoncent mon  
amant.

Auprès des malheureux la piété l'enchaîne.  
Voici, voici l'instant qui vers moi le ra-  
mène.

Fleurs, dont la froide nuit condense les va-  
peurs,

Exhalez devant lui vos plus douces odeurs.  
Brillez à ses regards du feu qui vous colore ;  
Courbez-vous sous les pas du mortel que  
j'adore.

Je ne fais : mais, ô dieux ! l'heureuse vo-  
lupté,

Qui de son rayon pur amollit ma fierté,

De son fourire aimable embellit la nature,  
Ce bocage est plus verd, & cette onde est  
plus pure.

De plus riches attraits ces chants sont cou-  
ronnés.

Tendre amour, que tout plaît à mes sens  
étonnés !

Cet air délicieux, qu'à long traits je respire,  
M'apporte les parfums de Flore & de Zé-  
phire.

Ah ! c'est sans doute ici, c'est dans de si  
beaux lieux

Que le bonheur vanté descend du haut des  
cieux. . .

Mais quel tourment secret & quel trouble  
m'agite ?

Quel poison inquiet dans mon ame s'irrite ?  
L'espoir de mes beaux jours seroit-il donc  
trompé ?

La nature pâlit. . . le charme est dissipé.

Douce félicité, tu n'es que passagère ;

Tu fuis comme un zephir sur une aile lé-  
gère.

Mon attente est trahie. . . Insupportable effroi !

Il ne vient point. . . Qui donc le retient  
loin de moi ?

Quel devoir plus sacré que de voir une  
amante,

Que d'apporter la paix à son ame tremblante,

Que de calmer l'ennui d'un trop sensible  
cœur ?

Fuyez, soupçons jaloux ; vous perdez le  
bonheur.

Ces sentimens honteux étouffent la tendresse.

Tel on voit le lierre : il rampe avec bassesse ;  
S'il embrasse le chêne, il monte autour de lui,

Et dessèche le tronc qui faisoit son appui.

Je connois mon amant, son cœur tendre & fidelle.

Loin du faste des cours, où le luxe étincelle,  
Il a cherché la paix en cet asyle heureux,  
Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes feux.

C'est ce front ingénu, le tableau de mon ame,

Ou plutôt c'est mon cœur qui le touche & l'enflâme.

Ma superbe rivale, en volant sur ses pas,

Etale vainement l'orgueil de ses appas :

La volupté l'anime, & non pas la tendresse.

Il fuit des faux plaisirs la coupe enchanteresse.

Eh ! seroit-il séduit par cet art imposteur

Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur ?

Que fais-je ! il feint peut-être, & consommant son crime,

De ce piège odieux je deviens la victime.

Hélas ! puis-je ignorer les préjugés cruels

Dont, pour mieux nous tromper, se servent les mortels ?

Ils n'ont que du mépris pour un sexe timide.

Dans leurs plus vifs transports l'imposture les guide.

S'ils baissent devant nous leurs fronts humiliés,  
Si dans leurs vains fermens ils tombent à nos pieds,  
C'est pour mieux signaler leur tardive vengeance,  
Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.  
Hélas, n'ont-ils pas mis dans le rang des vertus  
Le courage féroce & ses cruels abus,  
Et la gloire sanglante, & l'ardent fanatisme,  
Et la soif des combats, qu'ils nomment héroïsme ?  
Qui d'eux, en s'érigeant une divinité,  
A dressé des autels à la fidélité ?  
S'ils aiment, les ingrats, dans leur subtile adresse,  
Ils cherchent à surprendre un moment de foiblesse.  
Leur vanité triomphe. . . Injuste que je suis !  
Où mon esprit s'égare & cherche des ennuis !  
En ce vallon paisible il va bientôt se rendre :  
S'il est possible, hélas ! je le verrai plus tendre.  
Enfin, je le verrai. . . J'éprouvai mille fois  
Qu'aussi-tôt qu'il approche & que je l'aperçois,  
Un doux calme renaît dans mon ame agitée ;  
J'efface toute plainte, & d'amour transférée,

J'oublie & mes douleurs & mon ressentiment ;  
Je ne fais qu'être heureuse auprès de mon  
amant.  
Cependant si, tandis que mon amour l'ex-  
cuse,  
Il trahissoit un cœur qu'un tendre espoir  
abuse ;  
Si dans les bras d'une autre . . . arme-toi, ciel  
vengeur ;  
Que l'univers entier respire ma fureur !  
Qu'il périsse ! . . . Que dis-je ! arrête-toi,  
vengeance ;  
Que ces vœux effrayans meurent dans le si-  
lence.  
O terre ! n'ouvre point tes gouffres sous ses  
pas !  
Laisse ce monstre en paix . . . & qu'il ne  
meure pas.  
Qu'il vive, qu'il commette en corde nou-  
veaux crimes !  
Qu'il arrache des pleurs aux crédules vic-  
times.  
Si le ciel irrité sur lui lance ses feux,  
Qu'une autre infortunée enfante de tels  
vœux.  
Mais mon œil l'apperçoit . . . D'une course  
légère  
Il franchit le sommet de ce mont solitaire.  
Ses regards inquiets tombent de toute  
part :  
Il me voit . . . il sourit . . . Ah : j'entends son  
regard.

Aux transports les plus doux quand mon  
ame est en proie,  
Dieux ! ranimez mes sens. . . Je succombe à  
ma joie.

---

BONS ROIS.

UN homme du seizième siècle avoit mis dans la rondeur d'un denier les noms de tous les bons princes anciens & modernes : il y avoit encore de la place.

Je voudrois que l'on renouvelât de nos jours cette imagination plaisante, qui a du sel, & qu'on fit de ce beau denier une monnoie courante.

Le résultat de l'histoire ancienne & moderne tiendroit, pour ainsi dire, dans cet étroit espace. Quel laconisme philosophique !

O denier couvert du nom des bon rois, tu effacerois à mes yeux les plus beaux quadruples, & je te porterois à ma boutonnière !

Mettons-nous tous ensemble à composer ce rare denier. Récapitulons, & voyons les noms qui seront admis, le noms qui seront rejetés. Cet ouvrage ne sera pas volumineux ; mais combien il demande un esprit juste, éclairé !

J'aime ces belles paroles de Montesquieu : La clémence, est la qualité distinctive des monarques ; les monarques ont tant à gagner par la clémence, elle est suivie de tant d'amour,



ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

Ne tardons pas, mes amis, à frapper notre rond denier ; qu'il devienne la médaille de la postérité ; qu'il nous tienne lieu de ces bronzes que l'antiquaire oisif accumule, & qui offrent les physionomies dures de ces rois méchants, dont le genre humain ne fut soulagé que par la bienfaisante faux de la mort.

---

### HOSPITALITÉ.

**C**HEZ les anciens Romains, on entroit dans une maison comme on entre dans un temple : on alloit s'asseoir à la table, on y mangeoit : le maître se levoit pour vous recevoir. Dès lors on étoit dans un asyle sacré ; l'hôte vous auroit reconnu pour son plus cruel ennemi, qu'il n'eût point violé la loi de l'hospitalité. Chez les Indiens, on voit à peu près la même chose. Cette coutume a je ne fais quoi de noble & d'attendrissant, qui rend l'enfance des sociétés bien plus touchante que leur âge mûr. Quel usage plus simple & plus auguste des biens qu'a dispensé le Créateur ? Et que représentent nos auberges semées sur les routes, en comparaison de ces institutions pieuses, qui étoient, pour ainsi dire, sous l'œil des dieux !

Je trouve encore chez les anciens une chose admirable & que je ne vois nulle part; c'est la *couronne civique*, donnée à celui qui fauvoit la vie à un citoyen. Quoiqu'on soit assez heureux de faire une pareille action, & qu'elle porte sa récompense avec soi, c'étoit une belle couronne à porter que celle-là.

---

GEORGE DANDIN.

J'AI vu aujourd'hui la représentation de *George Dandin* par les comédiens ordinaires du roi. Cette comédie pouvoit n'être pas licencieuse du tems de Molière; mais aujourd'hui (j'en appelle au commentaire public du parterre & des loges) c'est bien la pièce la plus indécente, la plus scandaleuse que la corruption raffinée puisse offrir pour enhardir le crime d'adultère, & ridiculiser l'honnête homme trompé.

*Don Japhet d'Arménie*, vieille scaronade, du moins scandalisé; mais ici tout le parterre complice applaudit à la perfidie ingénieuse de l'épouse, & semble être de moitié dans ses stratagèmes pour rire & se moquer de l'époux.

*George Dandin* me paroît une des pièces à proscrire du théâtre, si l'on ne veut pas que l'adultère soit regardé publiquement comme une gentillesse, puisqu'on ose en donner des leçons aussi peu équivoques sur la scène

Françoise qu'on dit épurée, & que le *Mr-eure* la proclame comme une école de mœurs.

Moliere cesse souvent d'être philosophe, pour mettre les rieurs de son côté : il fait tomber alors la plaisanterie sur des choses sérieuses ; mais il n'y a rien de si sacré qu'on ne puisse tourner en ridicule. Il n'y a de rire doux & profond que le rire que la morale avoue ; & , que ce mot ici n'effarouche point, la morale est gaie & susceptible d'être revêtue des plus brillantes couleurs : elles feront toujours plus durables que celles dont on pare le vice.

Heureux donc Molière, heureux ce grand homme, si toutes ces pièces ressembloient au *Tartuffe*, à l'*Avare*, au *Malade imaginaire* ; si à la peinture vivante & agréable des caractères il avoit su unir plus constamment le talent d'enflammer notre amour naturel pour la vertu, & d'augmenter notre horreur pour le vice ; si au bon-sens & à la profondeur de ses observations il avoit su joindre l'art de perfectionner la science des mœurs !

Après la représentation de *George Dandin*, l'on a annoncé *Phédre* pour le lendemain. Je ne saurois m'accoutumer à la passion incestueuse de Phédre, revêtue des plus brillantes couleurs. Cette déclaration d'amour, faite à son beau-fils, doit enflammer les joues de la pudeur, & faire rougir toute personne de son sexe. Ses fureurs, lorsqu'elle apprend l'arrivée de son époux, révoltent le sens moral. Je ne fais à quoi peut servir le

tableau de cette passion effrénée, exposée sans ménagement sous le regard de tous les âges. A peine les tribunaux admettroient-ils de pareilles images, & on les offre en plein théâtre. *Phétre* est encore une de ces pièces dont la représentation devoit être interdite, parce que les détails du poëte donnent l'idée d'un dérèglement qu'il feroit mieux de couvrir d'un voile.

Que ne feroit-on pas de la poësie dramatique, si le législateur, plus attentif au choix des sujets, savoit l'employer à propos, s'il livroit au poëte ses lois, en lui disant : colore ces saintes effigies de la raison publique, & fais que tout le monde les adopte de cœur & d'esprit; emploie l'énergie de ton art pour imprimer la dignité à tout ce que doit respecter & chérir un peuple !

Alors le poëte, élevé par ce grand objet, enflammé par la beauté du sujet, rencontreroit les images propre à animer les décisions de la patrie; & revêtue de tous les charmes de l'éloquence, la loi utile seroit bientôt gravée dans tous les cœurs.

Alors la poësie théatrale, prenant un ton grave & solennel, s'éloigneroit de ses formes vicieuses, & rejeteroit une imitation puérile.

Ces personnages antiques & rebattus, qui reviennent pour nous entretenir d'incestes & de parricides, feroient place à d'autres qui nous inspireroient les idées dont nous avons besoin. La poësie, d'accorde avec la légis-

lation, feroit naître certaines maximes fondamentales, certaines notions directrices, qui épureroient le code des lois & les mœurs nationales.

Le propre des beaux-arts n'est-il pas de donner à nos idées une tournure plus noble, & à notre esprit un caractère plus relevé ? La poésie dramatique n'est-elle pas faite pour développer en nous les idées de l'utile, du beau, de l'agréable, dont nous portons tous le germe ? Voilà un emploi digne d'un écrivain.

---

## PHYSIONOMIE.

**O** VISAGE de l'homme, ô miroir plus vrai, plus expressif que son geste, son discours, & même son accent, tu peux te déguiser quelquefois ; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part de l'ame : il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même, il le sent & tire le rideau ; il voudroit commander à son ame, mais elle s'est échappée, elle a percé ses enveloppes, elle s'est laissée voir à nu.

Le poëte doit croire à la physionomie : tout considéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manières, son ton, son attitude, son style ; mais la physionomie, moulée, pour ainsi dire, par le caractère intérieur, est indestructible comme lui.

L'ame imprime à la figure un caractère qu'elle modèle à sa façon. Qui ne fait distinguer, dans le feu des yeux & la finesse du sourire, un homme d'esprit d'un sot ? Celui-ci n'a-t-il presque pas toujours un masque épais qui le fait deviner au premier coup-d'œil ? Souvent une charmante figure ne fait point pardonner & la mal-adresse & la pauvreté de l'esprit. Mad. de Sévigné admiroit dans une société un beau garçon qui ne disoit encore mot : il vint à ouvrir la bouche, & lâcha deux ou trois sottises. *Je crus lui voir pousser des cornes au front, s'écrie dans son style animé la spirituelle femme que je viens de citer.*

Quelle est la structure intime & délicate qui fait monter le rouge de la pudeur, l'allume & lui donne une autre nuance que celle de la colère : qui nous fait pâlir de joie & de frayeur, qui donne un pleurer doux, un rire amer ? Quels sont les admirables ressorts de ces mouvemens ?

Le physiologiste Campanella a fait des observations exactes sur les visages humains. Quand il vouloit pénétrer l'intention de ceux à qui il avoit à faire, il composoit l'habitude de son corps aussi exactement qu'il le pouvoit sur celle de la personne.

En copiant leur geste & leur air de tête, il observoit quel tour d'esprit prenoit alors sa pensée : sa pensée, à ce qu'il prétend, lui représentoit la passion qui animoit ceux dont il imitoit l'extérieur. Sans doute cela ne

pouvoit manquer d'être très-fautif; mais il est sûr qu'il y a un rapport entre le geste du corps & la passion qui le domine.

---

## AMOUR.

**P**ASSION définie dans tous les tems, peinte de diverses couleurs & encore inconnue, malgré le tableau des plus grands maîtres.

Instinct violent qui rompt les plus puissantes barrières; passion exclusive qui méconnoît elle-même sa fougue & songe audace.

C'est-ce qu'il y a de plus fort dans la nature, c'est le levier qui porte le cœur humain à toutes les extrémités.

La force & l'activité de cette puissance productrice ne consultent guère nos lois & nos institutions. La nature lui a confié le dépôt & la garde des générations futures; elle marche à l'accomplissement de ses lois souveraines, & les digues qu'on oppose à son cours ne font que changer l'instinct en fureur, au lieu de le détruire.

L'amour imprime à l'ame un nouveau caractère; elle reçoit par lui une trempe de douceur & d'humanité. Il est toujours favorable ou dur l'homme qui s'écarte de ses plaisirs. Son cœur qui s'échauffe, se durcit; il n'est plus disposé à la compassion; il

est inaccessible à la pitié. Voulez-vous voir le dernier terme de l'avilissement ? confidérez dans les ferrails ces êtres dégradés ; leur ame est mutilée comme leur corps ; de tous les esclaves ce sont les plus vils & les plus cruels : de tous les sentimens morts dans leur cœurs, il n'y reste que la bassesse & une rage sourde que fermente & s'accroît : ils ne jouissent plus qu'autant que les cris & les larmes des victimes sympathisent avec l'affreuse jalousie qui les ronge : ils ont soif des douleurs d'autrui pour adoucir les leurs : il faut qu'ils voient des malheureux pour cesser un moment de l'être ; ils triomphent, lorsqu'ils écrasent un objet sensible, sous ce même despotisme qui leur a été si funeste.

L'amour produit le plus grand plaisir qui puisse interroger les sens : il est viv chez presque tous les hommes ; chez quelques-uns d'entr'eux il monte jusqu'au ravissement, jusqu'à l'extase, jusqu'à la fureur, si ce mot peut s'employer pour peindre les transports de la volupté suprême.

L'amour est le roi de l'empire qu'occupe l'imagination ; c'est-là qu'il règne, qu'il crée ou détruit les objets, qu'il produit des effets extraordinaires. Sans l'imagination qui divinise la beauté, l'émotion sensuelle, mise dans la balance, se réduiroit à bien peu de chose.

Le foyer de l'amour est au centre de l'homme passionné : mais si ce feu qui doit



se partager entre deux êtres & se jouer entre leur surface, si ce feu reste dans le sein d'une des deux victimes, il brûle, il dévore.

C'est le premier mouvement d'une ame tendre & pure : tandis que les autres passions concentrent l'homme en lui-même, l'amour le fait vivre dans un autre, éteint le farouche intérêt personnel, pour lui révéler les jouissances que donne le plaisir de servir ce qu'on aime.

La débauche est née de l'ennui, du vuide de l'ame, de l'egoïsme, de l'impossibilité de s'occuper, de concevoir de grandes idées & des sentimens nobles. L'amour, qui est son contrepoison, est compagnon de la force, du courage, des grandes entreprises, & l'on compte peu d'hommes de génie qui n'aient laissé dans leurs écrits quelque trace de la douce flamme qui les a soutenus dans leur carrière.

Cette sensibilité précieuse, ce besoin d'aimer, qui anime & vivifie tous les êtres, est une vertu ; car en nous détachant de de nous-mêmes, elle nous accoutume à nous attacher davantage aux autres : elle affoiblit l'orgueil & adoucit la ferocité. Le bien constant que cette passion procure, fait excuser les accidens qu'elle cause. Peut-être qu'au moment de sa plus grande activité elle remplit l'ame toute entière : mais ce moment de vertige ne dure pas ; l'amour ne peut ni endurcir les cœurs, ni détruire les vertus civiles ; l'amant devient époux,

père, & conséquemment se lie davantage au titre de citoyen.

L'amour communique son sentiment aimable & généreux à tout ce qui le touche ; il inspire des pensées vastes & élevées, & l'on reconnoît jusques dans les écrits qui survivent au trépas, si leur auteur a su aimer ; il s'exhale de ses productions une chaleur douce & pénétrante.

L'amour féconde plus souvent nos vertus que nos vices ; le cœur échauffé s'améliore. Après un court instant de délire, il est formé. L'homme devient plus sensible, plus sage ; il conserve sa bonté, & n'a perdu que quelques momens abandonnés au plaisir.

Le véritable amour n'habite point dans les ames basses & rétrécies, ou il les change bientôt ; mais le plus beau triomphe qu'il remporte c'est de terrasser la débauche, ce monstre qui prend son masque pour avilir notre ame, & obscurcir nos meilleures qualités.

Ce qu'il y a ensuite de meilleur dans l'amour que se portent deux êtres, c'est l'amitié, qui nécessairement y demeure comprise. L'amour n'est respectable & puissant que par elle : par la loi de nature on aime le premier objet dont la vue nous frappe ; mais c'est la réflexion, le sentiment, l'amitié, la confiance enfin, qui nous lient à cet objet. Tout se réunit dans un seul & même foyer : sans cette affection sentimen-

tal  
&  
qu  
qu  
inf

C  
liffé  
il n  
vou  
n'a  
lim  
tion

I  
&  
dou  
& v  
tre  
ce  
c'es  
vac

L  
sign  
grad  
bitu  
carr  
enco  
ranc  
le t

tale, le feu de la passion physique s'évapore & fait même place au dégoût. De là vient que la beauté est quelquefois délaissée, & que toute femme, même la plus laide, peut inspirer un sentiment tendre & durable.

---

### VIEILLESSE.

**Q**U'UN financier concussionnaire vieillisse & perde tout le feu de son âpre génie, il n'y a pas de mal à cela : mais figurez-vous Newton retombant en enfance, & n'ayant plus la moindre idée des vérités sublimes qu'il a découvertes ; quelle humiliation pour la nature humaine !

La vieillesse, ôtant aux organes leur force & leur ressort, change du moins en mort douce & tranquille, ces morts douloureuses & violentes, où la vie lutte avec effort contre la destruction, où la convulsion naît de ce combat terrible. Il n'en est plus ici : c'est un flambeau dont la lumière tremble, vacille, s'évapore, & s'éteint.

La nature, à notre insu, fait nous résigner, & nous facilite ce passage par des gradations lentes & imperceptibles. L'habitude de vivre éloigne l'idée de la fin de sa carrière ; on y touche, & l'on croit avoir encore un long espace à parcourir. L'espérance même devient plus vive à mesure que le terme avance. Un vieillard de quatre-

vingt quinze ans ouvre la gazette, & y lit qu'un homme a vécu cent dix-huit ans ; il se flatte d'un semblable privilège, & il se confirme dans cette idée, en lisant, porte close, *l'almanach des centenaires*.

Cependant, sans la mort qui, douce & charitable, vient délivrer le vieillard de la progression inévitable des lois du mouvement, il se trouveroit enseveli dans son propre corps : les canaux qui s'obstruent, les fluides qui s'épaississent, les cartilages qui s'ossifient, les muscles qui se roidissent, le sang qui se dessèche, tout métamorphoseroit en statue ce corps autrefois si souple, si flexible ; & son ame, rendue captive par le principe terreux de la vieillesse, soupireroit dans une froide masse, & crieroit après sa délivrance.

Nous sommes conduits à la vieillesse par une pente insensible ; nous perdons nos goûts, nous oublions nos besoins, avec la faculté de les satisfaire. Ce qu'on eût regardé dans la jeunesse comme des privations, n'en sont plus alors : le cœur qui desiroit beaucoup desire peu : il se fait un nouveau monde de l'espace étroit qu'il occupe ; cet espace lui suffit. Il lui falloit de vastes projets : aujourd'hui une robe-de-chambre, le caquet d'une voisine racontant les nouvelles du quartier, remplacent les desseins ambitieux.

Ce que la vieillesse a de fatal, c'est qu'elle fait entrer dans notre cerveau les idées dont

nous étions le plus éloignés ; c'est qu'elle éteint en nous le sentiment, l'amour des nôtres ; c'est, difons le mot terrible, qu'elle nous ôte les vertus qui tiennent à la sensibilité.

*Quand tu as vu quelque tour du rouage de l'univers, tu as tout vu, dit Montaigne, la nature ne fait plus que recommencer. Je ne fais, il y a dans ces mots un arrêt tout-à-la-fois plaissant & solennel.*

La philosophie, que l'on dédaigne dans les années brillantes de la vie, vient offrir ses secours à la vieillesse ; elle est seule, & délaissée. Heureux alors le sage qui a cultivé son esprit ! Il retrouve autour de lui ces jouissances que les années n'ôtent point : Pourquoi la plupart des vieillards sont-ils chagrins & de mauvaise humeur ? C'est qu'ils n'ont jamais appris à vivre avec eux-mêmes ; ils ne se sont point créés des ressources pour cet âge rigoureux : ils ont cru, en amassant une grande fortune, avoir pourvu à tout ; ils n'ont travaillé que pour des héritiers avides & ingrats.

L'homme qui a su orner son esprit, jouit dans sa vieillesse des fruits de l'étude : presque tous les gens de lettres terminent leur carrière par des ouvrages gais & plaisans. Le secret de la vie humaine leur est, pour ainsi dire, dévoilé : ils sourient du passé, & de ces passions qui les agitoient : leur tête, éclairée par plusieurs faits, devient un creuset

où tout s'est épuré ; ils lancent la faillie sur ces mêmes objets qui leur avoient paru si graves, si importans ; ils semblent avoir trouvé la véritable proportion des choses.

Autant le vieillard qui n'a songé qu'à l'or paroît stupide & déjà enfoncé dans la nuit du tombeau, autant le vieillard instruit brille au milieu de ses nouveaux contemporains : son ame, perfectionnée par l'expérience d'une longue vie, semble receler plus de lumière lorsqu'elle n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le séjour de la vérité. Il compare deux ou trois générations, il rapproche des époques éloignées ; & s'il manie encore la plume, la piquante ironie a pris la place de l'aigreur. La critique du jeune homme est ordinairement dure, altière, emportée ; celle du vieillard est enjouée & légère.

Si l'on étoit sûr de mourir jeune, on pourroit se dispenser du soin de cultiver les lettres ; mais comme on peut vieillir, il est important de se créer de loin cette inépuisable ressource, lorsque le monde nous abandonnera & que nous nous trouverons seuls au milieu d'une nouvelle génération.

Que deviennent à soixante ans la jolie femme & l'homme à la mode ? L'ennui les tue. Entendez cette censure amère du présent, qui cache les regrets du passé, & qui accuse l'emploi d'une vie frivole.

On les fuit, on n'a pas tort. Comment

estimer un vieillard dont la tête est encore vuide après tant d'années, qui n'a su rien voir, rien retenir, lorsque le spectacle de la nature s'est tant de fois renouvelé sous ses regards ; qui ne peut pas parler à la génération naissante, ni distribuer les leçons de l'expérience ? On détourne les regards de cet être malheureux, parce qu'il n'a pas su mettre à profit cette foule d'événemens qui ont passé sur sa tête avec une indifférence honteuse.

Préparons-nous de bonne heure à la vieillesse : que les lettres consolatrices, les arts, la gaieté, l'amitié, embellissent l'hiver de notre vie. Douce amitié, c'est dans cet âge qu'on sent ton prix inestimable ! Heureux qui termine sa carrière dans les bras de son ancien ami !

Si nous avons perdu ce trésor, créons-nous du moins quelques occupations utiles. La Fontaine représente un octogénaire plantant des arbres. Comme cette image est touchante !

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Eh quoi ! défendez-vous au sage  
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

J'en puis jouir demain, & quelques jours encore....

## DE LA CAMPAGNE.

**I**L n'y a que le charme puissant & secret de la campagne, qui ait un empire constant & universel sur le cœur de l'homme ; vainement les créations du luxe voudroient usurper ce pouvoir ; pénibles & apprêtées, imparfaites dans leurs effets, brillantes & froides, elles laissent un vuide qui fait encore soupirer à la suite des efforts, des recherches & des combinaisons des artistes. La campagne simple & magnifique a un attrait inépuisable ; ses traits riens se reproduisent à mesure que l'œil les détaille ; ses avantages se multiplient à mesure que l'on apprend à les connoître ; & le cœur que n'a pu remplir le faste des cours, le tumulte des fêtes, les décorations artificielles, repose délicieusement dans les belles & solitaires retraites de la nature.

C'est-là que l'homme peut se contempler en silence, jouir de lui-même, apprécier le tems & l'existence, rendre pleins des jours que l'on dépense ailleurs avec une folle prodigalité. Débarassé du poids importun des affaires, loin de la gêne & de la sollicitude des sociétés, il n'a plus cette inquiétude secrète qui ronge l'ambitieux, poursuivant le fantôme de la fortune dans l'air empoisonné des villes ; il éprouve ce calme, ce repos égal & profond qu'enfante le sentiment de



la liberté; c'est par elle qu'il trouve la richesse dans l'aifance, la sagesse dans la modération, le trésor du tems dans son emploi, les jouissances enfin sans repentir.

Malheureux l'homme qui, corrompu par le tumulte des villes, trouve la campagne silencieuse & morte! A coup sûr, le germe du bien est étouffé en lui. La campagne est éloquente pour l'ame saine; elle est animée pour le cœur sensible; elle entretient la paix de l'ame, & la rétablit même quand elle est troublée; elle écarte les passions orgueilleuses & petites, tourment des hommes livrés au tourbillon du monde: elle calme ces convulsions orageuses que la cupidité fait naître. La campagne est mère des sentimens honnêtes; & indépendamment des avantages physiques qu'elle procure, tels que les alimens sains, la tranquillité, la pureté de l'air, qui restituent ou entretiennent les forces de la santé, elle a des avantages moraux très-remarquables: les vices honteux s'écartent d'eux-mêmes de ces asyles où les bois, la verdure, les prés, les haies fleuries semblent enfermer les goûts simples & les vertus paisibles.

La campagne! Les poètes l'ont chantée, les peintres l'ont transmise sur la toile, les philosophes l'ont préconisée; plus heureux celui qui, amant de ses attraits, la contemple, fait jouir de ses trésors, & conserve ses mœurs pures, en respirant l'air balsamique

des fleurs, & en foulant chaque matin les plantes odoriférantes !

Qui n'a senti le besoin de la visiter, du moins à la renaissance des beaux jours, quand le verd tendre des gazons, le premier chant des oiseaux, les rayons plus actifs du soleil, hâtant la végétation, appellent l'être le plus indifférent pour admirer la main agissante & cachée, qui étend l'herbe touffue, développe les germes, pare les sommités des arbres de boutons déjà impatiens de s'ouvrir, & qui vont jeter bientôt à travers le feuillage les fleurs & les fruits !

O tableau enchanteur ! ô spectacle plus intéressant que tous ceux que l'art pourroit offrir ! Qu'il est doux d'aller cueillir le premier bouquet de violettes le long du ruisseau serpentant sur la pelouse, & d'appercevoir, le pied mouillé par la rosée fraîche & brillante, dans cette aurore d'un beau jour de printems, la suite des beaux jours qui doivent naître encore & perpétuer les plaisirs innocens de l'homme !

C'est à la campagne que les écrivains acquièrent plus de noblesse & d'élévation dans les idées, deviennent plus forts & plus touchans ; c'est-là que se composent les ouvrages généreux, c'est-à-dire, ceux qui embrassent le plan de la félicité publique. A la campagne, on songe nécessairement à la plus nombreuse portion du genre humain ; on la voit, on l'a sous les yeux, on l'apperçoit courbée sous le travail & exerçant les

arts de première nécessité, ces arts primitifs qui réveillent & rappellent toujours des idées simples, génératrices des grandes idées; tandis que dans les villes les arts, trop raffinés peut-être de nos jours, tombent dans les formes minutieuses, & n'ont d'autre but que de récréer un instant l'œil dédaigneux des riches.

Dans les cités populeuses, on écrira les romans voluptueux, les petits vers élégans & légers, les comédies maniérées; mais l'*Histoire Naturelle*, l'*Emile*, l'*Histoire du Commerce des deux Indes*, toutes ces grandes compositions qui honorent notre siècle, semblent avoir été tracées sous le point de vue des hameaux & de la cime vacillante des forêts séculaires.

Les villes offriront-elles jamais dans leur uniforme enceinte ces scènes ravissantes qui prêtent tant au pinceau du poète, & non moins à la méditation du philosophe, lorsque les nuages colorés se fondent & se marient avec la tête arrondie & superbe des arbres les plus élevés, lorsque les rayons qui s'échappent en traits étincelans, étalent, par leur prodigieuse réfrangibilité, ce que l'astre du jour a de plus pompeux & de plus éblouissant; quand la lumière, devenue plus ardente, transforme tout-à-coup un paysage en un autre paysage, tant sa teinte est chaude & vigoureuse; quand les lieux, en ces trop rapides instans, sont métamorphosés à l'œil même du propriétaire qui s'en étonne & ne

reconnoît plus l'endroit qu'éclaircit, le matin, le doux & paisible rayon de l'aurore, tant la magie des couleurs est vive & frappante, tant elle imprime aux mêmes objets une diversité magnifique & non moins admirable !

Et le soir, quand le lac paisible repète le front de la lune, sa lumière argentée & le brillant des étoiles : quand les nuages légers qui l'entourent, passent en mobiles images dans le miroir des eaux, sous les pieds du contemplateur ; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelque oiseau nocturne ; qu'il voit le flot tremblotant, mais uni, reproduire le paysage frais d'alentour ; dans quel lieu rencontreroit-il un repos plus absolu, une paix plus douce ? où éprouverait-il mieux le sentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée ?

Et le matin, quand l'atmosphère s'épure, que les nuages qui s'argentent sont éparés sur l'horizon comme des flocons de laine, qu'il voit le laboureur déjà dans les champs, peser sur le soc, briser la mousse, & diriger le sillon droit & profond, d'où sortiront les épis dorés, ne sourit-il pas de joie devant les germes de la fécondité, confiés au sein maternel de la terre ?

Aveuglement insensé ! Ce cultivateur qui, par un travail journalier & renaisant, fait sur la nature les plus nobles conquêtes, qui, créant les objets de premier besoin, contribue plus qu'un autre citoyen à la splen-

deur, à la prospérité, à la force, à la vie de l'état, humilié par l'arrogance oisive & insolente, voit ses mains laborieuses, qui conduisent le soc de la charrue & manient la bêche nourricière, avilies & reléguées dans la dernière classe de la société. Et sans ces mains couvertes de durillons, la disette, la pauvreté, la famine & la douleur dévoreroient jusqu'aux grands dans leurs palais de marbre. Mais telle est l'incroyable injustice, ou plutôt l'extravagance de l'homme, qu'il suffit de lui être utile, pour démériter à ses regards.

Le travail manuel, premier exercice de l'homme, occupation sacrée des anciens patriarches, ordonné par Dieu même, le travail (\*) seule puissance sur la terre qui remue & vivifie la matière oisive, est regardé, de nos jours coupables, comme un emploi avilissant : tandis que le financier tortionnaire, le guerrier cruel, le citadin indolent, osent prendre le pas sur l'homme qui, donnant à la sève son premier mouvement, a dans sa tête plus d'observations justes, & dans son cœur plus de vertus hospitalières, que ceux qui le regardent avec dédain : dédain qui ne peut être ici payé que par le mépris ; car ce dédain doit être considéré avec juste raison comme le dernier terme de la démence humaine. Le cultivateur, qui

(\*) *Ne oderis laborioso pera & rusticationem creatam ab Altissimo. Ecclesiast. chap. VII, v. 16.*

réclame seulement l'égalité, ne va point mendier un emploi à la porte d'une vile courtisane, ni s'exposer au rire insultant d'un commis, insidieux distributeur des grâces qu'il fait acheter par une entière dégradation ; il fait que la terre le nourrira, & il s'attache à ses mamelles. Eh ! qu'opposent les êtres superbes & vains, qui, parés des livrées du luxe & leurs éternels esclaves, osent se croire au-dessus de lui, qu'opposent-ils hélas ? On ne le fait que trop par l'expérience : des inutilités, des vices & des crimes.

Les écrivains philosophes n'ont point partagé ce dédain arrogant, crime de l'opulence ; ils ont tous dit d'une voix unanime, *honneur immortel à la sainte agriculture !* Ils l'ont vénérée constamment dans leurs écrits ; la charrue fut pour eux un objet sacré. Ils ont félicité les rois de la toucher avec pompe & solennité dans telle fête annuelle. Virgile, à la cour d'Auguste, a décrit la herse, le hoyau, la bêche, le rateau & les orillons du soc qui rangent également la terre des deux côtés ; & tous les écrivains que j'ai appelés *généreux*, ont préféré dans leurs chants les instrumens de la rustique simplicité à tous ces ornemens du luxe & de la faveur, que la corruption des mœurs & des arts pouvoit offrir.

A mesure que la race humaine sera plus éclairée, ils seront plus estimés, ces interprètes sensés de la voix publique ; eux qui

osent célébrer de tout leur pouvoir les travaux des agriculteurs ; eux qui ont restitué la noblesse à l'homme aux cheveux blancs qui, pendant soixante années, a procuré à ses semblables le vêtement & la subsistance, & qui, pour surcroît de bienfait, a donné à sa patrie, dans ses propres enfans, des soldats robustes & dociles. Comment après tant de sacrifices, de travaux & de fatigues, cet homme de la campagne ne représenteroit-il pas aux yeux du philosophe le véritable Atlas, soutenant tout le fardeau du globe sur ses épaules de paysan ?

Tristement enchaîné dans la capitale, où le sort, hélas ! m'a fait naître, je salue de loin la campagne : mais je demande à mon imagination les jouissances que le destin m'a refusées ; je me dédommage de ses rigueurs, en me rendant propriétaire, à ma fantaisie, des lieux que je fréquente. Lorsque je m'échappe de l'atmosphère qui m'environne à Paris, une fois sorti de ses tristes barrières, je goûte plus vivement le plaisir après lequel j'ai longtems soupiré. Les princes me cèdent alors leurs domaines & leurs héritages. Les bois, les routes, les forêts m'appartiennent ; les eaux limpides du riant Chantilly (\*) coulent, écument, jaillissent sous ma loi ; je parcours le *Hameau* (†) :

(\*) Lieu que j'ai visité tous les ans pendant plus de vingt-cinq années.

(†) Jolie création, pleine de grâces, de détails pi-

tant que ma vue peut s'étendre, je jouis, je recule les limites de mes possessions; elles ne font point imaginaires; j'en use autant & plus que le fier possesseur. J'aspire tout l'air qui m'environne; je foule tous les gazons, je mesure de loin la hauteur de tous les arbres, je salue toutes les fontaines; & quand je vois passer la biche légère & le daim fugitif, je me dis: Ils sont à moi; mais je veux les laisser errer librement sous les portiques verts de leurs paisibles habitations, sans les déchirer par la morsure des chiens féroces, ou les percer de balles meurtrières.

Egaré sur le soir, un livre en main, qui connoît le plaisir de grimper sur un côteau en cueillant quelques fleurs aromatiques, & si ce n'est pas assez, d'escalader une petite & rude montagnè; parvenu là, d'aller s'asseoir sous un bouquet de vieux chênes qui imitent un parasol, d'y respirer un air pur comme la pensée que forme l'innocence; de sentir le charme de se trouver seul, & de

quans & négligés; c'est une féerie champêtre; on y fouit au goût, & l'on est touché en même tems de l'art qui a si bien senti & respecté la nature. Quand le *Hameau* est illuminé le soir d'un beau jour d'été, rien n'est plus pur, plus brillant. J'y ai vu des fêtes enchantées; & la présence rare de quelques personnages qui se promenoient loin de leurs trônes, ajoutoit encore à la magie du spectacle. Il m'est arrivé plus d'une fois de passer un jour entier dans ce séjour frais, & d'y rêver au doux bruit des eaux. Dans un petit espace ce jardin renferme une foule de beautés riantes & pittoresques. Je remercie bien le prince qui l'a bâti pour moi.



laisser ensuite errer ses regards sur les prairies, les ruisseaux, les chaumières & les clochers, qui forment un tableau varié ? Un vent modéré souleve vos cheveux & incline l'herbe touffue ; vous vous couchez avec délices sur un tendre gazon ; le soleil est à demi voilé, & sortant de dessous un nuage, il jette des traits de lumière sur une partie éloignée. Quel coup d'œil ! Il semble en ce moment que l'univers ne roule que pour la paisible contemplation du philosophe. Il oublie & l'injustice & l'indifférence des hommes. Il est loin d'eux ; il lie dans sa pensée le brin d'herbe qu'il arrache & qu'il suce, & le soleil qui, penchant sur son déclin, ajoute à la majesté de ce tranquille horizon. Il est ému de la moindre plante, comme du point le plus magnifique de la création ; tout lui paroît marcher de niveau ; & ce n'est qu'en descendant de la montagne, lorsque les ombres grandissent & combtent les vallons, ce n'est qu'en rentrant à pas tardifs sous la chaumière où travaille & gémit l'indigence exténuée, qu'il apperçoit l'inégalité du monde moral, & qu'il éprouve cette mélancolie triste & douce, qui n'est que la suite du ravissement qu'il vient d'éprouver au sommet de la colline.

Il entre une autre fois dans une forêt solitaire ; & si le cri barbare de la chasse ne résonne point pour réveiller en lui des images douloureuses de meurtre & de carnage, l'inspiration auguste le saisit. Cette

forêt a quelque chose de majestueux, parce que la nature ne paroît là travailler que pour elle-même, & que rien n'y annonce la main de l'art ; la terre est loin de son maître, & en paroît plus belle ; les arbres s'élevent, se définent fièrement, jetant leurs bras immenses dans les airs au gré de leur libre indépendance. Elle se caractérise de toute part avec cette force créatrice que la nature conserve à toutes ses productions, quand l'homme n'y a point porté son ciseau, *insirument de dommage* comme le dit mon cher la Fontaine.

Mais si l'amant de la campagne & de la nature, dans ses promenades du soir, aperçoit deux jeunes amans qui se sont trouvés, & qui, tout entiers à eux-mêmes, traversent ensemble les mêmes bocages, il forcira un instant de sa rêverie. Fit-il un poème épique, il s'arrêtera pour les observer ; il fera heureux du bonheur de l'innocence ; il resaisira ses adolescentes années, il se livrera quelques instans à de doux souvenirs. Pourroit-il ne pas contempler avec intérêt la jeune beauté hâlée, qui, sous un vêtement simple ou même grossier, n'en a pas moins l'air du contentement ? Pourroit-il s'interdire le plaisir furtif de suivre leurs pas, de saisir quelques expressions qui, dans leur rusticité villageoise, n'en rendent pas moins l'accent de la passion & celui du plaisir ? En voyant leurs mains pendues négligemment, & leurs doigts déjà entrelacés, tandis que d'un pied égal ils marchent dans l'étroit sentier & tou-

chent de leurs vêtemens le bord des haies, au moment que le soleil se précipite au couchant & pénètre de sa lumière dorée les antres de verdure, il évitera, sans doute, de les distraire; il se gardera bien d'interrompre par un bruit indiscret, ou plutôt sacrilège, le regard rapide & expressif que par intervalles l'amante jette sur son bien-aimé, riant du rire de la joie & du bonheur.

Non, ce n'est point dans les villes que l'amour regne avec tout son empire; un goût passager y prend son nom; c'est dans la solitude, que les traits lancés par la beauté deviennent actifs & brûlans. L'homme amoureux s'enfonce dans les tortueux détours des sombres vallées; c'est dans la profondeur des bois, à l'ombre des forêts, en écoutant le chant des oiseaux, qu'il revoit l'objet dont il est idolâtre; il cherche à être seul alors, parce que son ame est totalement remplie de l'image qui l'accompagne. Dans le tumulte des villes, les goûts qui se contrariaient auroient mis l'ame de cet homme dans une espèce d'équilibre, & il n'eût connu qu'un sentiment foible, factice & languissant, au lieu de nourrir dans son ame une sensation forte, profonde & unique.

## DE LA CUPIDITÉ.

## SONGE.

**J**E me trouvois dans un bois obscur, ne sachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune, rompus par la voûte d'un épais feuillage, jetoient une pâle clarté qui rendoit les ténèbres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foiblesse d'un enfant qu'on a abandonné dans un désert. Tout me faisoit peur; chaque ombre me paroissoit un fantôme; le moindre bruit me faisoit dresser les cheveux, & je rébuschois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens, que je ne pouvois ni voir ni palper, se rendoient mes guides sans mon consentement. Ils me faisoient mille contes ridicules, auxquels ils vouloient que j'ajoutasse foi; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines; puis insultant à mon ignorance, ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contents, ils me faisoient passer devant les yeux des bluettes perfides, pour m'étourdir ou pour me désespérer. Je voulois toujours avancer vers une lumière foible, mais pure, que je distinguois au bout d'une immense allée. Je hâtois mes pas; mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la sortie du bois, je ne trouvai qu'un petit espace vuide, qui m'offroit une barrière impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je versai dans

cette nuit longue ! L'espérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience & le tems firent luire enfin sur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je sortis de cette forêt sombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre séjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vastes plaines enrichies des dons de la féconde nature ; jamais un aspect aussi ravissant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim ; les arbres étoient chargés de plus beaux fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ses grappes dorées qui pendoient en festons. Je courus, transporté de joie, pour étancher ma soif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorsqu'un homme singulièrement vêtu opposa un bras de fer à mon passage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu fors de l'enfance, & que tu ignores les usages de ce monde ; lis sur ce portique de pierre ; ses loix y sont gravées ; il faut t'y soumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaste & beau pays étoit ou loué ou vendu ; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y reposer ma tête, sans la permission expresse du maître. Il étoit possesseur exclusif de tous ces fruits que mon estomac à jeûn convoitoit vainement ; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point

pour asyle, pas une pomme en propriété ; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines petites boules de vif-argent, fort subtiles à se perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produisoit la terre. Je disois en moi-même : Cet homme n'a pas plus de droits que moi sur ce terrain : voilà un tyran assurément : mais je suis le plus foible, il faut se soumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives, il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger, tiens, moi, je suis bon : approche, mets-toi au col un anneau de cette grosse chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me présentant de quoi manger, il accompagna ce don d'une rude chiquenaude sur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorsque je fus fort surpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, ap-

pliquer à celui-ci un large soufflet qu'il reçut humblement en baisant la main qui l'avoit frappé. Il est vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vis-argent, qu'il sembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon ressentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché : Comment, vous souffrez un pareil affront ? Pourquoi cet homme a-t-il l'insolence de vous outrager ? Il me regarda en ricanant, & me dit : Tu as l'air bien neuf, mon ami ; apprends que telle est la mode du pays : tout homme en place qui donne, satisfait toujours & au même instant son orgueil ou sa dureté aux dépens de celui qui reçoit ; mais c'est, comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du soufflet que je viens de recevoir, je ne fais semblant de rien, par la raison que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autre, & que j'espère moi-même en distribuer un jour tout à mon loisir. Mais, malheureux que je suis ! à peine ai-je pu jusqu'ici donner par-ci-par-là quelques misérables chiquenaudes. Quoi ! ce langage te rend stupéfait ? Pauvre jeune homme ! il n'est pas tems encore de t'étonner : oh ! tu en verras bien d'autres. Allons, suis-moi.

Je le suivis. Vois-tu, me dit-il, dans le lointain ces montagnes escarpées. L'un de leurs sommets est élevé presque dans la nue ; eh bien ! là réside l'objet éternel des desirs de tous les hommes ; là jaillit d'entre les

rochers une fontaine abondante de cet argent subtil, dont je n'ai, hélas ! que quelques gouttes. Viens avec moi ; franchissons les obstacles, combattons ; supporte la moitié des chaînes dont je vais me charger ; plus elles seront pesantes, & plus tôt nous parviendrons. Oh ! si je peux jamais puiser à souhait à cette heureuse fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curiosité, encore plus que la nécessité fatale ou j'étois, m'entraîna sur ses pas. Dieu, quel chemin de fer ! quelle cohue ! que d'affronts & de peines ! Je cachois la rougeur de mon visage sous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante ; mais je le surprénois quelquefois se mordant les lèvres jusqu'au sang, & se désespérant à voix basse, tandis qu'il me crioit tout haut, *courage, ami, cela va bien.* L'avidité lui donnoit des forces surnaturelles ; & comme ma chaîne étoit liée à la sienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui s'arrachotent avec toute la civilité possible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroissoit guère possible de traverser cette foule impénétrable, lorsque mon conducteur, avec une audace téméraire, se mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cu-



pidité ; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis, en frémissant, que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer ; mais il n'étoit plus tems, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de sang ; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cette horrible manière sur une petite colline ; il me regarda d'un œil de complaisance. Nous prospérons, me dit-il ; le premier pas est fait, le reste ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns sur les autres ? Ici, c'est autre chose ; nous sommes près de la fontaine : il ne faut plus aller si fort ; il faut, avec une finesse adroite, étudiée, savoir donner le coup de coude à propos ; toujours sans quartier ; on n'en abyme pas moins son homme : mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est le scandale. Tel est l'art du courtifan.

J'avois le cœur trop ferré pour lui répondre un seul mot. J'étois stupéfait de me voir attaché à lui : je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raison d'en agir ainsi ; car il avoit beaucoup d'exemples qui lui sembloient favorables. Quel spectacle ! quel tumulte ! que de scènes diversement affreuses ! Toutes les passions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & sans ce trafic elles passaient

pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le masque de la justice, & remplissoit sa balance sacrée de poids mercenaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils sortoient, étoient honorés, & insultoient à la misère publique.

D'autres se frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'estimoient supérieurs aux autres hommes, & méprisoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des soufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur geste étoit une offense, leur sourire un outrage : mais souvent ce vif-argent s'usoit ; & ces mêmes hommes si fiers, si durs, redevenoient bas, soumis, rampans. On leur rendoit alors avec usure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les transportoit secrètement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer aussi que ce vif-argent si funeste leur avoit monté à la tête, de sorte qu'ils en avoient perdu la raison. J'en vis un qui étoit descendu du sommet. Opprimé sous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extase, il contemploit son corps argenté, & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à se relever ; il crut que je venois pour le voler, il m'opposa un poing fermé pour défendre son vif-argent, & en même tems il me tendit une main suppliante d'un

air piteux, me priant de l'assister d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut, quarante hommes infatigables, à l'œil avide, emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres; il étoit teint de leur sang, & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matière n'en étoient jamais rassasiés; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & observateur; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet ravissant? Vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante? Elle se précipite en cascades. Ah! courons; je crains qu'on ne la tarisse. Que de monde se la dispute! Mais en même tems prenons garde à nous, nous n'y sommes pas encore; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, sont tombés du faite dans l'abyme! En y reversant les autres, garantissons-nous d'une chute horrible; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui.

Viens j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus sûrement au terme désiré.

En me parlant ainsi, il me conduisit par un petit sentier que peu de personnes osoient suivre; c'étoit une espèce d'escalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems; mais bientôt le chemin se trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'esprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures se tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le passage aux mortels imprudens. Elles représentoient la Religion, l'Humanité, la Probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures sont le chef-d'œuvre de l'esprit humain; les originaux en sont dans les cieux. O mortels! respectez ces images; qu'elles soient sacrées pour vous, puisqu'elles sont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne sera touché, & maudit soit à jamais le sacrilège qui osera les endommager!*

Je sentis à cette vue une émotion respectueuse, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur, il me parut un instant aussi troublé qu'indécis; mais ayant entendu des cris sur une nouvelle éruption de la fontaine, son visage se colora d'un rouge noir; il saisit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter! il brisa ce monument sacré avec une fureur impie & passa

ontre sur ses débris. Mes efforts redoublés & contraires aux siens, briserent enfin la chaîne odieuse qui m'attachoit à ce monstre. Va, lui dis-je dans mon indignation, homme effréné, va, cours satisfaire ta cupidité; la foudre de la justice divine est prête. . . . Il ne m'entendoit déjà plus; je le suivis des yeux: le malheureux, égaré par son forfait, en voulant puiser trop avidement dans cette fontaine funeste, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu, il fut brisé sur les points des rochers, & son sang rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, saisi, tremblant, je contemplois ces débris adorables, épars sur la terre, craignant de les fouler, n'osant faire un pas. Des larmes d'affliction ruisseloient de mes yeux; je regardois le ciel, les mains jointes, le cœur navré de douleur, lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup, aussi belles, aussi majestueuses, aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effigies sacrées. Pompeuses, inébranlables, elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilège & de l'impie.

---

 GESTE.

**L**E geste, qui est la voix du corps entier, a une expression que l'accent n'a point. Le geste parle avec une précipitation & une

énergie qui rendent quelquefois le langage un moyen foible & inutile. Le geste de la colère, le geste de la frayeur, le geste du suppliant terrassent l'ame, tant ils la pénètrent. L'animal est saisi d'effroi à un geste menaçant ; & ce que la parole n'a jamais su faire, un geste l'exécute en un clin d'œil : c'est la langue universelle, qui frappe également tous les habitans de la terre.

Le geste est net, jamais équivoque ; il ne ment point. Il peut être fin, subtil, ingénieux. Les anciens, qui connoissoient son pouvoir, ont excité, au moyen de leurs pantomimes, les mouvemens le plus extraordinaires. Les acteurs pantomimes, si on les laisse faire, finiront à Paris, comme chez les Romains, par chasser du théâtre tous acteurs parlans & déclamans.

---

### ASTRONOMIE.

**I**L faut beaucoup raisonner pour vaincre ce témoignage de sens qui semble nous assurer que la terre est immobile, & que le soleil tourne. Ce système nous rend bien petits à nos yeux, & nous l'avons adopté, malgré notre orgueil : il faut que nous n'ayons pas pu faire autrement.

Il étoit si beau de se regarder comme habitant du premier globe, comme l'unique objet de la création, que je m'étonne que nous ayons

consenti à nous rejeter dans un coin de l'univers avec tant d'autres planetes.

Et ce soleil immuable & fixe au centre du firmament, entraînant toutes les planetes qui l'environnent, n'est lui-même qu'un point lumineux du vaste système de l'univers.

Que l'imagination s'élançe vers l'étoile la plus élevée, que de là elle contemple ; elle appercevra encore une voûte plus séduisante & plus profonde. Un nouveau firmament s'étendra jusques dans l'infini ; il ne restera au contemplateur que la surprise & l'effroi qui suivent cette admiration.

---

## DE L'INÉGALITÉ

### DES TETES HUMAINES.

**N**ON, mon cher Helvetius, non, les hommes ne naissent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes dispositions, & que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonstances, lorsqu'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête, lorsqu'un seul homme entraîne des millions d'hommes, lorsque la destinée d'un empire dépend de l'impulsion que lui donne sa main ? Il s'éleve, il s'abaisse, selon que le grand homme se montre ou qu'il disparoît ;

il donne à sa nation une supériorité incontestable, ou la fait tomber dans l'obscurité.

Quoi ! il n'y auroit point eu de différence essentielle entre le cerveau d'un Licurgue, d'un Cromwel, d'un Pitt, & le cerveau de tant d'administrateurs ineptes ?

Les tribunaux, les légions, les hommes font les mêmes ; le chef change, & avec lui la fortune de l'état. La gloire ou la honte des nations est subordonnée visiblement au génie qui leur donne ses opinions, ses idées ; qui leur inspire sa haine, son amour, ou ses préjugés ; qui les entraîne rapidement dans l'abyme, ou les élève au faite de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour être saisi de cette grande vérité, qu'un seul homme influe également sur l'univers & sur les siècles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il est l'origine des révolutions les plus extraordinaires.

Qui forme l'esprit national ? Quelquefois un seul homme. Un peuple est calme, tranquille ; il est présidé par des hommes sages & timides ; une tête audacieuse s'élançe, allume la torche de la guerre civile, & son génie se montre de niveau à son audace. Voyez les Guises bouleverser la France presque à leur gré ; voyez Voltaire donner à sa nation un langage & un ton dérisoire qu'elle applique à tout indifféremment & aux objets jusqu'alors les plus respectés.

Les grands hommes font-ils les grands événemens, ou les grands événemens font-ils



les grands hommes ? Ils ne font jamais séparés ; mais je crois que c'est le caractère qui est le premier ferment des plus étonnantes révolutions. Voyez ce qu'a fait dernièrement Franklin : quatre ou cinq têtes fortes ont préparé & décidé l'insurrection générale.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines est encore mieux empreinte. Voyez le poète, le peintre, le statuaire médiocres, qui fatiguent une vie entière dans les arides combinaisons que leur dicte un esprit froid & rampant : jamais ils ne peuvent s'élancer au-delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Avez-vous vu un auteur né sans imagination, en acquérir ? Le sentiment qui vivifie les pièces de théâtre a-t-il pu naître dans le sein du poète qui accumule les tragédies, lorsqu'il est dépourvu de ce tact sensible & profond ? L'on a remarqué avec raison que les esprits médiocres montraient, en paroissant, cette espèce de perfection froide qui pose à jamais la borne de leur génie. Ce feu sacré qui manque aux écrits de tant d'académiciens, l'ont-ils reçu sous les voûtes du Louvre, en remplissant les fauteuils où siégeoient Corneille, La Fontaine & Voltaire ? L'esprit d'un écrivain a-t-il jamais changé de forme, même par la plus étroite association ? Les confrères de Montesquieu ont-ils même su le lire & l'entendre ? Quel écrivain ne s'est point annoncé

à peu près ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera dans vingt années ?

Celui qui a du génie, à la première brochure, au premier coup de pinceau, en maniant, en détrempeant l'argille, annonce qu'il est né pour donner la vie à toutes ses productions.

Ne forçons point notre talent,  
Nous ne ferons rien avec grace.

La nature fait tout ; elle nous donne le germe que nous sommes réduits à développer ; & jamais nos travaux, nos efforts ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a assignées.

Les épreuves d'une estampe qui sont les mêmes, & qui néanmoins ont chacune leur variété distincte, sont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, essence de la nature, & dont le secret ne peut se montrer à nos foibles yeux.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux sciences humaines : il iroit chercher au fond de l'abyme où nos yeux ne pénètrent pas ; il iroit enlever une idée mère, absolument neuve, qui nous découvrirait un monde inconnu. Attendons ce philosophe : entrevoir sa possibilité est une espèce de prédiction qui semble tracée près de l'événement.

Qui fait les révolutions que doivent subir nos opinions si flottantes, si incertaines, tan-

tôt dormant des siècles dans une inertie stupide, tantôt changeant du soir au lendemain ? Cette mobilité annonce que la base vraiment solide n'est pas encore trouvée.

Le coup-d'œil observateur est parti comme un rayon qui se détache du globe lumineux & qui va se briser par sa réfrangibilité sous toutes les couleurs possibles.

Un homme pense, & la foule des raisonneurs saisit sa pensée, la travaille, la pétrit, la tourmente, à peu près comme un lingot d'or qu'une main ouvrière divise & fait passer par tous les trous d'une filière. Hippocrate, Aristote, Bacon, Montesquieu n'ont-ils pas donné leurs idées au genre humain, & sans eux ces idées ne seroient-elles pas encore à naître ?

L'homme de génie ne se distingue-t-il pas au premier bond ? Sa physionomie le caractérise. Il est des hommes en qui l'ame ardente dessèche & ruine le corps : leur sang qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le ressort des vaisseaux cede à cette activité ; elle éteint la vie ou la raison : ainsi le génie touche plus à l'imbécillité, c'est-à-dire, à la cessation totale de ses fonctions, que l'esprit vulgaire de l'homme qui traîne ses années avec les lumières communes.

On paie ordinairement cher ce présent des cieus : & si ce n'est la nature, c'est la tyrannie & l'orgueil des hommes, qui en exigent l'intérêt.

L'homme de génie est tellement le fils privilégié de la nature, & non des circonstances, que le feu qui le tourmente est un despote : il commande & ne veut point être servi à demi ; il veut toutes les heures ; il a semblé dire à certains écrivains : Je ne me contente pas du tems que vous croyez avoir de reste ; vous n'aurez que celui que je vous laisserai. Alors il fait disparaître la ressemblance ordinaire que se trouve entre les hommes : il fait d'un écrivain un être à part ; le tems semble avoir pour lui seul des ressources extraordinaires ; il brille dans un court espace de la vie ; il n'existe qu'un instant, & il éclaire des siècles.

On prononce soi-même & fréquemment contre le système de l'égalité des esprits. En rencontrant cette espèce d'hommes que l'indifférence & l'oïveté condamnent à une éternelle enfance, le philosophe, occupé de l'idée universelle & utile, n'est-il pas tenté de dire : Est-ce là mon prochain ? Que de fois il a occasion de répéter ce mot tout bas ! On le suspecteroit orgueilleux. Non : c'est une pensée involontaire, que la force de la situation lui arrache.

L'inégalité des esprits, visiblement empreinte dans l'exercice de tous les arts, prouve qu'il n'y a point de règle dans aucun art ; car s'il n'étoit pas asservi au coup-d'œil du génie qui subordonne tout, un ouvrage ne seroit plus qu'une opération mécanique, dont les effets seroient toujours certains. La

page des exceptions est toujours infiniment plus ample que celle des règles. C'est un tact fin & profond, qui découvre l'exécution dans le plan.

Il y a des ouvrages ingénieux, bien écrits ; mais nulle élévation, rien de mâle, rien de pensé : l'auteur plait à l'esprit, & ne dit rien à l'ame. Mais lorsque vous lisez tel autre auteur moins poli & plus animé, vous dites aussitôt, il est vivant. Vous voyez son front, vous entendez son accent ; son élocution vous pénètre ; il marche, il vous entraîne ; vous ne le quittez point, & vous devenez enthousiaste, parce qu'il vous a appris à penser comme lui.

Le système de l'égalité des esprits a été imaginé dans un siècle de Sybarites, où la conversation donnant une couleur presque égale à tous les hommes, on avoit intérêt de détrôner le génie. Comme on ne veut point des passions extrêmes, on n'a pas voulu reconnoître les touches fortes & prononcées : on a préféré un coloris menteur à la physionomie des choses. On a créé le mot *goût*, qui n'est que l'art de parer les petits objets ; mais on a pros crit la nature, parce que c'est un mot qui ne doit pas être entendu. Tous les grands traits ont dû paroître exagérés ; mais celui qui juge son siècle, comme il juge l'instant qui s'écoule, décidera que le système de l'inégalité des esprits ne pouvoit être adopté que par une classe d'hommes qui, payant des maîtres de

toute espèce, & livrés à un intarissable babil, ont pensé que l'argent & une bonne table pouvoient naturaliser en eux toutes les idées. On s'est rejeté commodément sur la faute des circonstances, & l'amour-propre a dit : J'aurois été un Turenne, un Michel-Ange, un Corneille, un Sully, si le sort m'avoit mis à ma place. Que ce système est consolant !

---

### MAL PHYSIQUE.

**S**OIXANTE mille hommes sont écrasés sous les ruines de leur ville par un tremblement de terre. Ce tableau fait frémir : mais lorsque nous avons payé le tribut de la pitié aux infortunés qui ont péri, en examinant de plus près cet horrible désastre, nous apercevons qu'il ne diffère des calamités ordinaires de la vie que par le nombre. La mort n'est pas plus horrible à chacun en particulier, que celle qui surprend un seul homme frappé subitement par un accident imprévu.

Périr avec le globe, ou périr seul dans une fête publique, c'est tout égal pour celui qui expire.

Chaque être ne porte exactement que le fardeau de sa douleur : il n'a pas été plus cruel pour tous de périr ensemble, que s'ils

fussent morts les uns après les autres. Ils devoient expirer dans le cours de quelques années, ils sont morts le même jour : voilà toute la différence.

Tel qui s'est vu languir dans un lit douloureux, au milieu de sa famille, a plus souffert que celui qu'un instant fatal a privé de la vie.

Il a plu à la Providence de hâter & de joindre plusieurs trépas : mais ce n'est toujours, dans ce tableau vaste & désastreux, qu'un homme qui expire.

Voilà les réflexions que la raison suggère : mais l'instinct repousse cette froide consolation, & multiplie ses douleurs d'après le nombre des victimes & le genre affreux de leur trépas.

---

### LIBÉRALITÉ.

**I**L y auroit un beau livre à faire sur l'emploi de la libéralité.

La libéralité n'est pas une vertu absolument rare ; car tous les hommes opulens dissipent leurs richesses, & plusieurs les prodiguent. Les uns bâtissent des édifices ; les autres donnent des fêtes ; ceux-ci décorent des villes : mais au milieu de ce somptueux étalage, les habitans languissent & sont mal à leur aise. La libéralité judicieuse, éclairée, voilà ce qui est rare.

La libéralité, quand elle est bien exercée,

donne un air de véritable grandeur à celui en qui elle ſe trouve. On doit l'honorer comme un arbre qui donne ſes fruits, ou comme ces fleuves qui répandent par-tout le principe de la vie & de la fertilité.

Quand Tibère accordoit une gratification à un homme, il lui faiſoit compter la ſomme en ſa préſence.

Un archevêque arrive à minuit auprès de Bordeaux : il veut traverser la Garonne ; point de bateliers ſur ſes bords. On crie, on appelle ; l'un d'eux accourt nu en chemiſe, & manifeſte ſon zèle. Qu'on donne un louis-d'or à cet homme, dit l'archevêque. Eh ! monſieur, reprit le batelier, ſeulement douze francs ; mais donnez-les moi vous-même.

---

BASSEſſE.

**C**OMMENT appellerez-vous ce vice trop commun de nos jours, & ſi familier aux grands, qui rasſemble toutes les couleurs du menſonge & de la perfidie ? Il conſiſte à caeſſer quelqu'un quand on en a beſoin, à faire ſervir ſes talens à nos deſſeins, à nos vues, à nos entrepriſes ; à paroître l'honorer, à reconnoître ſon mérite, à le lui témoigner, tant en public qu'en particulier : mais après toutes ces démonſtrations extérieures, le promoteur intéreſſé vous lâche, vous éconduit,



vous méconnoit, parce que votre talent ne lui est plus nécessaire, & que vous avez cessé d'être utile à son avancement ou à son ambition.

Ce passage subit de la cajolerie à l'indifférence est une bassesse bien révoltante : c'est pis que de l'ingratitude, en ce que ce vice réunit l'orgueil hautain, le mépris de son bienfaiteur, l'oubli des promesses & de toute pudeur. Et ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que le front du courtisan capable d'une telle lâcheté, ne fait point rougir en votre présence, & qu'il vous adresse la parole comme à un homme qu'il a connu autrefois.

De toutes les épreuves douloureuses que le cœur humain puisse essuyer, celle-ci a un trait plus amer & plus profond.

Passé encore pour celui qui, embarrassé du choix des voluptés exquisés, vous entretient de sa perplexité. A qui parle-t-il de ses projets, de ses terres, de ses châteaux ? Qui consulte-t-il sur ses riches ameublemens ? Un homme qui demeure au quatrième étage. Notre opulent ne manque pas de lui demander des conseils sur son équipage, ses maisons de campagne, l'embellissement de son hôtel. Ce n'est là sans doute qu'une distraction de sa part ; car je ne croira jamais qu'il ait voulu, pour renfer son style, mettre en parallèle sa voiture brillante & l'humble fiacre qui attend à sa porte le modeste écouleur.

Le même homme est capable de dire à son fils : Pourquoi recevez-vous votre ami de collège ? Il est honnête & bien élevé ; mais il ne peut rien faire pour vous : rompez la liaison de l'enfance ; qu'on ignore que vous l'avez connu ; vous ne devez fréquenter que ceux qui peuvent aider à votre avancement.

---

### D'UN MONDE HEUREUX.

#### SONGE.

**J**E crus, en rêvant, me trouver dans un temple solitaire : je vis venir à moi une espèce de fantôme ; mais en s'approchant, sa taille se dessina & devint plus qu'humaine ; sa robe tomba majestueusement sur ses pieds ; six ailes plus blanches que la neige, & dont les extrémités étoient dorées, couvrirent une partie de son corps : alors je le vis quitter la substance matérielle qu'il avoit prise pour ne pas m'effrayer : son corps se colora comme l'arc-en-ciel. Il me saisit par les cheveux, & je sentis sans effroi que je traversois les plaines éthérées, avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras souple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient sous mes pieds ; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide sur tous ces globes distingués par des couleurs frappantes qui les diversifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre si belle, si florissante, si féconde, que je sentis un vif desir d'y descendre. A l'instant mes souhaits furent exaucés : je me sentis porté doucement sur sa surface, je fus plongé dans une atmosphère embaumée, & à la naissance de l'aurore je me trouvai assis sur un siège de gazon : j'étendis mes bras en signe de reconnaissance vers l'envoyé céleste : il me montra du doigt un soleil resplendissant, & s'élançant vers lui il entra & se perdit dans son disque enflammé.

Je me levai, & je me crus transporté dans le jardin d'Eden. Tout inspiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe ; la nature y étoit ravissante & incorruptible : une fraîcheur délicieuse tenoit mes sens ouverts à la joie ; une odeur suave couloit dans mon sang avec l'air que je respirois ; mon cœur, qui tressailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaisir, comme une lumière immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute sa profondeur.

Les habitans de ce séjour heureux s'avancèrent au-devant de moi : après m'avoir salué, ils me prirent par la main. Leur physionomie noble inspiroit le respect & la confiance : l'innocence & le bonheur se peignoient dans leurs regards ; ils levoient souvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je sus depuis être celui

de l'Eternel, & des larmes d'attendrissement inondoient leurs paupières.

Je me sentis tout ému en conversant avec ces hommes sublimes; leur cœur s'épanchoit avec la tendresse la plus sincère; & en même tems la voix de la raison, voix majestueuse & non moins attendrissante, se faisoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne ressembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras: je voulus fléchir le genou devant eux; mais relevé d'une main caressante, & pressé sur le sein qui renfermoit des cœurs aussi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleste, de cette amitié qui unissoit leurs ames & qui composoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténèbres, avec toutes ses ruses, n'a découvert l'entrée de ce monde: malgré sa malice vigilante & profonde, il n'a point su verser ses poisons sur ce globe fortuné; la colère, l'envie & l'orgueil y sont inconnus; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous: un transport extatique élève sans cesse leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui rassembla sur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée de ses ailes humides & dorées distilloit les perles de la rosée de dessus les arbuttes & les fleurs, & les rayons d'un soleil naissant multiplioient les couleurs

les plus vives, lorsque je découvris un bois que remplissoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe envoyoit au ciel des cantiques d'adoration; ils se remplissoient en même tems de la grandeur & de la majesté du Dieu qui rouloit presque visiblement sur leur tête; car dans ce monde innocent, il daignoit se manifester par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit son auguste présence: la sérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'insecte brillant, je ne fais quelle sensibilité universelle, répandue dans tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroissent le moins susceptibles, tout donnoit des marques de sentiment; & l'oiseau arrêtant son vol au-dessus de leur tête, sembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front ravissant des jeunes beautés dont le sein respiroit l'amour? qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin, qu'elles seules peuvent concevoir & sentir? La langue de l'homme se trouve impuissante & muette, & le seul souvenir de ces beaux lieux suspend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le soleil se levoit; le pinceau me tombe des mains. O Thomson, tu n'as point vu

ce soleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, douées, comme notre sensitive, d'un sentiment vif & prompt : elles s'affaisoient sous mes pas pour se relever plus brillantes, le fruit se détachoit mollement de la branche complaisante ; à peine il humectoit le palais qu'on en sentoit le suc délicieux couler dans ses veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie ; le cœur, qui s'épanouissoit sur toute la nature, sembloit posséder & jouir de sa féconde étendue ; le plaisir universel ne causoit le tourment de personne ; l'union multiplioit les délices, & l'on s'estimoit moins heureux par son propre bonheur que par celui des autres.

Ce soleil ne ressembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre prison ténébreuse ; on pouvoit le fixer sans baisser la paupière ; l'œil se plongeoit avec une sorte de volupté dans sa lumière douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle passoit jusqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme transparens : chacun lisoit alors dans le cœur de son frère les sentimens de douceur & de tendresse dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbrisseaux que cet astre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matière lumineuse, où se peignoient toutes les couleurs de l'iris : son front

qui ne s'éclipsoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton n'auroit point su décomposer. Lorsque cet astre se couchoit, six lunes brillantes flottoient dans l'athmosphère : leur marche, diversement combinée, formoit chaque nuit un spectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroissent jetées au hasard, se découvroient là sous leur vrai point de vue, & l'ordre éclatant de l'univers apparoissoit dans toute sa pompe.

Quand sur cette terre heureuse l'homme s'abandonnoit au sommeil, son corps, qui ne participoit en rien aux élémens terrestres, n'opposoit aucune barrière à l'ame ; elle contemploit, dans un songe qui tenoit de la vérité, la region lumineuse, trône de l'Eternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme sortoit d'un sommeil léger, sans trouble & sans inquiétude ; jouissant de l'avenir par le sentiment intime de l'immortalité, s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur, ce résultat funeste de la sensibilité imparfaite de nos corps grossiers, ne se faisoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une sensation légère des objets qui pouvoient les blesser, la nature les éloignoit du péril, ainsi qu'une mère tendre écarte son enfant du fossé, en le tirant doucement par la main.

Je respirois plus librement dans ce séjour de concorde & d'alégresse ; mon existence

me devenoit chère : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif, plus mes idées se reportoient tristement sur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine se réunirent comme en un seul point pour affliger mon cœur, & je m'écriai douloureusement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite ressembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence, la paix, les plaisirs purs s'évanouirent. Que ne suis-je né parmi vous ! Quel contraste ! La terre qui fut ma triste demeure, retentit sans cesse de cris & de gémissements : là-bas le petit nombre oprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y est un dieu, & l'on fait sur ses autels le sacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuses.

Frémissez, vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'est l'homme même ; ses chefs sont ses tyrans ; ils veulent tout ployer sous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppression s'étendent, pour ainsi dire, d'un pôle à l'autre ; un monstre, prenant le masque de la gloire, a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre ; depuis la fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire : Demain je reposerai en paix, demain le bras du despotisme n'écrasera pas ma tête, demain l'affreuse douleur ne broiera point mes os, demain les cris d'un désespoir inutile ne sortiront point



de mon cœur oppressé, lorsque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes frères, pleurez, pleurez sur nous ! Non-seulement les chaînes & les bourreaux nous environnent ; mais nous dépendons encore des saisons, des élémens, de plus vils insectes : la nature entière nous est rebelle ; & si nous la domtons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arraché. Le pain que nous mangeons est arrosé de notre sueur & de nos larmes ; des hommes avides viennent ensuite, & nous en ravissent une partie pour le prodiguer à leurs complaisans oisifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes frères ! La haine nous poursuit, la vengeance auguise dans l'ombre son poignard ; la calomnie nous flétrit & nous ôte jusqu'au pouvoir de nous défendre ; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudire ce sentiment consolateur, & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre cours à ses plaintes, je vis descendre du ciel des séraphins resplendissans, & des cris d'alégresse s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je restois dans l'étonnement, un vieillard me dit : Adieu, mon ami ; l'instant de notre mort approche, ou plutôt l'instant d'une nouvelle vie. Ces ministres du Dieu clément vien-

nent pour nous enlever de dessus cette terre ; nous allons habiter un monde plus parfait encore. . . Quoi, mon frère, lui répondis-je, vous ne connoissez point les agonies du trépas, cette angoisse, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens ? . . . Non, mon fils, reprit-il ; ces anges du Seigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un sourire lumineux brilla sur leurs levres ; leur tête sembloit déjà couronnée d'une splendeur immortelle ; ils s'élevèrent légèrement de terre à mes regards ; je pressois pour la dernière fois leur main sacrée, tandis qu'en souriant ils abandonnoient l'autre au séraphin, qui étendoit déjà ses ailes pour les porter au ciel.

Ils s'envolèrent tous à fois, comme une troupe de cygnes éclatans qui prennent leur essor & s'élèvent d'un vol majestueux & rapide au-dessus du faite de nos palais. Mes regards tristement prolongés les suivirent dans les airs ; leurs têtes vénérables se perdirent bientôt dans les nuages argentés ; & moi, je restai seul sur cette terre magnifique & déserte.

Je sentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter ; je souhaitai de revenir sur cette terre infortunée & expiatoire ; & c'est

ain  
teu  
fuit  
doc  
diffi  
la fo  
dan  
fera  
de l  
mor

B  
son  
la p  
libe  
poi  
I  
sup  
ph  
a v  
n'e  
fée  
vif  
gra  
fa  
&  
qu

ainsi que l'animal, échappé à son conducteur & sorti de sa loge, revient sur ses pas, fuit les traces de sa chaîne, baisse un front docile & rentre dans sa prison. Le réveil dissipa une illusion qu'il n'est pas permis à la foiblesse d'une langue indigente de peindre dans tout son éclat : mais cette illusion me sera toujours chère ; & appuyé sur la base de l'espérance, je la conserverai jusqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

---

VISION.

**B**RUTUS apperçoit la figure hideuse de son mauvais génie, qui sembloit lui présager la perte de cette bataille décisive où expira la liberté Romaine, & où il tomba sur la pointe de son épée.

Brutus n'étoit ni crédule, ni peureux, ni superstitieux : il étoit intrépide & philosophe, dit Plutarque. Brutus rapporte ce qu'il a vu ; il a vu ce qui n'étoit pas : ce fantôme n'existoit que dans son imagination échauffée ; & voilà à quoi se réduisent toutes les visions des ames fortes ou passionnées. Le grand Condé vit aussi un de ces fantômes.

On croit combattre son ennemi, embrasser sa maîtresse, voir des morts qu'un a chéris ; & l'impression ne diffère guère de la réalité.

Je me suis vu deux fois dans ces instans que forment le passage de la veille au som-

meil ; je crus appercevoir des fantômes : ils m'épouvantèrent d'abord ; mais un effort de raison les décomposa, quoique lentement, & je reconnus que mon cerveau, travaillé longtems de sa rêverie, les avoit créés. Cette situation est un phénomène inexplicable, encore plus étonnant que le rêve, & qui dérouté la sagacité des phyficiens & des métaphyficiens.

Il y a des sens internes qui font toute la différence des caractères. Quand on rêve, que de choses ne fait-on pas ! quelle richesse d'idées & d'images ! On est un sot en s'éveillant ; on ne retrouve plus cette pleine liberté qu'avoit l'ame dans ses opérations ; on est vraiment enchaîné.

Un hébété se laissa cheoir, on le trépana ; il devint spirituel, & fut doué d'une mémoire étonnante. Le sot seroit-il l'homme le mieux portant, & l'homme de génie, l'homme le plus infirme ? N'y auroit-il pas un combat entré l'ame & les sens ? Quand les sens l'emporteroient, sottise & fanté ; quand les sens céderoient, imagination brillante & teint flétri.

Peut-être que l'imagination n'a trop d'empire que lorsque les sens physiques sont foibles & dépravés. C'est dans l'équilibre du sens intérieur & du sens extérieur que réside la fanté de l'ame.

Si nous sommes de bonne-foi, nous avouons que ce qui se passe au fond de notre ame est au-dessus de notre conception ; que

nous ne pouvons déterminer quel ressort nous a fait agir plutôt d'une manière que d'une autre.

---

## APOSTROPHE.

**M**ONSTRE de la guerre ! ta tête est ornée de trente diadèmes ; tu domines l'Europe, un faisceau de sceptres à la main ; tu es environné de palmes de la gloire ! on prononce autour de toi les noms imposans de valeur, de fermeté, de patriotisme ; quand tu marches, c'est au bruit d'une musique éclatante ; tu offres à l'œil ébloui la pompe des tentes, les panaches, les aigrettes flottantes, le front resplendissant de l'élite de la race humaine. Je vois l'éclat des armes, la marche égale & rapide de tes coursiers qui hennissent au son des trompettes & des clairons, & dont le pied impatient creuse la terre. Je vois les habits rehaussés de plaques d'or, & les rayons du soleil, qui se jouent au milieu du voltigeant acier : j'apperçois la race choisie des plus beaux hommes, les lauriers qu'ils moissonnent, & qu'ils échangent contre des myrtes aux genoux de la beauté. Mais que fait à mon œil tout cet éclat ? Si ma main souleve le superbe manteau qui te couvre, que verrai-je ? . . . Des plaies, du sang, du carnage, des blessures hideuses, des corps mutilés, des tronçons d'hommes, les

convulsions de la rage, des bouches mourantes, exhalant des soupirs longs & plaintifs, une boucherie humaine ; puis les larmes des épouses, des mères, des enfans, des amis ; l'innocence dans les bras du crime, la pâleur de la famine, & la peste livide, qui fermant le cortège, livre à la voracité des corbeaux les cadavres épars restés sans sépulture.

Et malgré ta tête couronnée, & tes cent bras, & tes trophées, & tes bronzes tonnans, & ta formidable puissance, & le vil chant de tes poètes, je n'attacherois pas à ton éclat imposteur, à ta force exécration, l'indignation qui soulève mon ame ! Que me fait ton colosse effrayant qui foule le monde ? Je ne vois à ton côté que ce glaive exterminateur qui déchire le sein des nations ; je t'accuse au nom de l'humanité, je te cite à son tribunal, je déchire tes manifestes : je te repousse dans ces siècles de férocité, où rien ne distinguoit l'homme de la brute ; j'appelle ta force une sacrilège, je flétris tes exploits, & j'élève l'accent du mépris parmi le chant de tes victoires. La morale des nations est faite pour épouvanter l'autorité des armes, pour percer l'atmosphère qui environne les trônes, pour flétrir l'ambitieux sous ses couronnes, pour rendre les usurpateurs, les conquérans, les rois affamés de richesses, aussi méprisables qu'ils sont odieux ; pour éclairer l'homme enfin, & ouvrir les yeux de l'univers sur ce préjugé destructeur qui anéantit la puissance réelle de l'homme,

l'oppose à lui-même, & contredit le plan que la nature avoit formé pour la paix & sa félicité.

Monstre de la guerre ! je te charge ici de tous les anathèmes ! On ne lira bientôt plus sur son front orgueilleux, que le tableau des fureurs & des calamités qui affligent l'univers. Et ceux qui font penser la foule des hommes, attacheront l'horreur & le mépris à ces exploits que l'extravagance des poètes n'a que trop célébrés.

---

## RENOMMÉE LITTÉRAIRE.

**Q**U'EST-CE que cette renommée ? Elle est soumise, comme tout le reste, au cours des événemens. Tel écrivain de nos jours, peu estimé, passera peut-être dans trois mille ans pour un écrivain supérieur : cela dépend de la marche des idées, que nous ne devinons pas.

Nous n'avons pas la meilleure partie des écrits anciens ; c'est le hasard qui les a fait parvenir jusqu'à nous ; & ce que nous en avons, il nous est difficile de douter si c'est le pire, n'ayant point vu le reste.

Nous mettons Démosthène au premier rang des orateurs, quoique toute la Grèce nommât Phocion pour son égal, & Démades pour son maître. Ce Démades avoit une

telle supériorité sur Démosthène, que sans préparation il renversoit les discours les plus étudiés de ses rivaux. Démosthène, voulant le redresser un jour sur quelque point, Démades lui dit avec mépris : *Ne sus Minervam.*

De même, chez les Latins, Varus surpassoit de beaucoup Virgile dans le poëme épique, au jugement même d'Horace ; mais les écrits de Varus & de Démades ont péri, ainsi que ceux d'Alcée. Qui sait, je le répète, si un de nos auteurs, aujourd'hui dédaigné, ne seras pas mis dans trois ou quatre mille ans au premier rang des écrivains. Il y a sous nos yeux des ouvrages dont nous ne sentons pas tout le prix, soit parce qu'un certain vernis imposteur leur manque, soit parce que la trompette littéraire ne les a point suffisamment annoncés, & qui furnageront peut-être au-dessus de nos livres les plus vantés.

Mais la gloire elle-même est la proie du tems ; elle périt dans le tombeau des âges & des siècles. Le livre du poëte qu'on dit immortel rejoint un peu plus tard la poussière, élément où retourne tout ce qui est sur la terre.

Dans six cents années, tous nos livres seroient réduits en poudre ; les vers mangeront nos idées ainsi que nos corps ; nos livres ne feront plus, si la génération suivante ne prend soin de les réimprimer. Or, quel livre réimprimera le vingt-deuxième siècle ? C'est ce



que l'homme doué du goût le plus fin & le plus étendu ne sauroit prédire.

Et du vivant même des auteurs, que le cercle de leur réputation est borné ! Il y a une foule d'hommes à Paris, qui, répétant les noms du gros Thomas & de Ramponneau, ignorent l'existence de d'Alembert & de Buffon.

Les grands hommes se paient d'un peu de renommée circonscrite ; les hommes vulgaires ne devroient-ils pas s'estimer heureux d'avoir des génies à si bon marché, & de posséder leurs chef-d'œuvres ?

Il y a ensuite de noms qui insensiblement font illusion à l'univers. L'ouvrage le plus célèbre est plus souvent le moins lu. On parlera de Pindare, on le placera à la tête de tous les génies qui ont existé & qui existeront ; Mad. Dacier le pleurera à chaudes larmes, au grand étonnement de sa servante, plus sensée que sa maîtresse. Un pédant voudra le ressusciter, comme si ce travail devoit l'associer à la gloire du rival d'Alcée.

Qui fait assez sa langue pour en saisir toutes les beautés ? Cinquante hommes peut-être en Europe ; & cependant toutes les académies, tous les collèges, & puis tous les journaux retentiront éternellement des louanges de Pindare.

Quelques traits épars, enseignés d'abord par des professeurs, & semés ensuite dans les poétiques, ont suffi, avec la haute idée qu'on

a de l'antiquité, à nourrir cette aveugle idolatrie qui dans les uns est un respect superstitieux, dans les autres un charlatanisme hardi.

Il n'est donc rien de tel, pour beaucoup admirer un auteur ancien, que de ne pas l'entendre; & tel journaliste n'y manque jamais.

Pour ceux qui savent réellement la langue de l'auteur qu'ils louent, ils prêtent à ses ouvrages une valeur extraordinaire, puis ils exigent tyranniquement que les autres l'estiment à l'égal de leur profonde superstition.

C'est ainsi qu'une foule de fots sont devenus hommes de lettres: ils ont copié dans des feuilles hebdomadaires cet amas de préjugés scholastiques, qui hérissent une multitude de livres pesans & déraisonnables. Ces fots écrivains y ont pris par instinct tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

D'autres prôneurs de l'antiquité, & c'est le plus grand nombre, n'ont pas toujours la conscience de leur admiration: ils sont plutôt chagrins contre leur siècle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon; on les exalte outre mesure: mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre tems. La pédanterie a un enthousiasme ridicule; c'est quelquefois aussi un ton.

Q  
par  
mor  
font  
as c  
cep  
font  
flan  
du  
pos  
toi  
agr  
fig  
ton  
fen  
Soi  
I  
cho  
aut  
pre  
J'a  
pré  
de  
n'e  
are  
La  
foi  
po

## BOILEAU.

QUE tu es petit, ô Boileau ! que tu me parois sec, froid, minutieux ! Tes épîtres morales n'ont point de morale ; tes satires sont empruntées des satires anciennes : tu as copié servilement leur malignité, à l'exception de quelques injures personnelles qui sont de ton crû. Ton *Art poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'est l'art du rimeur, & non celui du poète. La composition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages : ton *Lutrin* est une agréable fadaise fort bien versifiée ; mais que signifie ton *Lutrin* ?

Tu me gêles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation, ni grâce, ni sentiment, dans tout ce que tu as produit. Sois un poète grammairien, j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres, comme on choisit ses amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur : je ne t'ai jamais aimé, même dans les premières années de la vie, où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogé ; j'ai toujours ri de ta prétendue mission de venger le goût. Tu n'es, à mes yeux, tantôt qu'un adroit plagiaire, tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs Latins. Tu fais cependant de bons vers, soit ; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine, pour qua-

tre scènes de Corneille, & pour trente pages de la Bruyère.

*Rien n'est beau que le vrai*, as tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme ? Pourquoi exagérois-tu la grandeur du roi qui te pensionnoit ? Pourquoi lui écrivois-tu :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire ;

Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,

Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellepont.

Non, jamais poète ancien ni moderne n'a fait deux vers aussi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit épouvantable de n'avoir pas su tourner une période poétique aussi bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre, étoit bien au-dessus de la tienne ; & le Tasse & Milton que tu n'entendois pas, avoient une génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître singulier qu'un écrivain attaque la profession d'écrivain, quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres, partent de la main des gens de lettres. C'est Boileau tour-à-tour satirique & adulateur, qui s'est permis le premier cette misérable attique ; & des rimailleurs honnis se sont intitulés après lui, ven-

*geurs du goût.* Leur insolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau qui a donné à la littérature Française ce grand scandale & qui l'a consacré avec un talent dont ses imitateurs heureusement son fort éloignés.

Poètes! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes, enfans de la même terre, voilà votre noble emploi: respectez les rois sages & bons, sans les flatter & sans leur répéter qu'ils sont des dieux; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des naufées: exaltez le pouvoir des lois, qui suppléent à la foiblesse d'un être dont l'intelligence est troublée par tant de passions: que les chants puissans de l'harmonie qui unit les citoyens, résonnent sur votre lyre: exhortez sur-tout les souverains à goûter le plaisir de faire des heureux. Ils n'ont rien s'ils ne possèdent cette gloire: elle est à eux: & c'est en cela qu'ils sont vraiment supérieurs aux autres hommes.

Que de disputes en France sur la poésie! Quel abus des termes! La poésie & l'éloquence sont une seule & même chose pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots: ce n'est au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéresser; & pour intéresser, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'est-à-dire, faire naître des idées & des sensations à l'aide des mots. Que ces mots soient arrangés de telle manière ou de telle autre, qu'ils soient rimés, ou qu'ils aient une pro-

fodie plus étendue & plus libre, cela devient égal.

Notre poësie n'est qu'une prose différemment arrangée; elle n'est pas plus noble, plus harmonieuse, plus précise, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos prosateurs. L'habitude fait le versificateur; & celui-ci n'est pas poëte, je crois, parce qu'il rime; car qui ne seroit pas poëte en France, si la rime faisoit le poëte?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes: nous croyons notre poësie supérieure à celle de nos voisins, qui ne peuvent guère souffrir la nôtre; & les nations disent comme les sociétés, nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent, il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens: c'est toujours un dédommagement; mais si le premier mérite d'un ouvrage, comme personne ne le conteste, est l'utilité, la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles; & les hommes, d'accord sur le premier point, ne le feront jamais sur le second, parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule, donc, que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme, sur des matières proprement de goût? Chacun n'a-t-il pas le droit de juger? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits, parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui? Il faudroit que les gens de

lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie, pour se borner à la pratique; parce que, dans les arts de goût, il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre, avoit raison sans doute. Mais peut-être lui seul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux; & si le coëffeur, le tailleur, le bonnetier, &c. étoient venus à leur tour, autres critiques, autres corrections sans fin, & beaucoup de peines que le peintre se seroit gratuitement données pour quelques individus, & non pour la multitude.

Elle est inhabile à saisir cette sorte de perfection; elle n'en a pas même heureusement l'idée; elle sent trop vivement pour sophistiquer. Ainsi un auteur de profession voit trop dans un ouvrage, pour le bien juger; & le public qui voit en gros, doit juger moins sévèrement & juger mieux. C'est ce qui arrive; le public casse le plus souvent les jugemens des gens de lettres, les laisse déclamer, & s'attache à ce qui lui fait plaisir.

L'homme de goût, proprement dit, est inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien sentir un Richardson, un Fielding, un Shakespeare, un Sterne, &c. Et viola pour quoi Racine & Boileau ont si mal apprécié la Fontaine, le Tasse, Milton, &c. & pour quoi de nos jours l'insensibilité produit de

ces arrêts qui attestent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de règles qu'en France. C'est là aussi que les livres originaux sont plus rares.

Ce qui caractérise sur-tout un sot, c'est de croire la critique d'un ouvrage chose aisée, & d'entreprendre cette besogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande présomption pour oser fixer ainsi le mérite ou le démérite d'un ouvrage ; on s'expose à recevoir plus d'un démenti : mais tous ces petits juges, alertes & précipités, ne se doutent seulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, si toutefois leur prononcé pouvoit voguer jusqu'à cette époque.

---

## ENTRAVES

### *DERAISONNABLES.*

**L'**INTOLÉRANCE appliquée à l'art d'écrire ne l'anéantit pas, ce qui seroit plutôt à desirer, mais le dénature & l'avilit. Cette intolérance ruine l'édifice des connoissances humaines, où doivent entrer tous les matériaux, & sappe dans leur base la puissance réelle & la félicité future de l'homme.

Le gouvernement se prive de tous les



moyens qu'il a de multiplier ses lumières. Ne faut-il pas, pour mieux juger les événements, qu'il entende le *pour* & le *contre*? Une censure utile contrebalance pour son propre intérêt l'adulation qui l'assiège: un langage sincère & véhément est quelquefois celui du zèle & de la vérité.

Eh! quel mal fait la philosophie? Si elle parle quelquefois aux rois d'un ton ferme & austère, elle ne leve jamais contre eux un bras rebelle ou homicide; tandis que le doute les environne, elle leur offre ces mâles vérités qu'il leur importe tant de connoître; elle leur montre la marche infurmontable des idées du siècle, & les avertit de ce que jamais personne n'oseroit leur dire.

Le siècle étant très-éclairé, il faut que les hommes en place le soient à leur tour. On ne peut guérir une erreur politique qu'en la dénonçant, qu'en la combattant publiquement. Qui osera dire qu'il n'y a point d'erreur accréditée & funeste au gouvernement, ou bien qu'il seroit inutile de laisser à l'homme un moyen de renverser les opinions politiquement dangereuses?

Considérons l'effort des esprits depuis Philadelphie jusqu'à Venise: la littérature universelle prend un caractère de morale politique, & les capitales de l'Europe réfléchissent des lumières qui deviennent plus fortes & plus éclatantes par leur réunion. L'erreur doit céder à ce concours généreux.

La philosophie est semblable à un astre

qui roule au-dessus de la terre ; il doit éclairer successivement tous les points du globe : tantôt ses rayons sont obliques, tantôt perpendiculaires ; mais ils doivent tôt ou tard entrer dans les yeux des nations qui semblent les plus éloignées de recevoir leur influence salutaire.

Heureux l'état dont les chefs ayant l'esprit philosophique, favorisent ceux qui s'offrent de l'acquérir ! car il paroît que désormais les arts, les sciences & les états suivront le sort de la philosophie ; & l'on peut voir que les gens sans étude & sans lettres se polissent & s'enrichissent insensiblement, la plupart même sans y penser, par les idées, les opinions & les vues nouvelles que les philosophes ont répandues. Certaines classes d'artisans ont trouvé moins d'inconvéniens & plus d'avantages dans leurs travaux, par la communication des lumières.

*Tout vice est issu d'ignorance* ; cet ancien axiome mérite d'être renouvelé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire. Pauvre esprit humain, que tu as besoin qu'on détruise tes dangereuses superstitions ! Tu es près à chaque instant de tomber dans les plus viles erreurs ; tu as adopté la sorcellerie, la magie, l'astrologie judiciaire, la théologie scholastique, la grâce versatile ; & tes méprises politiques, non moins monstrueuses, ont fait gémir de pitié sur ton aveuglement !

Pourquoi parler de l'administration des empires ? (diront quelques-uns) pourquoi

ne pas s'imposer un silence absolu sur ces matières ? Mais quel citoyen peut demeurer indifférent, quand sa patrie reçoit des blessures vives ? Comment ne pas s'intéresser aux destinées d'un royaume dont on fait partie, lorsqu'on se voit renaître dans des enfans qui peuvent être un jour malheureux par quelque faute politique ? Est-il possible d'appercevoir distinctement le bien, & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la patrie qui gouverne ?

Que gagneroit le gouvernement à métamorphoser les citoyens en automates insensibles à la cause commune ? Ils perdrieroient toutes les qualités qui en font de bons sujets. Pourquoi chacun ne rendroit-il pas au dépôt des lumières publiques ce qu'il fait, ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié ? On le jugera, & l'idée salutaire sortira toute épurée de la fermentation universelle. Aussi les états, où tous les projets pour le bien public sont publiquement discutés, sont-ils les mieux gouvernés.

Sans un sage liberté de penser, il n'y a plus d'écrivains, conséquemment plus de sciences, plus d'arts ; car leur liaison intime me semble démontrée : & de fait, les artistes cessant d'être éclairés par cette classe d'hommes qui remontent toujours aux premiers principes, deviendront des espèces d'automates façonnés à une seule & même routine.

D'une autre côté, les romanciers, les

poètes dégènereront en compasseurs de phrases, en jolis arrangeurs de mots, égareront la pensée mâle & fière, l'atténueront & verseront une enluminure dangereuse sur les objets sérieux qui intéressent l'homme. Le persifflage, pour mieux dire enfin, remplacera dans tout ouvrage la raison publique.

---

DE LA GRECE.

**O**N a vu des hommes de génie dans des sables brûlans, arides, & au milieu des glaces éternelles ; mais les hommes de génie sont toujours des exceptions à l'ordre naturel.

N'imitons point les pédans qui, pour mieux censurer leurs contemporains, ne louent que les Grecs ; mais disons que le climat le plus favorable pour les beaux-arts paroît celui où l'air est pur, le sol fertile, où le riant spectacle de la nature donne les images grandes & poétiques toutes formées, où les fruits les plus délicieux remplacent ce carnage d'animaux, qui à la longue aigrit le sang.

Là, une nourriture saine & rafraîchissante donne je ne fais quelle fluidité aux esprits, qui les rend souples & inventifs. La Grece, si favorisée du côté du climat, a produit les plus beaux génies de l'univers ; c'est sans doute au milieu des plaines embaumées que se trouve le beau continu, & je ne fais quelle fraîcheur de sentiment qui distingue égale-

ment l'historien, le statuaire, le philosophe, l'architecte, & le poëte. N'est-ce pas un Grec qui a fait l'Apollon du Belvédère? Profanes, à genoux!

O patrie des beaux-arts! que gagneras-tu à ce grand déluge d'armes & de soldats, que deux vastes empires sont prêts à répandre? Quand la capitale de l'Attique, qui a perdu jusqu'à son nom, sortira-t-elle de ses ruines? Qu'il seroit beaux aux souverains de lui rendre sa liberté, ses mœurs, ses théâtres? Son génie renaîtroit sans doute.

Pour moi, l'imagination remplie & satisfaite de l'histoire de ce peuple unique, en contemplant le temple de Minerve, la tour où Démosthènes s'exerçoit à l'éloquence, le berceau de Jupiter, l'oracle de Delphes, la colonne où furent gravés les noms des trois cents Spartiates morts en défendant les Thermopyles, le portique fameux où fraternisoient la philosophie & la poésie; je voudrois pouvoir ressusciter cette nation qui porte un si grand nom; je voudrois voir cette Athènes délivrée du joug stupide des Ottomans; je voudrois y fonder une colonie dont le génie seroit analogue à celui des Athéniens.

Ah! si le fer des conquérans a tant de fois mutilé sur le globe l'arbre de la liberté, ne pourroit-il pas aujourd'hui, dirigé par une main généreuse, faire refleurir cet arbre antique? Ses ruines intéressent encore l'univers; toute ame née pour les arts s'élançe

vers ce point où le génie avoit poussé des racines vigoureuses. Les anciens conquérans ouvroient une large voie au torrent de la barbarie ; les nouveaux, plus éclairés, pourroient réparer les ravages du tems, & commander à cette fortune qui fait la destinée des empires.

Quel renouvellement ! S. George fueroit du temple de Thésée ; des Caloyers n'occupoient plus la place de Sophocle & de Platon ; le résurrection de ce peuple seroit un bienfait pour l'Europe savante, & une grande époque pour l'univers. La verrons-nous, lorsqu'une pépinière de républiques a pris naissance sur le continent de l'Amérique, & de là semble devoir couvrir un jour les deux hémispheres.

---

PERSE.

**O**N a fait dans tous les tems de grands efforts pour le ressusciter & le rendre intelligible. Perse, dans son siècle, avoit ses raisons sans doute pour s'envelopper d'une obscurité mystérieuse. Plusieurs écrivains modernes ont pris à tâche de s'exprimer obscurément ; c'étoit une affectation. La clarté a un avantage qui fait qu'un livre parle également à tous les hommes, & tout ouvrage énoncé clairement vivra plus de tems qu'un autre quelquefois plus profond.

Mais le tems, la différence des usages, les traits satiriques qui ont leur à-propos & qui tiennent à des convenances fugitives, tout a pu contribuer à rendre obscur un auteur qui n'est peut-être que précis & nerveux.

Un *Lavatrie* a dédié une traduction de Perse à Boileau; celui-ci étoit loué à toute outrance dans l'épître dédicatoire; il consentit à laisser paroître sous sa protection une version remplie de contre-sens & écrite du style le plus plat. Que devenoit alors la sévérité intraitable du vengeur du goût, qui ne pardonnoit ni, au Tasse ni à Quinault, & qui se croyoit autorisé à injurier tous les auteurs de son tems au nom d'Homère, de Virgile, & de Pindare.

L'un soutient que Perse n'a point affecté d'être obscur; que l'éloignement seul des tems & l'ignorance des coutumes sont ce qui rend pour nous quelques morceaux presque intelligibles; mais qu'à Rome tout s'entendoit à demi mot, & qu'on y lisoit Perse aussi facilement que nous l'entendons peu; que cet auteur n'est pas le seul poète dont les révolutions des siècles aient contribué à obscurcir les ouvrages, & que les deux vers de Boileau,

Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans  
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens,

pourroient s'appliquer à ce satirique lui-même, si le commentaire de ses écrits ne les accompagnoit un jour dans la postérité.

L'autre prétend, au contraire, que Perse

ayant formé le dessein d'attaquer Néron, a joint la prudence au courage, & qu'il s'est ménagé le double plaisir de percer le tyran, & de rire impunément des blessures qu'il lui faisoit; que pour cet effet il avoit combiné ses expressions & ses images, de manière que le sel âcre & piquant fût perpétuellement déguisé, & que l'original ne pût se reconnoître. Il s'enveloppoit de ténèbres volontaires, sûr d'être deviné par ses lecteurs, & remettant à leur haine le soin de percer l'allégorie; & ce fût ainsi qu'il eût la gloire d'attaquer le tyran & de le tromper en mourant dans son lit.

Nous nous rangerons facilement de cet avis. Il n'est pas rare dans l'histoire de voir un prince ou un ministre en but aux flèches de la satire, & lui seul ne pas se reconnoître, soit par aveuglement, soit par amour-propre.

Dans tous les tems les gens de lettres vertueux qui aiment le bien public avec passion, & qui, forts de ce sentiment rare, haïssent jusqu'à la tyrannie qui ne les opprime pas, se sont plu à flétrir les mauvais princes, à les percer de cette arme invisible qui les cicatrise de plaies éternelles; & l'on concevra sans peine que tout écrivain sous le règne de Néron a dû sentir l'indignation la plus vive, la plus profonde, & attaquer la renommée de ce vil empereur, puisque ses satellites protégeoient son odieuse personne contre une vengeance qui eût été légitime, mais peu sûre.

Il étoit donc impossible à un poëte aussi



verteux qu'on nous représente Perse, de ne pas employer l'arme qui lui étoit familière, & de ne pas venger à la fois ses compatriotes & la liberté, dont il avoit un sentiment vif. Il eut seulement la précaution de n'employer qu'une satire indirecte, apperçue d'un côté, & méconnue de l'autre. Par cette adresse politique, il mettoit sa vie en sûreté, & n'en préparoit pas moins le volume de haine qui devoit bientôt envelopper le tyran, & le forcer à se donner la mort de ses mains. Il trompoit habilement la race des délateurs, & n'en immoloit pas moins sa proie en satisfaisant sans danger le noble courroux de la vertu, que partageoient ses intimes amis.

Cette hardiesse, pour être voilée ne mérite pas moins le nom de courage ; car la moindre lueur, jetée dans l'ombre de ses vers, auroit suffi à lui faire perdre la vie : mais il eût l'avantage de diffamer Néron de son vivant, en bravant sa couronne impériale ; plaisir qui ne sera connu que des âmes fortes & sensibles, qui savent appeler à l'univers des outrages faits à l'humanité.

Il nous paroît très-probable que plusieurs traits de Perse ne peuvent avoir rapport qu'à Néron. Ce vers,

*Auriculas asini Mida rex habet.*

qu'on a tant de fois répété après lui, est décisif & devient très-piquant contre un

empereur qui prétendoit être l'homme le plus éloquent, le plus grand poëte, & le plus grand musicien de son tems, qui avoit enfin tous les vices monstrueux qu'enfante l'amour-propre le plus stupide, & qui vouloit écraser les humains du poids du trône & du poids de son orgueil insensé.

---

TEMPLES.

**T**OUS les temples des anciens étoient sombres, comme devant disposer l'ame à l'état où elle doit se trouver quand elle ose contempler la Cause éternelle & despotique. La terreur doit alors l'environner; & comme notre pensée se perd dans un abyme impénétrable, il faut que celui qui médite soit entouré de ténèbres.

Le jour est importun quand l'ame se replie sur elle-même; il faut la nuit pour se plonger dans ces idées religieuses où l'esprit poursuit la Cause étonnante & immuable de tout ce qui est.

Il n'y a rien de si majestueux sous la voûte du ciel, qu'un pontife qui, au nom d'un grand peuple assemblé, adresse à l'Être éternel des cantiques & des actions de grâces, & dont le cœur est aussi pur que le vêtement blanc qui le couvre.

L'Ecclésiastique dit du grand-prêtre Simon, fils d'Ananias, que lorsqu'il-prenoit

sa robe de gloire & qu'il se paroît de tous les ornemens de sa dignité pour monter au saint autel, il sembloit ajouter à la sainteté & à la gloire de son ministère.

Je n'aime point à voir un prêtre sans dignité extérieure; il affoiblit en moi toute idée solennelle, parce que je ne suis pas un ange, & que je ne vois que l'homme mesquin; je veux qu'il soit habillé.

Une religion, dans sa première jeunesse, a une physionomie douce, respectable & bienfaisante; elle s'appuie sur la justice, la miséricorde & la bonté: quand elle avance en âge, elle devient intolérante & contentieuse; elle a versé son sang pour s'établir; bientôt, pour perpétuer son regne, elle verse le sang d'autrui: la superstition & la barbarie déshonorent sa maturité. Au dernier période, elle attire la dérision sur ses dogmes; elle devient ridicule; l'impiété en profite pour confondre le dogme & la morale, pour fapper tous les fondemens de la dernière. Alors c'est le moment de perfectionner le culte, en le simplifiant sous des formes toujours augustes quoique simples, & en renversant tout échafaudage étranger; ou c'est la chute entière de cette même religion, qui entraîne avec elle les principes fondamentaux & consolateurs.

Quand la religion ne nous éclaire pas sur nos véritables devoirs d'homme, elle nous précipite dans des erreurs étranges. Ce n'est plus la religion, il est vrai, qui nous

conduit; c'est nous qui accommodons la religion à nos intérêts ou à nos idées. Une logique pernicieuse nous égare, & la démenche nous mène à la persécution. Que ne colorent pas nos passions? Que ne justifient-elles pas à nos yeux? De quoi l'homme n'a-t-il pas abusé? Plus on approche de l'autel, plus on doit trembler d'être fanatique: on le devient à son insu. La persécution ne consiste pas à allumer des bûchers; les bourreaux en étole ont attiré l'indignation de l'univers; mais il est une persécution sourde & sacerdotale qui, s'éloignant de la charité qu'elle recommande en chaire, se permet la calomnie sous le voile du zèle & de l'amour de l'Évangile.

---

## S É M I R A M I S .

### S O N G E .

**J**E révois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné surtout dans les momies, & jè les achetois de tous côtés.

J'avois appris à distinguer les vraies momies d'Égypte des contrefaçons que les juifs font de ces squelettes pour attraper les Européens: en mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à dis-

tinguer le squelette Egyptien du squelette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes, puis vendu par ces adroits fripons qui se moquent des profonds savans.

Je n'étois pas dupe de ces imposteurs; je reconnoissois presque, à la forme de la tête, ces anciens Egyptiens aromatisés par un secret particulier, & qui ont été jaloux de nous transmettre leurs figures desséchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouissois en disant : Tout cela parloit il y a trois mille ans; ils ne se doutoient guère qu'ils sortiroient des catacombes qui se trouvent près du Grand-Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris satisfaire ma curiosité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne soupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaisoit, & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaisoient à mon imagination.

Faisant la revue un jour de mes richesses antiques & noires, je pris la tête d'une momie & la considérai attentivement. Qui es-tu, lui disois-je tout bas, qui es-tu? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains & dit : Je suis Sémiramis.—Toi? As-tu été belle?—Oui, j'appaisai une sédition en me montrant le sein nu & les

cheveux épars.—As-tu bâti ces superbes jardins si vantés!—J'ai fait construire Babilone; j'ai bâti avec magnificence sur le Tigre & sur l'Euphrate.—Tu as fait des choses vraiment extraordinaires!—J'ai régné comme un grand homme; j'en ai réuni les talens & le courage.—Et vos expéditions militaires?—J'ai fait plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie; j'ai pénétré dans les Indes.—Vous aimiez la gloire, madame, avec passion?—J'étois née pour elle.—Et ces foiblesses dont parle l'histoire?—Qu'importe? les devoirs de l'empire n'en ont pas souffert; j'ai rendu l'Assyrie heureuse; j'ai mérité les honneurs de l'apothéose.—Toutes vos idées étoient élevées, madame; je vous respecte beaucoup: mais quelque chose me chagrine, vous étiez despote.—Une femme est très-bien assise sur un trône despotique.—Pourquoi, madame?—Parce que la dureté, de ce gouvernement est toujours adoucie par la pitié naturelle à mon sexe, & par l'ascendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient; ils n'étoient point assimilés au reste de mes sujets.—Mais, madame, avez-vous refusé de remettre à votre fils Ninias le sceptre dont vous n'étiez que dépositaire?—Le sceptre que je portois n'étoit point un dépôt.—Mais encore, oserai-je vous le demander? avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus?—Non,—

L'histoire le dit.—L'histoire ment.—  
Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-  
dessus, & vous donne des remords.—Les  
tragédies sont des romans.—Et la voix de  
l'univers qui vous accuse ?—L'univers sera  
désabusé.—Et quand ?—Quand le jour né-  
cessaire pour la vérité sera venu.—A ces  
mots, la tête devint plus pesante ; elle  
s'échappa de mes mains, & retomba dans  
son coffre.

---

**BEAUX-ARTS.**

**P**OURQUOI un lion, un tigre, une  
panthère, qui hurlent, déchirent, dévorent,  
forment-ils des comparaisons nobles en  
poésie, & que les animaux paisibles & do-  
mestiques, tels que le bœuf, l'âne, la chevre,  
le cochon, discréditent les plus beaux vers ?  
C'est que ces animaux qui nous sont soumis,  
obéissant à notre volonté, ne réveillent que  
des idées d'êtres passifs : au lieu que les  
autres, terribles & libres dans les forêts, in-  
domtés & furieux, forts & cruels, réveil-  
lent des idées de liberté, de puissance, de  
fierté, de domination, qui, malgré nous,  
nous frappent ; & nous adoptons plus vo-  
lontiers ces images, en ce qu'elles offrent  
plus de grandeur.

Lorsqu'un écrivain ne veut plaire qu'à  
une société choisie, il en prend le langage,

il en fait l'esprit superficiel, il devient léger, vif, fémillant ; il attrape les couleurs locales, admirées au salon : mais il n'est guère considéré au-delà, en ce qu'il manque d'élevation. Que le même poëte décrive une bataille, un voyage dans les mers du pôle, un lion dans la solitude effrayante des forêts, alors la vastitude de l'objet lui imprimera une manière grande, parce que tout ce qui offre des images fortes a des droits incontestables sur nous.

Les beaux-arts ne sont donc jamais si nobles que quand ils portent un caractère d'audace, de fougue & d'énergie ; cent fois plus admirables alors que lorsqu'ils reçoivent ce poli factice qui est à leur rudesse primitive ce qu'un froid quinconce est à une forêt superbe. Il faut même, dans certains arts, une espèce de férocité, si je puis m'exprimer ainsi. Michel-Ange rend mon idée.

Le sublime inspire toujours une certaine horreur qui n'est sentie que des âmes faites pour le grand. La poésie audacieuse est la vraie poésie. La poésie élégante n'est que de la versification. O combats d'Osian ! ô chants ténébreux de Milton ; ô enfer du Dante ! ô nuits d'Young ! ô Cléopâtre avalant la coupe en présence de ses fils ! ô Zopiré expirant sous le poignard du fanatisme ! vous tous, grands objets, vastes & mélancoliques, vous me retracez les tableaux qui parlent à mon âme !



Où ! les objets sublimes sont sombres & ténébreux. Le sublime est inégal & négligé ; le sublime souvent ne suit qu'une même ligne, mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire ; le sublime est dans les spectacles terribles & déchirans. Il accompagne les grand défastres, les calamités, les fléaux qui battent & écrasent l'espèce humaine. C'est parmi les horreurs de la peste, la rage des combats, l'incendie des villes, les tremblemens de terre, qu'il étale ses images & qu'il s'offre au pinceau des poètes.

---

### A N S O N.

**I**L y a peu de traits d'histoire aussi beaux que celui de l'amiral Anson, qui, étant descendu dans une isle où les habitans avoient pris la fuite, leur laissa sur le rivage des présens pour les dédommager de la frayeur qu'il leur avoit causée. Rapprochez de cette action juste & magnanime les fureurs des Espagnols massacrant les malheureux habitans de l'Amérique, & jugez si l'Anglois ne paroît pas un dieu au milieu d'un troupeau de tigres.

A ce grand exemple on va voir enfin ce qu'on n'avoit point encore vu, les missionnaires de la philosophie monter sur des vaisseaux cosmopolites, porter dans la mer

du Sud les arts consolateurs, & y montrer le zèle de l'humanité, au lieu de ces fureurs politiques qui ont ensanglanté le globe.

Ce n'est plus un intérêt particulier, toujours borné dans ses vues, qui préside à leur voyage; ce sera une association vraiment philosophique, qui fera circuler les connoissances humaines dans les climats les plus lointains, qui enrichira les sociétés naissantes de ces instrumens utiles & nécessaires, inventions des sociétés policées.

Le bonheur du monde en prendra un accroissement rapide, & ces philosophes voyageurs hâteront la maturité des siècles. Les arts venant à germer tout-à-coup chez ces peuples nouveaux, seront exempts de ces inconvéniens qu'ils retiennent encore parmi nous de la rouille de notre ancienne barbarie: le soulagement de toutes les classes fera l'heureux fruit de la transplantation de nos idées; il n'y a que celles qui sont bonnes qui franchiront les mers avec la certitude d'être adoptées. Nous leur enverrons la sagesse, & la folie ne nous quittera point.

Il est beau de voir ainsi l'élévation de la pensée de l'homme à côté de la foiblesse de son bras. Il a dit: allons aux extrémités de l'univers enrichir de nos arts des peuples sans industrie. Il faut qu'il mesure, qu'il parcoure le monde, tandis qu'il se méconnoît lui-même; il faut qu'il embrasse le passé, l'avenir, tandis que son existence est

rapide & fugitive ; il faut qu'il s'étende sur tous les points du globe, tandis qu'il n'est lui-même qu'un point.

---

### DOULEUR.

**L**E plaisir semble moins fait pour notre nature que la douleur. Nous sommes trop foibles pour le supporter long-tems. Que l'on prolonge une volupté, elle deviendra importune, pénible, douloureuse enfin. La peine n'a d'autres bornes que notre sensibilité. Prolongez la douleur, notre être se réveillera tout entier pour la combattre, & le combat sera long.

Voyez un malheureux asthmatique qui résiste trente ans à la privation d'air, & ne respire qu'en souffrant. Voyez un prisonnier qui trouve assez de force pour vivre quarante années dans une espèce de tombeau, où il lutte chaque jour contre l'ennui, le désespoir & la mort.

La cruauté ingénieuse des tyrans a tourmenté pendant un long espace de tems leurs malheureuses victimes, & la nature se prêtoit à leur barbarie ; elle se roidissoit & paroissoit rassembler ses forces pour les souffrances, tandis qu'elle tombe & s'affaïsse dans les plaisirs de la table & dans les sensations les plus exquises. La patience, cette vertu divine, vient au secours du mal-

heureux qui souffre ; elle le soutient ; par elle l'être foible & délicat devient un héros. *Sachons*, dit S. Paul, *posséder notre ame par la patience.* \ Ce mot est sublime.

Il ne faut pas seulement le fer rouge des bourreaux pour nous envoyer des douleurs aiguës ; une maladie produit cet effet. On souffre vingt-cinq ans de la pierre, de la goutte. Le nombre des maux auxquels notre corps est sujet, est infini : on frémirait, si j'en traçois l'énumération ; & quand j'aurois terminé cette liste terrible, je n'aurois pas tout dit encore.

Qui connaît les souffrances de l'être infortuné, dont les nerfs trop tendus ou trop relâchés ont perdu leur équilibre ? Son imagination malade étend & multiplie les effets du désordre physique ; il éprouve tous les genres possibles de douleur, mille fantômes l'environnent, & il ne sent plus en lui cette force qui résiste aux maux violens ; il se met aux pieds du charlatan, & fait de chaque homme qu'il rencontre, un médecin à qui il demande la guérison : la sombre mélancolie flétrit son cœur ; plus de larmes, plus de rire, plus d'attendrissement : les heures de la vie sont pour lui lentes & cruelles ; il ne peut à la lettre, ni vivre, ni mourir. On survit à cet état, dont je ne fais que crayonner les douleurs, frémissant moi-même de reporter la vue sur ce que l'homme peut souffrir.

L'on prétend que certains tempéramens

mélancoliques & sombres ne sentent plus la douleur, passé un certain degré. La stupeur succède à la convulsion.

Plusieurs physiciens croient que la pression de l'air nous fait souffrir des tourmens nécessaires, que l'habitude nous déguise. Des dentistes veulent qu'on ait toujours mal aux dents.

Et qu'est-ce que le besoin, si ce n'est une douleur commencée? Que n'asservit pas le besoin? Le libre habitant des airs, né pour y régner & franchir les espaces sans maître & sans entraves, obéit & descend à la voix de l'homme; il descend du sommet des plus vastes hauteurs; il vient sur son poing y chercher sa nourriture: vaincu par la violence de l'appétit, il est assujetti à ses volontés; il remonte dans les airs pour obéir aux ordres du chasseur qui lui commande ses mouvemens: le signe impérieux que l'homme fait à l'oiseau de proie planant vers la nue, est fondé sur le besoin, sur la faim qui tourmente l'animal ailé.

La douleur est un spectre hideux qui veille à notre conservation. Toute la race humaine erre avec ces deux guides, la peine & le plaisir.

Mais, quoiqu'averse de plaisirs, nous craignons bien autrement la douleur. Imaginez un homme environné de tout ce qui peut flatter les sens & l'ame; une piquure fait évanouir le charme; appelez des musiciens, des décorateurs, auprès de celui qui

a la colique; il en souffrira peut-être un peu plus.

L'homme des champs, dont l'imagination est peu exercée, résiste mieux à la douleur que l'homme civilisé. Le sauvage se fait une gloire de la braver; il soutient sans sourciller le plus cruel supplice; il raille même ses bourreaux. Le prisonnier Indien, attaché au poteau où les flammes vont le consumer, rassemble toutes ses forces & insulte au vainqueur dans son chant de mort.

La volupté semble abattre l'homme davantage; le feu de la volupté fond souvent comme dans un creuset destructeur, & le plus beau génie, & le plus riche naturel. L'amour des plaisirs anéantit de grandes qualités; le grand homme s'efface entre les bras d'une courtisane: elle fait disparaître celui qui auroit été le défenseur de la patrie ou le flambeau de ses concitoyens.

Quelques grands hommes, il est vrai, se font élevés du sein des plaisirs, comme on nous peint le phénix s'élançant des cendres de son bûcher; mais cela est rare. Qui nous dit que ces mêmes grands hommes n'auroient pas été plus célèbres, plus utiles, s'ils n'eussent pas payé un aussi fort tribut à la mollesse? & qui connoît l'étendue de l'impôt dont ces enivrantes délices ont vexé leur gloire?

La douleur est donc bien moins dangereuse que l'amour du plaisir. Celui-ci dégénère en libertinage; il n'est que trop ré-

pandu ; il éteint les vertus nobles & courageuses.

Une vie austère appartient donc plus à l'homme qu'une vie efféminée : avec la première il supportera la douleur ; le courage, la force le soutiendront ; mais il sera atterré par l'autre.

Seneque, dans son style énergique & précis, s'écrie : La vertu à quelque chose d'austère, il est vrai ; mais elle fortifie l'ame. La volupté est terrestre & trompeuse : où trouverez-vous celle-ci ? Dans les lieux publics, les cabarets, &c. Où trouverez-vous l'autre ? Dans les temples, au sénat ; dans le cabinet des grands écrivains.

---

### PROSPÉRITÉ.

**L**A prospérité n'est pas dangereuse comme prospérité, mais parce qu'elle accoutume l'ame à une certaine confiance, & qu'elle la dispose à être terrassée par la première infortune. Elle éteint peu à peu dans le cœur de l'homme la fermeté, la constance, & lui inspire cette vanité, maladie funeste & incurable, qui nous trompe sur nous-mêmes & sur les autres. Elle engendre la présomption qui dénature les objets, & tend des pièges à celui qu'elle domine. Une infortune diversifiée est plus convenable à l'homme ; elle lui apprend à

se connoître lui-même, à chercher en lui des ressources ; elle lui découvre en peu de tems de qu'il n'auroit jamais connu au milieu de la constance des événemens & de la durée des succès.

---

STASICRATE.

**C'**ÉTOIT un statuaire qui vint se présenter à Alexandre. Il étoit habillé en Hercule. Appuyé sur une lourde massue, & couvert d'une peau de lion, après avoir rêvé quelque tems, il lui dit d'une voix haute : Seigneur, le monde entier, rempli de vos exploits, est le temple de votre gloire ; chaque bouche répète votre nom ; chaque pays a les yeux attachés sur vous ; il vous faut une statue d'une dimension extraordinaire, qui réponde à cette immensité de grandeur & de puissance. Je ne la rabaisserai point au niveau de celles des autres hommes, tandis que vous marchez au milieu d'eux, l'égal d'un dieux. C'est la plus haute montagne de la Grèce qui fera le bloc d'où je ferai sortir votre tête auguste & fière. Je taillerai le mont Athos, situé aux confins de la Thessalie ; je lui imprimerai la forme humaine. Vous aurez un pied dans la mer, l'autre sur la terre ; votre main gauche versera un fleuve, & dans la droite vous porterez une grande ville. Une forêt



majestueuse ne paroîtra plus dans l'éloignement que les anneaux légers d'une flottante chevelure; & quand le soleil se levera, ce sera vous qui semblerez le lancer des portes de l'aurore vers la voûte des cieus. Le tems, à l'aide des siècles, ne pourra ronger ce monument qui sera lui même une colonne du monde, & qui, bravant les assauts des élémens, subsistera immortel comme lui. Qui fait si, dans l'avenir, les mortels frappés de terreur & de respect, appercevant les pas de vos conquêtes encore empreints sur l'univers, n'imagineront pas que votre stature a égalé votre prodigieux courage, & que le conquérant de la Grece, de Perse & de l'Inde n'a laissé que son fidelle portrait dans ce colosse? C'est alors que l'heureux ciseau du statuaire s'applaudira d'avoir exécuté ce qui étonnoit la foible conception de mes rivaux.

Alexandre, fouriant à cette proposition, répondit: *Stasistrate, quelle mince idée! façonner une bute!* Et le fier statuaire s'éloigna, confondu de cette réponse.

---

VERS FRANCOIS.

**L**E public est tellement rassasié des vers François dont tous nos journaux surabondent, qu'il faudroit que tous les vérificateurs, prenant pitié de notre longue com-

plaisance, s'accordassent à n'en plus faire pendant vingt-cinq années : alors le goût en reprendroit peut-être ; la langue poétique du moins auroit eu le tems de sortir de ses habitudes fastidieuses : on auroit trouvé probablement le moyen de substituer quelqu'autre mesure à nos lourds hémistiches, & d'anéantir cette rime monotone & sempiternelle, qui rend la versification Française insupportable à toute oreille exercée à la poésie Latine, Angloise ou Italienne.

Ces jeunes gens qui, la tête pleine de leur *Richalet*, riment mécaniquement la prose de nos bons auteurs, s'étudioient à penser & à s'exprimer d'eux-mêmes, au lieu de tourmenter des mots qui ne font qu'attester la supériorité de la prose sur notre Gothique poésie.

On laisseroit la facture des vers aux amoureux, les belles ne devant pas en être privées ; d'ailleurs, les chansons, les sonnets, les madrigaux sont de toute nécessité, en ce qu'ils préludent efficacement à la naissance des enfans. Or, un joli madrigal, caressant les grâces d'une jeune vierge, vaut mieux qu'un gros poëme somnifère, alongé en douze chants, le tout en l'honneur de la belle nature. Permettons donc les stances amoureuses en faveur de la population.

Peut-il y avoir des poëmes en prose ? Cette question ne pourroit-elle pas être proposée sous d'autres termes : si la qualité de poëte est inséparable de celle de versifica-

teur ? On regarde adjourd'hui cõmmẽ certain que l'on peut être versificateur sans être poète : témoin M. l'abbé Desille. Un ouvrage, quoiqu'écrit en vers, mais sans épisodes, sans figures, sans mouvemens, sans images, ne seroit point l'ouvrage d'un poète. Mais admettez du génie, de la force, de l'imagination, de la variété en prose; cet auteur-là sera poète sans être versificateur.

Horace, juge très-compétent, reconnoît le poète à trois grands caractères.

*Ingenium cui sit, cui mens diviniõs, atque os  
Magna sonaturum. . . . .*

Il n'est pas là question de vers; il est tant de vers sans poésie!

Moliere n'est-il pas un poète par l'invention, par les touches fortes & comiques, par les expressions fines & qui peignent l'objet? Les versificateurs François prendroient-ils obstinément leur langage particulier & conventionnel pour la poésie des nations? Décision dont ils sont capables, qui seroit très-ridicule, mais qui répondroit parfaitement aux prétentions de leur travail bizarre.

On distribuoit bien légèrement dans le dernier siècle des brevets d'immortalité. On l'assuroit à une foule d'auteurs qui n'ont écrit que des mots. Quatre-vingt années ont fait justice des ces intrus au temple de

la renommée : ils en sont chassés aujourd'hui. Attendez encore quatre-vingt ans, & vous verrez que la justice s'exercera sur ces écrivains qui, en se disant spécialement établis pour arrêter les progrès du *mauvais goût*, publient les plus froids ouvrages du siècle.

---

### MORALE.

**C'**EST l'ignorance qui tire les corollaires les plus hardis de la morale, sans réflexion préliminaire : & celui qui a lu, à force de raisonner, a perdu souvent cet instinct vigoureux.

Plusieurs negres marrons sont condamnés à être pendus : on offre la vie à l'un d'eux, à condition qu'il servira de bourreau : il refuse ; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ses negres pour cette exécution. Attendez, dit-il, que je me prépare. Il va dans la case, prend une hache, se coupe le poignet, revient à son maître, & lui dit : *Exige donc maintenant que je pendre mes camarades.*

Des Caraïbes voient leurs ennemis échouer contre des écueils : ils se précipitent, les arrachent à la mer, les étendent sur la greve, prennent toute sorte de soins d'eux. Ils s'attendoient à périr. Le chef leur dit ; *Vous êtes nos frères aujourd'hui, demain vous serez nos ennemis, & nous vous tuerons : allez,*

Où brille l'effigie sacrée de la morale ?  
 Au milieu des incendies, dans les naufrages.  
 Ici, l'ami fait monter son ami sur la cha-  
 loupe, & reste sur le vaisseau qui va s'en-  
 gloutir : là, le voisin passe à travers les  
 flammes, pour sauver l'enfant qui dort dans  
 son berceau. Les grandes calamités enfan-  
 tent les actions héroïques & généreuses.

Qui se précipite dans la mer, dans un  
 abîme, pour sauver son semblable ? Des  
 hommes réputés grossiers. Chez eux l'in-  
 stinct prévient le raisonnement ; l'héroïsme  
 ne calcule pas, & l'on doit les actions les  
 plus étonnantes, les plus incroyables, à ceux  
 que nous appellons les derniers des humains.

Malheur à qui n'a pas eu besoin des  
 hommes ! Il contracte une dureté de cœur  
 qu'il appelle noble fierté : il prend le faste  
 pour la dignité, le maintien orgueilleux  
 pour la noblesse ; il vit sans se connoître, &  
 méprise le genre humain, sans se douter  
 que ce qu'il renferme est au-dessus de tout  
 ce qu'il croit être.

Le plus puissant des hommes ne fait pas  
 s'il ne fera pas un jour à la merci du der-  
 nier. Avis aux hommes puissans de voir  
 dans tous les hommes un frère qui peut leur  
 tendre une main secourable.

## PLATON.

**L'**UNIVERS n'est pas l'être nécessaire & indépendant, disoit Platon : vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites donc qu'il y a une Intelligence souverainement intelligente.

Le néant peut il produire quelque chose ? Quelque chose existe : or, il a été créé par une Puissance que ne dépend d'aucune cause.

Les lois du mouvement, dit Leibnitz, qui ne sont pas d'une nécessité absolument géométrique, mais qui sont un effet du choix & de la sagesse de Dieu, ces belles lois sont une preuve merveilleuse d'un Etre intelligent & libre, contre le système de la nécessité absolue & brute de Straton & de Spinoza.

Le monde a été appelé un miroir nécessaire de l'existence de Dieu ; chaque individu de l'univers est aussi un miroir, soit qu'on le considère en soi, ou qu'on ait égard à sa liaison avec tous les autres. Je pense, donc je suis ; je suis, donc il y a un Dieu. Après le sentiment de notre propre existence, il faut reconnoître la cause par qui nous existons : il y a une liaison invincible entre ces deux propositions.

Il existe nécessairement un Etre qui ne tient son existence que de lui-même.

Par là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Descartes, il existe. Plus j'ai creusé cette pensée, plus elle m'a frappé; car il est certaines vérités très-simples qui, étant nées avec nous, ne sont pas plus tôt apperçues, qu'on pense ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'existe pas; il n'a pas la démonstration qu'il n'y ait effectivement point de Dieu.

Dieu est tout ce qu'il doit être, son essence est une & nécessaire; mais l'être fini ne peut atteindre que successivement la plénitude de son existence.

L'homme est un être fini par sa nature, il est donc impossible qu'il soit parfaitement heureux: il faut qu'il éprouve des peines, des chagrins.

Le tems doit développer son être, doué de sentiment & d'intelligence; il peut les perfectionner, parce qu'il y a progression à tout. Il est nécessaire sans doute qu'il passe par tant d'erreurs, par tant de foiblesses, par tant de misères, pour arriver au but de la création. C'est alors qu'il entrera successivement dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

---

### LECTEURS.

**L**A littérature n'est peut-être si généralement répandue, que parce que chacun se croit en droit d'en juger en dernier ressort.

Qui ne juge pas un écrivain ? Si l'on imprimoit tous les jugemens littéraires, que de décisions singulières !

Tout lecteur prenant un livre, s'affied à son aise comme sur un tribunal, pour prononcer l'arrêt de l'auteur qu'il va lire. Il lui fait la leçon, il le réprimande ; il le loue, il l'approuve, il lui fait bon gré de penser comme lui ; il se fâche quand on contredit ses opinions secretes, il lui en fait presque un crime.

Rien n'est plus flatteur pour l'amour-propre que de distribuer ainsi à son gré & sans contradiction les honneurs de la renommée, ou les disgraces de l'improbation.

Quand on a jugé l'homme de lettres, on veut juger sa personne ; on veut traiter l'auteur comme son livre, le prendre, le laisser là, le reprendre, l'interroger ; on lui demande des assiduités qu'on exigeroit à peine d'un désœuvré. Le militaire, le magistrat, l'homme du monde veulent qu'il réponde à leurs idées différentes ; il ne lui est plus permis d'avoir les siennes. Il faut qu'il rende compte de tout ce qu'il a écrit, & ce devant les intéressés. On veut descendre dans le fond de son ame, pour lui donner des leçons : chacun veut lui enseigner ce qu'il auroit dû dire. Enfin, nul homme ne voit mieux que l'homme de lettres les détours de l'amour-propre, parce que la présence des talens de l'esprit donne à cette passion un jeu subit,



S'il est modeste, on le prend au mot ; s'il fait sentir sa supériorité, il révolte & blesse ; s'il a de la justesse dans ses raisonnemens, il donne des vapeurs à certaines femmes ; s'il se tait, on dit qu'il n'amuse point ; s'il place la saillie, on trouve qu'il va au-delà de ses privilèges. Point de conduite plus difficile à tenir que celle de l'homme de lettres. Comptez ensuite les fots propos, les faux bruits, les portraits manqués, dont il est l'objet ; & vous verrez que s'il n'a pas la tranquille assurance que donne la fermeté du caractère, il paie un peu cher la renommée qui accompagne son nom.

Ce qui devrait nécessiter la reconnoissance des lecteurs envers les gens des lettres, c'est que ceux-ci donnent beaucoup & reçoivent peu en échange. Croit-on avoir payé un livre, parce que l'on a déboursé un peu de monnoie ?

Quelle foule de plaisirs délicats ne donne pas la lecture d'un bon ouvrage ? Souvenez-vous donc que vous avez tous pleuré plus ou moins, ou que vous avez reçu une idée consolante, directrice, que vous n'auriez pas eue sans les livres. Ingrats ! Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modèle le lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent ; ils intéressent, & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent fêches & fatigantes. Par l'art d'un travail

caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame, revêtues de ces images qui les font adopter. Il vous fait aimer ces actions généreuses qu'il préconise ; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur s'est fait écouter par le plaisir ; & les préceptes de la plus austère morale se trouvent établis, sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora mollescunt.*

Tout écrivain est particulièrement lié à la justice d'une manière solennelle & avant toute autre obligation. L'infraction de la justice est une injure faite au genre humain ; voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom sent vivement le tort qu'on fait à son semblable ; il ne peut le tolérer ; il est le vengeur de la cause publique ; & l'oppression qui est tombée sur son voisin, doit lui devenir personnelle. Il ne peut se dispenser d'élever la voix, & l'écrivain le plus estimé sera toujours celui qui réclamera avec le plus de force les droits imprescriptibles de la justice & de l'humanité.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains les mieux méritans de leurs contemporains, ils méprisent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée universelle. La supériorité de leur raison leur

montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître, & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

L'homme dépourvu de sentiment, s'ennuie en lisant *Clarisse*, tandis qu'un autre trouve ce poëme moral, de la plus vaste étendue, encore trop court. A mesure qu'on a plus d'esprit, de finesse, de connoissance des hommes & du cœur humain, on goûte davantage Montaigne, la Fontaine, la Bruyere & Richardson. Il est impossible à quelques gens de rien sentir de certaines beautés qui frappent plusieurs autres. Tel critique paroît dur & injuste; il n'est souvent qu'insensible: vous êtes au-dessus de sa sphère; la portée de son talent est la mesure de son jugement.

Il y a plus: pour lire certains auteurs, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, homme éclairé, il faut encore être honnête homme.

Il y a mille traits qui ne se révelent qu'à une belle ame, à une ame sensible, qui a des dispositions morales à la vertu. Sans ce goût inné, l'on n'est qu'un mauvais juge: il n'y en a si peu de bons que parce que les gens caustiques qui lisent, cherchent ordinairement les fautes, au lieu de se pénétrer des beaux, des sublimes endroits.

Sans la probité, point de lecteur judicieux. Un livre honnête est quelquefois reçu tout comme l'honnête homme, c'est-

à-dire, avec froideur & même avec une certaine dérision, surtout s'il se présente au milieu d'un cercle composé de gens frivoles & corrompus.

---

REVE.

**J**É rêvois que j'étois excessivement riche, & que la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la noblesse; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Aussi-tôt je fis peindre mes armoiries sur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château: je les fis graver sur les cha-peaux de mes domestiques, sur leurs bas, sur le fers de mes chevaux; la garde-robe n'en fut pas même exempte, & je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de M. le baron.

J'achetai tout exprès une bibliothèque, afin de faire mettre mes armes sur le dos de chaque volume; & je les prêtois à tout venant, me dispensant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiste qui me faisoit descendre de Louis le Gros par les femmes; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon salon.

Quelqu'un s'étant avisé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une seule & même tige, que la noblesse devoit être

fondée sur des vertus personnelles, je lui soutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque chose dans ce monde; & quoiqu'il se tût après cette convaincante réponse, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il se présenteroit,

Un autre convive ayant soutenu que, s'il prenoit fantaisie au grand-seigneur de se faire baptiser, il ne seroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de sa mère, je le pris en singulière affection; car il me répétoit souvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon salon.

A force de l'entendre dire, je me le persuadai à moi-même, & je respectois un grand vaurien de fils, parce qu'il avoit un degré de noblesse plus que moi.

Madame la baronne tomboit en syncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire*, l'*Art Héraldique*, qu'elle consultoit soir & matin; & d'après son récit, je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le sujet de la conversation journalière étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus distingué par la noblesse. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen, & leur diadème pâlit sous l'œil scrupuleux de madame la baronne; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuse pour un petit prince qui ve-

noit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réunissant le sang de deux maisons illustres, il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier.

Je répétois ses paroles par-tout où je me trouvois : alors elle me gracieusoit d'un doux sourire, ce qui me ravissoit ; car depuis longtems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit seul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chassois tous les jours ; & dès qu'un malheureux payfan avoit tué un lievre, je le faisois traîner dans une cave humide que j'appellois une prison, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en assistois pas moins à la messe solennelle, puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un sermon sur la charité : je louois à haute voix pendant le repas sa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques payfans, pour leur intimer la subordination ; ce que je faisois, pour bien conserver mon rang. Mais un de ces payfans m'ayant rencontré à six lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit pesamment sentir que l'inégalité des conditions n'est qu'une chimère : argument décisif que je ne communiquai point à madame la baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer sa possibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que s'étoit un rêve, un délire de mon ima-

gination, & je continuai à mépriser la robe, à mal parler de la cour, à décider que je resterois oisif, & que je ne servirois qu'au préalable on ne me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par sa mère. A six ans elle donna un soufflet au fils d'un président qui avoit osé l'embrasser à la fin d'un menuet; après quoi elle lui présenta noblement sa main à baiser: ce qui fit préférer à madame la baronne l'alliance la plus solennelle, vu la force du sang qui avoit parlé en elle de si bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obscur de la naissance, avoit manqué une couronne; sa tendresse m'en consolait quelquefois, en me représentant les soucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté; elle me faisoit appercevoir un de mes petits-fils succédant à quelque branche éteinte; mon arbre généalogique ne devoit pas finir sans pousser quelques fleurons.

Dans l'extase de ces belles idées, nous nous serrions tendrement la main, sur-tout en contemplant la dignité future de notre postérité: aussi, en sortant de ces conversations, madame la baronne toute entière à la première vertu des princes, à la clémence, daignoit généreusement traiter un paysan comme un homme; car elle n'étoit pas vraiment née avec une âme tyrannique.

Ma fille grandissoit: elle auroit pu nom-

mer toutes les pièces honorables dans leur position respective & sans les confondre, le blason lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la basse-cour, ne craignoit pas pour sa fille la moindre séduction : tous les roturiers, assimilés aux coqs-dinde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entretenoit jamais ma fille que sous les yeux de sa mère & à une distance convenable.

Qui l'eût prévu ? le fils du baillif du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette manière, j'entrai dans une si furieuse surprise que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

---

## SUR LE DICTION.

### RIEN DE NOUVEAU.

**L**E génie subit le destin du despotisme : on s'humilie devant lui, mais en même tems on cherche à le détrôner. Comme le génie, par son éclat & son ascendant, rompt ce sentiment d'égalité, naturel à chaque être, quoique ses effets soient paisibles & utiles à la société, l'homme vulgaire s'in-



digne de cette supériorité qui semble attribuer à un seul homme une sorte d'empire sur ses semblables.

Dès qu'on veut se distinguer du commun en annonçant de nouveaux résultats, on entend répéter avec emphase cet axiome : *Rien de nouveau ; tout est dit ; nous savions cela.*

Il n'en est rien ; sans doute il est impossible que les premiers linéamens n'aient pas préexisté avant la découverte moderne : mais l'ingratitude se manifeste envers l'inventeur ; son invention ne pouvoit pas être absolument isolée ; il falloit qu'elle partît des principes connus.

Il y a tant de recherches à faire avant de tirer une vérité quelconque des ténèbres, qu'il ne faudroit point rejeter les premiers essais, quelque informes qu'ils fussent. Une simple lueur a quelquefois conduit à l'idée de possibilité ; & d'une pensée d'abord conjecturale, on est parvenu à la vraisemblance : le génie s'en empare & lui donne ce trait de lumière qui rayonne dans tous les esprits.

La fureur de soutenir que *tout est dit*, n'est donc qu'une injustice qui tend à rabaisser l'homme qui s'ouvre une carrière nouvelle. N'est-ce pas à la suite de mille observations particulières que le physicien compose son ouvrage, ancien par les détails, nouveau par l'enchaînement des idées ? A-t-il pu tout créer ? Ce qui étoit & ce

qu'on ne voyoit point, n'étoit-il pas comme nul ?

On a disputé à chaque inventeur sa découverte ; on se perd dans les recherches ; on s'appuie sur des mots vuides de sens, & l'on fait plus pour découvrir le prétendu esprit d'imitation que pour se rendre à la clarté & aux conséquences de l'expérience nouvelle.

On crie de nos jours au paradoxe à la moindre modification de nos idées. Un paradoxe n'est point une opinion erronée & dangereuse : c'est une vérité inconnue au vulgaire ; du moins ainsi l'ont défini les Grecs & Cicéron leur interprète. Et l'autorité des philosophes, à qui seuls il appartient de créer des idées & de fixer le sens des mots qui les expriment, vaut bien celle d'un peuple qui n'a point d'idées, & qui altère sans cesse sa grammaire.

La philosophie nous a rendu plus éclairés & en général plus doux, plus sociables : elle nous a sauvés des prestiges éternels de la superstition & des maux infinis qu'elle enfante. Elle a produit des livres utiles, dont les bienfaits ont embrassé l'étendue des royaumes. Enfin, cette lumière pure, qui s'accroît & s'accroîtra chaque jour, en détruisant des opinions absurdes & cruelles, aura fait connoître la vraie morale comme la saine politique.

## POINT DE VUE.

**Q**UOI, *n'est-ce que cela?* Voilà le mot que l'homme dit plusieurs fois pendant sa vie à l'heure désirée de la jouissance, au temple de la fortune & de la renommée, au faite des grandeurs : *Quoi, ce n'est que cela?* C'est que toute sensation agréable fuit au moment qu'elle nous visite; c'est que le desir est ce qu'il y a de plus délicieux, & que le premier instant qui marque la jouissance, est celui où la volupté, marche à reculons.

Au moment que nous recevons l'existence, dit Empedocle, deux génies, toujours ennemis, toujours opposés, partis de deux points contraires, s'abattent au même lieu pour s'emparer de notre ame : l'un y verse la gaieté, la joie, le doux contentement; l'autre y souffle la crainte, les soucis, les inquiétudes: de sorte que, pétris que nous sommes de ces deux substances, elles dominent tour-à-tour; & de là viennent les inégalités qui varient nos jours.

Sous un certain point de vue, ce monde si brillant se décolore; il ne reste plus rien autour de nous; on est comme environné de fantômes; on a pitié de soi & de ses contemporains.

La majesté du genre humain réside dans les tombeaux; de là sont échappés tous ces

noms qui rappellent le souvenir des grands travaux & des grandes actions. La génération vivante a une physionomie mesquine en comparaison de tous ces illustres décédés.

Notre renommée ne nous appartiendra donc que quand nous serons morts. Que dis-je, hélas ! notre vertu même ne sera à nous que quand nous aurons passé par le trou obscur. Il n'y aura plus à craindre alors qu'elle soit altérée par les coups de la fortune, les pièges & l'exemple du méchant.

En attendant, le plus grande charme de la retraite est de ne plus entendre les propos altiers du vice, & de ne plus voir la prospérité des méchants.

*Nous traînons jusqu'au tombeau, dit Bossuet, la longue chaîne de nos espérances trompées.* Oh, qu'il a raison ! L'on n'est point heureux, même dans l'enfance, parce qu'on ne se connoît pas, & que les sensations sont purement machinales.

Dès que la raison se développe, des maîtres cruels l'élancent tout-à-coup vers l'avenir, & vous apprennent à oublier le présent.

Dès que le cœur commence à sentir, & qu'il veut se livrer à cet attrait touchant & irrésistible, voix puissante de la nature, les lois, les mœurs, les convenances, les préjugés, tout froisse ce cœur sensible, & lui interdit des goûts innocens. En vain l'amour marque l'heure de la jouissance, on la remet au jour de la fortune ; sans elle on estime qu'on ne sauroit être heureux ; on calcule, & la vo-

lupté fuit à tire-d'aile; bientôt on sent confusément que la jeunesse se consume dans des spéculations qui, dussent-elles amener le bonheur, ont exigé des sacrifices chers & présens.

Cette fortune tant poursuivie jette enfin une de ses pommes d'or; on la ramasse avidement. C'est un fruit très-beau, mais il ne dit rien au goût; il ne flatte que l'œil: on soupire, on voudroit revenir sur ses premières années; elles ne sont plus. Les objets frappent, mais ne touchent, n'attendrissent point: ils ne font plus monter à l'œil ces larmes d'attendrissement, si voluptueuses à répandre.

Les mœurs dominantes achevent de vous glacer: on représente sans cesse, & l'on n'est pas soi. On est environné d'êtres soifisant pensans & sensibles, & le cœur & l'esprit restent vuides. Point de loisir pour l'amitié: les affaires, les devoirs, les bien-séances, voilà ce qui remplit les jours; & le mécontentement secret que produit cette contrainte continuelle, efface la gaité naturelle; le moment du rire franc, de la joie, ne se trouve plus; il n'est pas besoin des assauts de l'âge pour sentir que la vie s'éteint; on vit comme si notre ame ne nous appartenoit plus, tant on sent qu'elle est dépendante, & que jusqu'à la manière de traîner sa chaîne, tout nous est prescrit par des lois que nous combattons en vain par

le ridicule. Elles ne nous assujettissent pas moins jusqu'au dernier instant de notre vie.

---

## ENFANCE.

**P**OURQUOI un enfant nous intéresse-t-il si fort ? Pourquoi l'expression la plus vive modifie-t-elle les traits de son visage ? C'est qu'à raison de sa foiblesse la nature lui a imprimé un charme particulier, que respecte la férocité même.

Délicieux aspect que le front ingénu d'un enfant ! On ne songe point alors qu'il deviendra un homme assujetti peut-être à des passions viles & basses : on ne voit que son innocence, sa candeur & son sourire ; on lui rend ses caresses ; on se sent attendrir pas ses transports ; c'est un être touchant qui réveille tout l'instinct de notre sensibilité. Les animaux eux-mêmes aiment l'enfance ; ils bondissent autour d'elle pour la réjouir ; ils semblent par leurs jeux vouloir attirer ses regards & arracher un cri de joie naïve à la surprise enfantine.

Vous qui avez des enfans, si vous les aimez, tenez-les dans la joie & la gaieté ; laissez les jouir des plaisirs de leur âge, qui feront, hélas ! trop passagers. Les années ou la mort leur enleveront bientôt l'agrément dont ils jouissent ; le plaisir est pour eux

dans la nouveauté des objets. Que signifient ces châtimens, ces menaces pour un âge aussi tendre? Voyez la mobilité du corps de l'enfant: est-il fait pour la servitude & la gêne? Vous voulez lui donner votre raison, & il est tout instinct; vous lui parlez, & il ne vous comprend pas; vous refrénez ses aimables penchans, pour lui imprimer le maintien froid que vous inspirent vos propres chagrins; vous voulez, malgré la nature, qu'ils soient malheureux avec vous. Laissez à la nature le soin d'organiser sa tête; ne détruisez point ses opérations sages & lentes: voilà tout ce qu'on demande de vous.

Mère imbécille! font-ce de petits esclaves que tu te glorifies d'avoir à tes côtés, obéissans à un geste, & formés à peu près sur le modèle du petit chien qui est à tes pieds, & qui obéit aussi ponctuellement?

Mais que vois-je? O stupidité! un rudiment qu'on veut enfoncer dans la tête d'un pauvre enfant, lorsqu'il n'a pas encore pris sa croissance. Destructeurs de l'entendement humain, & qui d'une main lourde & pesante allez briser tous ses ressorts, arrêtez, gardez-vous de l'hébéter. De grâce, donnez-lui la meilleure leçon possible; ne lui apprenez rien de ce que vous savez.

L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les assimiler à sa portée, de les digérer pour elle, est un art bien plus rare qu'on ne pense; on n'est sot que parce

qu'on a des idées fausses : la sottise n'exclut pas le nombre des idées ; mais mal liées, elles nuisent au lieu de servir. Il n'y a tant d'hommes inconséquens, que parce qu'il y a une foule de fots maîtres.

N'oublions point ce tems de l'enfance que nous avons passé ; jetons la vue sur ces premières années la vie de humaine ; ne permettons pas qu'elle soit tourmentée pas des barbares, & qu'ils transforment des créatures innocentes en esprits aigres & lâches ; car le sentiment de l'injustice est ce qui rend l'homme dur & méchant.

---

### LE LAC DE NANTUA.

**A**TTENTIF aux tableaux variés qu'offre la nature, j'ai vu, j'ai observé plusieurs sites étonnans ; mais le lac de Nantua, ce lac resserré entre des rochers d'une hauteur égale & d'une structure irrégulière, répétant de chaque côté leur base & leur cime ; lorsque je l'ai vu pour la première fois, il a enchanté ma vue & ma réflexion : j'ai été surpris, ému, satisfait profondément ; ce local unique & dont je ne m'étois pas encore formé une idée, pour le coup surpassa la fiction.

On ne fait si la majesté l'emporte sur l'empreinte sauvage ; mais celle-ci n'at-



triste point l'œil. Ces beautés pittoresques sont fières sans être dures, rapprochées sans confusion; & l'imagination, en y rêvant beaucoup, ne sauroit faire mieux.

Le point de vue du fond, scène brillante & majestueuse, offre des masses qui paroissent fermer le lac, & lui opposer des barrières insurmontables. L'illusion est si complète, qu'en avançant on croit être obligé de revenir sur ses pas; il faut se convaincre par soi-même qu'il y a une route. Ce miracle d'optique produit dans un degré égal l'admiration, le plaisir & la surprise. Les nues diversement colorées semblent terminer l'horizon, tandis que le lac forme un miroir tranquille, où se réfléchit le plus singulier paysage qui ait encore frappé mes regards.

C'est le point de vue que ma mémoire me retrace le plus volontiers; je m'environne avec ravissement des images agrestes de ce lieu, véritable séjour de l'inspiration poétique: je revois ces bords ombragés, ces vallons, ces sommets, ces bizarres rochers, & je ne connois pas d'endroit où il soit plus aisé de créer à peu de frais quelque chose de grand & de solennel.

Ici, celui qui n'a jamais manié le crayon, le saisit involontairement; & il faut être cordonnier & avoir pris naissance dans ce lieu (1), pour n'en pas sentir les étonnantes beautés.

(1) La petite ville de Nantua est peuplée de cordonniers.

C'est la salle la plus magique peut-être qui existe dans le monde, & je voudrois y donner, dans un jour d'automne, le spectacle le plus merveilleux, le plus neuf & le plus imposant.

Oui, si j'étois prince, j'ordonnerois là une fête qui tiendrait du prodige & de l'enchantement. Des feux distribués sur les hauteurs donneroient à ces rochers des proportions encore plus frappantes. Je répandrois sur leur cime des hommes habillés en géants, qui, armés de massues, paroîtroient les véritables habitans de ces formidables roches : & je me figure en même tems vingt jolies femmes, mais sensibles, quoique jolies, tout-à-coup transportées de Paris sur les bords de ce lac qui leur seroit inconnu.

A leur arrivée, mes pots-à-feux, inégalement jetés, s'allumeroient parmi la sombre verdure des pins; mes géants descendroient des hauteurs; quelques fusées rares s'élançeroient; les chaloupes du lac promèneraient des figures fantasques & des pavillons bigarrés. Mes beautés Parisiennes marcheroient de surprise en surprise; j'aurois l'air alors d'un magicien qui auroit ordonné à une longue file de rochers de s'ouvrir, de se partager en deux, & de verser un lac tout au milieu. En appercevant une ville & des clochers, dont les pointes figureroient au milieu de ces aspérités, mes jolies femmes ne pourroient pas croire que l'homme eut

jamais bâti là des clochers ; elles en feroient honneur à ma baguette.

Je me réjouirois de la frayeur ou de l'étonnement qu'apporteroient ces grandes ombres mouvantes, mêlées de fugitives clartés. Le lac se changeroit bientôt en un miroir de feu ; l'écho répéteroit le bruit des boîtes ; des antres enflammés s'ouvriraient ; le son des tymbales sortiroit de l'épaisseur des bois ; des spectres errans représenteroient des scènes demi-effrayantes : tout seroit pendant la nuit, terrible, imposant, solennel ; mais à la renaissance du jour, les flammes & les fantômes disparaîtroient ; des tableaux rians, frais, voluptueux, succéderaient sur la pelouse verte : ce ne seroit plus l'autre de Lemnos, habité par les noirs Cyclopes ; ces formidables roches, qui n'offrent pas une nudité choquante, étaleroient leurs fleurs & leur verdure ; l'on verroit en l'air des groupes de bergers, & leurs danses animées : mais je crois que l'on regretteroit le rare spectacle de la nuit.

Comment le lac de Nantua n'a-t-il pas été chanté par nos poètes ? Ils ne l'ont donc pas vu ? & où composent-ils ? Celui qui m'a tiré par la manche, en disant, *il est temps de remonter en voiture*, m'a paru proférer un blasphème : il a coupé par ce mot la fête enchantée que je dessinois ; il m'a porté un coup fatal, il m'a causé une perte irréparable.

Quand j'y retournerai, je serai seul, je

contemplerai seul cette file de rochers hauts & verdoyans ; j'agiterai leurs cimes orgueilleuses, en jetant un caillou dans le miroir du lac ; j'acheverai ma composition magique & je verrai si la réalité des objets l'emporte une fois sur la riche fiction.

Ce lieu solitaire est si beau, si grave, si imposant, que je doute que, devant cette scène majestueuse & profonde, le brigand ait pu tirer son poignard du fourreau. Si ce crime a été commis en cet endroit, cet assassin est un être à part, & je le condamne à une double mort.

De ce beau lac de Nantua, d'où mes jolies femmes ne croiroient pouvoir jamais sortir sans rétrograder, je les conduirois à quelques lieues de là ; je leur ferois considérer les abîmes du pont de *Bellegarde*. C'est là qu'on voit la *perte du Rhône*. Les plus hardies descendroient avec moi ; les autres fonderoient d'un œil tremblant les profondeurs où le fleuve tout-à-coup s'engouffre & rentre en terre. Sans leur donner presque le tems de réfléchir sur ce qu'elles auroient vu, je les reconduirois à Paris, & je les menerois le soir même à l'opéra.

Là, je suis bien sûr que, l'imagination encore remplie de ces magnifiques tableaux, elles ne pourroient plus voir rouler ces décorations qui représentent des rochers, des forêts, des torrens, sans sourire à l'impuissante imitation. Pendant six mois le décorateur, malgré son talent, leur paroîtroit

audacieux & ridicule ; & c'est ce que j'ai éprouvé moi-même en revenant à Paris, après avoir parcouru ces scènes de grandeur. A la première décoration roulante qui vouloit représenter une montagne couronnée d'arbres & percée d'un antre, je partis d'un éclat de rire involontaire ; & mes voisins me voyant rire tout seul, sans en pénétrer la cause, me prirent certainement pour un insensé.

---

### CRITIQUES.

**Q**U'ONT fait les premiers critiques ? Ils ont cherché les règles de l'art dans les ouvrages de l'art : comme si l'art pouvoit donner les règles qui constituent l'art ! Au lieu de puiser dans la nature, modèle universel, fécond, varié, intarissable, ils ont établi l'artiste comme le modèle de perfection ; & de là ceux qui sont venus, se sont trouvés renfermés dans une sphère étroite, & réduits à imiter l'écrit d'un autre. Une uniformité ennuyeuse s'est répandue sur les productions des écrivains. Les poètes ne sont pas sortis de cet esprit d'imitation, jusques là que l'on reconnoît les traits de la même école, comme on connoît des domestiques à leurs livrées.

Les poèmes épiques, les tragédies, les oraisons funèbres ont reçu la même coupe. Les critiques ont été des guides trompeurs : comment porter un jugement qui ne soit

pas imparfait, lorsqu'on ne fait que comparer une chose à elle-même ? N'eût-il pas mieux valu remonter au principe de toute beauté, à la nature ? Le moindre objet, quand on l'observe, donne des jours lumineux & des rapports que tous les hommes appercevront ; au lieu que les règles donnent de fausses lumières qui égarent.

Les critiques, les commentateurs, les journalistes, les dissertateurs, toute cette tourbe scholastique qui ne parle que par la bouche des morts, & qui leur fait dire les plus impertinentes sottises, préconisant tout ce qui est fait anciennement, & livrant sagement la guerre à ce qui se fait & à ce qui se fera, ont la prunelle des hiboux, qui se contracte douloureusement au moindre rayon. Ils vous citent ce qu'on a lu mille fois ; ils vous parlent de ce qu'on fait ; ils crient au blasphémateur dès qu'on se moque d'eux ; ils vous accablent de passages & d'autorités étrangères, sans quoi ils ne parleroient pas long-tems. Il faudroit rire de leur engouement superstitieux, si toutefois cela étoit permis, quand on songe qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts, & les véritables assassins du génie.

Il ne faut point haïr leurs fatires, mais bien leurs éloges : qu'ils sont insolens quand ils se mettent à louer ! Semblables à ces bons prélats qui d'un air sérieux sacrent les rois & posent le diadème sur leur tête, comme s'ils les faisoient régner, ils ont l'orgueil

de vouloir couronner les monarques de la littérature. Ils font mine de les affermir sur leurs trônes ; on diroit que ce sont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers, & qui constatent leurs droits chancelans. Ils en imposent au lecteur vulgaire avec des mots qu'ils se transmettent, & des phrases qu'ils ne savent pas même varier. *La décadence des arts est totale. Le goût s'est perdu. La nature est épuisée, elle ne peut rien produire de semblable aux siècles passés. Le temple de la gloire est fermé, & ses portes ne s'ouvriront plus.* Arrive l'homme qui les brise à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel ; ils vont répétant encore que celui qui y est entré il y a cent ans, étoit bien plus grand, bien plus illustre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timanthe voila le front d'Agamemnon pendant le sacrifice, ils appellèrent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuissance. Rubens depuis a peint sur le même visage, & les douleurs de l'enfantement, & la joie d'une mère ; & nos critiques ont loué absolument sur le même ton, & le chef-d'œuvre de l'art, & son mensonge.

Pour faire des découvertes dans un art, il est plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher seul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres ; on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant sans guide ; on ne fera que passer par la porte commune, en observan

les pas de ses prédécesseurs. Voilà pourquoi les méthodes, les règles, les poétiques ont gâté & gâtent tous les jours les esprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets & fiers d'oser d'eux-mêmes, ils auroient ouvert la carrière d'une manière qui leur eut été propre : en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que sous le même aspect ; & de là naissent tristement les mêmes résultats : au lieu de creuser, ils passent légèrement sur les mines les plus fécondes ; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés : ils auroient commandé à leur siècle, ils lui obéissent ; séduits qu'ils sont par la sotte autorité des barbes grises, ils adoptent ce que sous un autre point de vue ils auroient rejeté avec mépris. Le vulgaire croit que l'art se perfectionne, parce que les copies se multiplient ; c'est une abondance indigente, & cette fausse richesse ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

Plus on avance dans la vie, plus on est esclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à son huitième lustre est déjà durement modifié, c'est la libre & ardente jeunesse qui fait s'ouvrir une nouvelle lice ; elle seule donne un poids aux idées récentes & utiles, & proscriit le fatras du siècle qui suit.



## DES FEMMES SAVANTES

DE MOLIERE.

**M**OLIERE, dans les *Femmes savantes*, charge les portraits, comme dans toutes les autres pièces, mais avec excès dans celle-ci. On voit qu'il a voulu se venger de certaines cotteries, où probablement il n'étoit pas bien traité; & que n'ayant pu captiver le suffrage de certaines femmes qui dominoient alors, il a pris le parti de les immoler au ridicule. Mais s'il a bien fait de vouloir corriger ces femmes qui de son tems faisoient consister tout leur mince savoir à former un bizarre assemblage de mots scientifiques & précieux, il a nui aux progrès de celles qui voudroient réellement s'instruire, & qui sont retenues par la crainte de passer pour singulières. Ainsi les effets qui résultent de cette pièce sont plus nuisibles qu'utiles.

Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense, a si bien dit M. Diderot, qu'il étoit inutile de vouloir en diminuer le nombre. Plusieurs ont renoncé à l'envie qu'elles avoient d'orner & de cultiver leur esprit lorsqu'elles ont vu applaudir ces vers qui disent que la science d'une femme ne doit point passer le livre de son ménage. Cela n'a fait que fortifier le misérable & barbare préjugé, qui n'est pas encore éteint

en France, & qui regarde les sciences & les arts comme des occupations roturières.

Moliere, au lieu de combattre ce préjugé, lui a fourni de nouvelles armes; & je crois appercevoir dans cette pièce l'humeur que donnent l'amour-propre outragé & la vengeance qui en est la suite.

La scène de Vadius & de Trissotin est dirigée contre les littérateurs; & plusieurs vers, notamment ceux qui sont dans la bouche du marquis, tendent à les humilier.

Les femmes ignorantes, occupées de misères & de futilités, triomphent de cette pièce, & semblent dire, en faisant des nœuds: "Vous voyez comme on traite les femmes qui veulent s'instruire; nous nous garderons bien de donner dans l'étude."

Alors les femmes se livrent avec gravité au code ennuyeux du cérémonial, à la fureur du jeu, non moins insupportable. Elles bornent leur érudition à décider sur une nouvelle mode; elles se jetent dans la médisance, fille de l'oïveté. L'esprit de société est hérissé de pointilleries. Elles donnent à leurs filles une éducation tout aussi frivole. De sorte que, dans toutes les maisons d'ailleurs opulentes & commodes, on ne s'entretient que de bagatelles; le babil, les tracasseries remplacent la bonne conversation.

Il y a beaucoup moins de femmes vraiment instruites dans notre siècle que dans le siècle passé. L'on ne voit que dolentes

petites-mâitresses qui n'ont qu'un jargon stérile, & qui à la lettre sont des oies couleur de rose.

Telle femme qui dépense avec son maître-d'hôtel & son bijoutier cent mille écus par an, auroit pu employer une partie de cette somme aux progrès de l'astronomie, de la physique, de la chymie, &c. qui en est empêchée par le funeste tableau qu'a tracé Moliere. S'il eût répandu le même ridicule sur les hommes livrés aux sciences exactes, il auroit fait rétrograder son siècle. Et voilà les plaies que le génie fait à l'humanité, quand il écoute son humeur, au lieu d'embrasser l'ensemble, c'est-à-dire, l'intérêt général.

La femme a plus d'esprit que l'homme, autant de sagacité ; & la vie sédentaire leur permettroit de longs travaux & des succès. Elles augmenteroient le bonheur de l'homme, en pensant avec lui.

Moliere a détruit ce nouveau charme, en renforçant cette opinion barbare, qui les condamne à l'ignorance & à toutes les petitesesses qui l'accompagnent. Aussi cette oisiveté autorisée déprave l'imagination des femmes, & tourne leur prodigieuse activité contre la société même, où fourmille aujourd'hui ce cours d'épigrammes publiques & secretes, qui altèrent la franchise & la cordialité. *L'homme instruit, comme l'a dit Helvetius, ne m. dit que pour se venger ; il le fait en passant, & non pour s'amuser.*

## FACILITE.

**J'**AIME les génies faciles. Leur style a de la grâce, de l'aisance, un certain air animé, vivant. Ils ne se consument pas laborieusement dans l'ombre du cabinet; ils voient, ils fréquentent le monde, & y puisent le sujet de leurs réflexions. Les faits qui les ont frappés, présentent à leur esprit une foule d'idées; il ne s'appesantissent point sur les objets étrangers, ils devinent avec rapidité ce qui doit plaire, ils ont l'instinct de l'art: & ces intrépides travailleurs, qui remettent l'ouvrage vingt fois sur le métier, sont des ouvriers de patience, auxquels le tems amène enfin quelque bonne fortune, tandis que les autres ont l'extérieur aisé & brillant des gens de qualité. Les vers de la Fontaine, de Voltaire, la prose de Fénelon ressemblent à une source abondante & pure, qui coule sans peine. Ce que la réflexion ne produit pas dans un instant, elle ne le peut avec des mois entiers; elle est lumineuse & rapide; elle compare & combine avec célérité, ou elle reste ensevelie dans les nuages qui l'offusquent.

---

TURENNE.

**L**ES grands hommes ne savent point les petites choses. Turenne, après avoir rem-

porté plusieurs batailles, apprit avec assez de peine la manière de saluer à la tête de son régiment d'infanterie.

---

LES HISTORIENS.

F A B L E.

UN finge tenoit le pinceau ; mais fidele observateur de la nature, il peignoit les animaux avec une scrupuleuse ressemblance. Il donnoit au coursier son noble & libre élan, à l'ours sa pesanteur, au tigre sa physionomie cruelle, au baudet ses longues oreilles. Les animaux carnaciers, mécontents de leur portrait, lui refusèrent le salaire. Il fallut encore qu'il se dérobat à leur vengeance.

Un renard, moins savant, mais plus fin, dit : Je profiterai de la sottise de ce peintre véridique. Est-ce qu'on fait un portrait ressemblant de ces superbes animaux ? Non. Ils veulent être flattés ; c'est alors qu'ils paient.

Le renard broya ses couleurs sur une palette différente. Il donna à la tête du lion, malgré son horrible crinière, une aimable douceur ; sa gueule fut moins large ; il fit presque sourire sa rugissante majesté. Le léopard n'eut plus l'œil farouche & sanglant ; l'ours devint mignon : il retrancha à l'âne la moitié de ses oreilles, & donna au porc

un corsage léger : le loup parut débonnaire : les oiseaux de proie n'eurent plus ni bec recourbé, ni ferres tranchantes.

Ces fiers animaux, charmés de cette forme nouvelle, lui donnèrent patentes & pension.

---

### TAVERNIER.

**L**E fameux Tavernier ayant vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes, témoigna devant Louis XIV. qu'il vouloit acheter un domaine en Suisse. Le roi lui ayant demandé pourquoi il n'en achetoit pas un dans son royaume, Tavernier répondit avec une singulière naïveté : *C'est que je veux, sire, que mon domaine soit à moi.*

J'ai visité la maison qu'il avoit acquise à Aubonne, près du lac de Geneve. Mais je me trompe, cette maison est une baronnie.

En parcourant donc la baronnie, je me disois : Que ne puis-je converser avec l'homme qui, pendant quarante années, tourmenté d'une passion ambulante, a fait six voyages en Turquie, en Perse & aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir, & qui courant ensuite après les débris de sa fortune, est allé terminer ses jours à Moscow, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ! Quelle singulière destinée !

J'aurois voulu pouvoir évoquer l'ombre de ce célèbre voyageur, & lui demander pourquoi, après avoir visité l'Europe &

L'Asie, il étoit venu se fixer près du lac de Geneve. En y réfléchissant, je crus en deviner la raison. Tavernier avoit vu les plus beaux climats de la terre, les riches contrées de l'Asie, où croissent les épiceries, la soie, les parfums, l'or, les diamans, tout ce qui flatte les sens & l'imagination de l'homme; mais en même tems il y avoit trouvé l'esclavage, l'ignorance, la barbarie; il avoit remarqué que ces pays, enchanteurs dans la description, n'étoient pas faits pour l'Européen civilisé, qui tient à ses mœurs. Il chercha donc, pour finir ses jours, un climat doux, un sol fertile, un peuple libre & bon : il trouva tout cela à Aubonne. Les Suisses, alors simples, hospitaliers, recevoient comme un frère l'étranger qui venoit s'établir chez eux, & s'empressoient à partager avec lui tous les avantages de leur liberté. Ils ont changé depuis ce tems-là; & je ne conseille plus à tout voyageur qui veut se reposer de ses longues fatigues, de chercher les douceurs de la vie en Suisse plutôt qu'ailleurs.

Tavernier avoit porté le nom de Louis XIV aux extrémités de l'Asie, & Louis XIV, toujours reconnoissant de ce qui pouvoit étendre sa gloire, lui donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fût protestant.

Tavernier est le guide des jouailliers. Quelle combinaison dans l'ordre social, que celle qui attribue à un petit caillou transparent, fort inutile au bonheur & même au

plaisir, une valeur aussi considérable ! Cela est bien plus étonnant que les voyages en Perse de Jean-Baptiste Tavernier né à Paris, & sa course à Moscov lorsqu'il étoit plus qu'octogénaire.

---

### MONTESQUIEU.

**J**E me transporte au jour où parut *l'Esprit des lois*. Les femmes qui avoient lu les *Lettres Persannes & le Temple de Guide*, durent bien être étonnées, quand elles ne purent achever la moitié du premier volume.

Montesquieu avoit attrappé sa nation. Il étoit curieux, à l'apparition de l'ouvrage, d'entendre le prononcé des jurisconsultes, des gens de lettres & des gens du monde. Il n'y avoit peut-être que dix ou douze philosophes en France, qui fussent capables d'apprécier le livre.

Le chapitre de la constitution d'Angleterre & le traité du change ne rencontrèrent pas à Paris trente lecteurs ; & cependant tous les audacieux folliculaires, toujours pressés d'écrire & de juger, dirent leur mot sur un ouvrage qu'ils n'entendoient pas.

On le relégua, pour ainsi dire, parmi les livres de jurisprudence.

Mais lorsque les Anglois nous eurent appris que M. de Montesquieu avoit pénétré en grand l'esprit du législateur & les desseins de la législation, qu'il étoit entré dans le



sanctuaire des lois, qu'il avoit montré les rouages principaux de la machine politique, la nation passa à une autre extrémité; elle eut le ridicule d'admirer outre mesure un livre qu'elle ne savoit pas encore lire.

C'est la singulière destinée de *l'Esprit des lois*, d'avoir été regardé d'abord avec indifférence, loué ensuite avec enthousiasme, acheté avec empressement, & de n'avoir été lu que d'un très-petit nombre d'hommes.

Sans doute *l'Esprit des lois*, contient beaucoup d'erreurs à côté de quelques vérités. La fréquentation de Grotius, de Puffendorf & autres jurisconsultes s'y manifeste trop. L'auteur met les citations à la place du raisonnement; déguise sous un ton léger des choses dont il ne s'est pas bien rendu compte à lui-même; affecte d'être obscur lorsqu'il est si clair dans d'autres endroits: mais, à tout prendre, c'est le livre le plus étonnant qu'ait produit le dix-huitième siècle.

Il apprend à lier des idées séparées, il établit des rapports jusqu'alors inconnus, il enseigne que toute idée politique est une idée compliquée, il détermine la différente constitution des états. Ce livre grave & peu fait pour la nation, fut jeté au milieu d'elle, lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de pantins & de l'opéra comique, & qu'elle reposoit dans la plus parfaite indifférence sur la manœuvre de ses chefs.

Montesquieu peut-être considéré parmi nous comme le Descartes de la politique.

Les idées qu'on lui conteste & qui n'ont pour base que son imagination, portent un caractère élevé; sa pensée a toujours quelque chose de profond qui commande l'examen, & qui exerce notre raisonnement. Il semble converser presque toujours avec un cerveau législateur.

Si l'on raisonne ou déraisonne aujourd'hui en France sur les matières politiques; si la secte des économistes nous a si fort ennuyés, en nous débitant en mauvais style ses idées creuses, c'est à Montesquieu qu'est due la première impulsion. Si dans les cercles & dans les cafés, les élégans, les commis, & même quelques femmes prononcent les mots de *democratie*, d'*aristocratie* & d'*oligarchie*, c'est Montesquieu qui leur a appris à balbutier ces noms-là.

---

### LYCURGUE.

C'ÉTOIT un législateur qui étoit descendu bien avant dans le cœur de l'homme que ce Lycurgue, qui d'une main hardie retrancha de l'homme tout ce qui appartient à l'empire de l'imagination, pour ne le soumettre qu'aux besoins primitifs, excluant la volupté pour mieux fermer la porte à la douleur, anéantissant les desirs pour l'enlever aux regrets, aux inquiétudes, aux soucis; hardi législateur, qui fit l'homme riche en le privant de tout, qui le rendit

fort en trempant son ame dans une discipline austere, qui le rendit éclairé en lui ôtant jusqu'à l'ombre des fantômes qui persécutent la foiblesse, qui le fit puissant en appuyant son courage sur la base d'une égalité parfaite. Un tel génie étonne & confond nos idées; il faut le traiter de fou, ou l'honorer comme un homme sublime.

Si un état pouvoit aujourd'hui être isolé, le premier trait du législateur qui voudroit couper la source des vices, seroit, à l'exemple de Lycurgue, d'anéantir la valeur de la monnoie d'or & d'argent. Son code seroit presque fait; car son peuple, avec le besoin des passions, n'en auroit que de légitimes, parce qu'il n'y auroit plus de moyen de contenter celles qui ne le seroient pas.

Que seroit alors un homme vicieux? Avec quoi tenteroit-il? Avec quoi pourroit-il corrompre? Avec quoi seroit-il corrompu? Point d'échange qui ne fut visible, point d'échange au-delà des besoins de la vie; le particulier seroit vertueux, & l'état aussi.

Si jamais un législateur pouvoit donner des lois adoptées de tous les peuples, ou du moins du plus grand nombre, ces lois ne seroient plus renversées par les conquérans; elles seroient éternelles. On en conçoit la possibilité; mais l'expérience du passé range cette douce idée dans la classe des rêves. Outre que Lycurgue avoit du génie, il étoit encore fin. L'amour conjugal s'éteignoit à

Lacédémone ; comment le rallumer ? En ne permettant plus aux maris de voir leurs femmes qu'à la dérobée. Les Lacédémoniens redevinrent amoureux, & d'époux languissans montèrent au rang d'amans fortunés. Ce trait n'est-il pas d'un physicien ?

Nous avons loué Lycurque ; mais lorsqu'on songe que lui-même n'a pu établir la base de sa société que sur les ilotes qui représentoient nos malheureux negres, on ne fait plus alors que penser de ces gouvernemens anciens si vantés.

Ces ilotes portoient tout le fardeau de la servitude, & l'on y joignoit le mépris plus cruel encore. Nos negres exécutent quelquefois des airs de Rameau ; & on leur défendoit, à eux, de chanter des vers faits par un poète Lacédémonien. On les enivroit sans pudeur, pour montrer le hideux spectacle d'une grossière ivresse. Plutarque même rapporte que, pour exercer la jeunesse belliqueuse à fondre à l'improviste sur l'ennemi & à ne point manquer son coup, on envoyoit des guerriers adolescens dans la campagne guetter les ilotes, & le mérite consistoit à les poignarder subtilement, sans être apperçu de personne. Et le terrible Lycurque avoit dressé une statue au rire !

Que penser donc de Lycurque ? Que sa législation offre une face qui commande l'admiration, & une autre qui fait reculer d'horreur.

## AUX LAIDES.

ON dit, voilà une jolie femme ; on n'ap-  
perçoit guere que son visage. Il est dans  
celles qui sont réputées laides, des beautés  
que l'on dérobe à la vue : jamais un attache-  
ment durable n'a tort. Ce ne sont point  
les plus belles femmes qui inspirent les plus  
fortes passions. Qui connoît, en voyant  
une femme, tout l'agrément qu'elle met  
dans le tête-à-tête ? Devinera-t-on le jeu,  
l'art, l'affaïsonnement de ses caresses ? Que  
de grâces animées sortent de ses yeux qui  
semblent froids ou distraits ? Aussi tel sou-  
rire enflamme un cœur, tandis qu'il n'ef-  
fleure pas un autre : c'est cette diversité de  
goûts qui fait que toutes les femmes trou-  
vent des adorateurs, & que celle qui paroît  
la plus infortunée, n'a quelquefois rien à  
envier à celle qui reçoit des hommages pu-  
blics, lesquels ne sont pas toujours confir-  
més dans l'ombre du mystère.

C'est là souvent que le mensonge de l'art  
disparoît ; c'est là que la beauté fiere & su-  
perbe n'a plus souvent les mêmes perfections,  
& que la rivale qu'elle dédaignoit, reçoit  
des triomphes multipliés, dus à des grâces  
étrangères à la figure orgueilleuse & vaine.

Si l'amour, comme le disoit Ninon de  
Lenclos, est la pièce où les entr'actes sont

les plus longs, quoi de plus charmant que de trouver dans une passion qui tend quelquefois à avilir l'homme, cette aimable & gracieuse raison qui l'éclaire, l'instruit & métamorphose les plaisirs de la volupté en jouissances pures qui appartiennent à l'âme!

---

PEINTURE.

D'UNE BATAILLE.

**O**N a forcé l'homme libre à porter un fusil sur son épaule, à y attacher l'infernale baïonnette; on l'a arraché à sa chaumière, pour le traîner dans des combats que son âme déteste; le laboureur a quitté sa charrue, l'artisan son atelier; le jeune homme a déserté l'autel de l'hyménée, il abandonne un père infirme, une amante, une famille désolée; il va grossir la foule de ces combattans, dont les cœurs se sont ouverts par degrés à la licence, à la férocité & à la violence.

Voilà cent mille hommes opposés à cent mille hommes; ils s'avancent & se rapprochent dans une vaste plaine qui va bientôt être ensanglantée. Quel nombre prodigieux d'hommes ferrés l'un contre l'autre, déployant leurs phalanges mouvantes, se rangent dans un ordre combiné, pour se donner la mort avec art! Instrumens aveugles, ils attendent en silence le signal: fé-

roces par devoir, ils vont écraser leurs semblables sans ressentiment & sans colère. Ils ont vendu leur sang à vil prix, & leurs chefs en feront aussi peu de cas qu'il leur a peu coûté.

Il se leve, cet astre majestueux, dont tant de malheureux ne doivent pas voir le coucher. Eh! qui s'attendroit aux horreurs du carnage? La terre est en fleurs, le doux printems de son voile azuré embrasse les airs, la nature sourit en mère tendre, le soleil dans une majesté tranquille verse ses rayons bienfaisans qui dorent & mûrissent les dons du Créateur; tout est calme, tout est en harmonie dans l'univers. Les misérables mortels, agités d'une sombre frénésie, portent seuls la fureur dans leur sein; ils vont s'égorger sur le verd tendre & renaissant des prés. Les armées s'approchent, les moissons sont ravagées, déjà la mort vole: quel tumulte effroyable! Toute la nature en un instant gémit des fureurs de l'homme. Entendez-vous gronder ces affreux instrumens des vengeances humaines? Emules de la foudre & plus terribles qu'elle, ils couvrent de leurs mugissemens les clameurs plaintives des mourans; ils repoussent la pitié qui voudroit se faire un passage dans les cœurs; un nuage de poudre & de fumée s'élève vers le ciel, comme pour lui dérober l'assemblée de tant d'horreurs. La fureur des démons, les tourmens de l'enfer se ré-

unissent dans un étroit espace. Les tigres, les ours, les lions, pressés de l'aiguillon d'une faim vorace, ont une cruauté moins atroce & bien mieux fondée. Regardez ces ruisseaux de sang qui coulent : ici vingt mille hommes sont égorgés par la fantaisie d'un seul homme ; les voyez-vous tomber les uns sur les autres, sans nom, sans mémoire, sans être regrettés, sans être connus ? Ainsi un vent subit du nord fait périr cette multitude d'insectes qui couvrent nos guérets.

Ils tombent, ces infortunés, ils poussent des cris lamentables vers un ciel d'airain ; foulés sous les pieds des chevaux, foulés sous les pieds de leurs compatriotes qu'ils implorent & qu'ils n'attendront point, ils meurent sous mille formes plus douloureuses les unes que les autres. Tandis que les plus à plaindre, conservant un reste de vie, & consumés par la soif, le plus intolérable des tourmens, ne peuvent encore mourir, d'autres, oubliant que le trépas les environne, s'acharnent sur leurs compagnons mutilés, & sans pitié pour leurs blessures, dépouillent avec cupidité leurs corps déchirés & palpitans.

O Dieu ! ô Créateur de l'univers ! quoi, c'est là l'homme ? Quoi, cette belle créature que la nature avoit douée d'un cœur tendre, d'un front plein de noblesse, qui sourit vers le ciel, qui conçoit, qui nourrit & les



douces émotions de la pitié & les transports généreux de la bienfaisance, qui fait admirer & la vertu & la grandeur d'ame, qui fait pleurer; quoi, c'est sa main qui plante l'étendard de la victoire sur des monceaux de cadavres avec une joie odieuse & triomphante! Quel horrible trophée! O mes frères! ah! laissez-moi pleurer sur vous, sur vos crimes, sur vos malheurs. Quelle est donc votre conquête? Je ne vois que du sang & des larmes. A quoi se réduit votre triomphe? Le pillage n'enrichit point; les larmes du genre humain ne feront jamais un heureux: & ce que l'ambition emporte dans sa course effrénée, fuit des mains de l'usurpateur.

Allez, barbares, allez, triomphez dans les rangs de cette vaste scène de carnage; attachez vos regards sur ces visages pâles & livides, où la douleur & la rage sont peintes en traits hideux; jouissez de votre cruelle victoire; errez sur ces immenses tombeaux; competez les nombreuses victimes que, comme des dieux infernaux, vous avez commandé à la mort de saisir; allumez vos feux d'allégresse parmi ces restes lamentables; osez dans vos cantiques appeler le Dieu qui vous ordonna de vous aimer comme frères, le Dieu des armées. Que vois-je! vos mains sanglantes s'empressement à porter dans les demeures où veille le génie de l'hospitalité, ces mêmes hommes auxquels vous venez d'arracher la moitié de la vie; vous leur

prodiguez vos soins, vous arrosez leurs plaies de vos larmes ; un rayon d'humanité a lui sur ces plaines ensanglantées : sont-ce les mêmes hommes ? Qu'êtes-vous donc ? Méchans ou insensés ?

---

BULLE.

**U**NE bulle très-singulière est celle de Léon X. Elle déclare excommuniés ceux qui écrieroient quelque critique contre le poëme de l'Arioste.

On a vu Alexandre VI donner par une bulle toute l'Amérique, isles & continent, au roi d'Espagne, & déclarer que les habitans du Nouveau-Monde n'avoient aucune propriété du terrain. Quelques publicistes ont soutenu la validité de cette bulle, ce qui est plus étonnant encore que la donation du pontife.

Quand on égorgeoit un cacique, qu'on envahissoit sa province, on citoit cette bulle émanée de Rome, & l'usurpation prenoit le titre de propriété. Cet acte par lequel un pape, chef d'une religion de désintéressement, donnoit un monde avec tous ses habitans, n'a jamais été révoqué.

---

SAGESSE.

**L**A plupart des philosophes ont surchargé la sagesse d'une morale trop rigoureuse, &

celle-ci a fait naître des questions ſubtiles & contentieufes. Les plus beaux raifonnemens portent à faux, quand ils nous élevent trop au-deſſus ou nous abaiffent au-deſſous de notre ſphère. Peut-on être ſage ſans ceſſer d'être homme? Nous voulons être heureux. Peut-on l'être dans un combat perpétuel de nous-mêmes contre nous-mêmes?

La ſageſſe eſt une effuſion de l'ame dans ſa pureté; elle rasſemble les qualités du cœur & de l'eſprit, comme un miroir concave réunit les rayons du ſoleil.

Les vrais ſages compoſent une claſſe d'hommes diſtinguée de toutes les autres. Si on les examine de près, on les verra ſupporter les défauts de leurs ſemblables, comme les défauts de la figure; ils ne ſe révoltent que contre les vices portés à un excès intolérable. Les penchans de la nature ne leur paroiffent que des goûts, quand on les reſtreint à leur juſte valeur; c'eſt-à-dire, qu'ils ne paſſent pas les bornes qui leur ſont preſcrites. Le ſage ſe prête ſans peine aux foibleſſes des autres, parce qu'il ſent que lui-même y eſt expoſé.

La complaiſance & l'indulgence ſont des beſoins de la ſociété; la rudeſſe & la dureté en ſont les ſéciaux.

Les cenſeurs trop rigides ſont plus de mal que de bien. Les vertus ſe ſoutiennent par le ſentiment; on l'éteint ce ſentiment, quand on le contrarie avec trop de rigueur. Eſt-on en droit d'exiger des autres ce qu'on

a ſouvent de la peine d'obtenir de ſoi-même? Or tout eſt perdu, ſi l'on découvre que la conduite de ces hommes atrabilaires eſt en contradiction avec leurs préceptes.

On peut abandonner le ſoin des mœurs ſociales à la ſaine philoſophie, qui veille aux devoirs de la ſociété & de l'honnêteté publique.

Le ſage connoît le peu de diſtance qui ſépare les bonnes qualités d'avec les mauvaiſes; il ſe défie de la modéſtie qui déguife la vanité, de la politeſſe qui dégénere en fauſſeté, de l'eſprit qui n'eſt plus que du bel eſprit & du ton railonneur qui naît de la ſécheréſſe de l'ame.

La pente du bien au mal eſt preſqu'inſenſible; le ſage entrevoit les nuances imperceptibles qui mettent de l'incertitude entre le vrai & le faux des eſprits; mais il ſe concilie avec tout le monde autant que la raiſon & le bon-ſens le permettent. Il veut être le frère & l'ami de tous les hommes; en cela bien oppoſé à ces eſprits chagrins, à ces noirs miſanthropes, heriſſés de contradictions, qui ne ſont attentifs qu'aux défauts de l'humanité.

La ſupériorité des rangs, des fortunes brillantes n'excitent en lui ni envie ni cupidité, parce qu'il ſe rappelle que nous naiſſons & mourons tous égaux, le prince comme le laboureur. Ce qui ſe paſſe dans les court intervalle qui ſépare ces deux événemens, ſont des accidens trop peu durables

pour que l'ame y attache un trop grand prix. Et malheur peut-être à celui qui a accumulé beaucoup de jouissances ! La moindre privation lui deviendra fort amère.

Les grandes passions écartent la sagesse ; on ne peut trop tôt combattre leurs premières attaques ; le sage ne leur laisse de vie qu'autant qu'il en faut pour donner à l'ame quelques secouffes qui réveillent son activité.

La raison ne désapprouve pas les passions douces que la nature, notre mère commune, fait naître & qu'elle rend nécessaires. Vivre sans desir, mépriser les sensations agréables, se rendre impassible, c'est renoncer à notre état d'intelligence, pour tomber dans celui d'un individu isolé, étranger à tous les avantages attachés à l'exercice de nos facultés.

M. de Maupertuis a fait le calcul de la somme des plaisirs, comparée à la somme des peines qu'on éprouve dans la vie. Il croit avoir trouvé que les peines sont en plus grand nombre que les plaisirs. La solution de ce problème dépend beaucoup du tempérament, du caractère & de l'humeur de chaque personne en particulier. Si l'on veut le résoudre en général, on pourra croire qu'il s'est trompé. Mettons en ligne de compte nos besoins satisfaits, la cessation des maux, le souvenir d'en être délivrés ; ajoutons-y les événemens heureux, les espérances : on verra que le nombre des plaisirs

surpasse celui des peines ; mais la satisfaction qui en résulte est en plus grande partie l'ouvrage de la sagesse.

Les chagrins & les afflictions portent dans nos organes un désordre qui affecte notre âme d'un sentiment douloureux : le sage cherche à s'en délivrer en réfléchissant que presque toujours leur cause ne mérite pas l'attention qu'on y donne. Le désespoir est une surprise redoutable qu'il a soind de prévoir pour s'en garantir, comme d'une chute dont on est menacé au bord d'un précipice. En vain dira-t-on qu'on n'en est pas le maître ; c'est avouer qu'on se laisse conduire par le seul instinct physique. Toutes les grandes agitations de l'âme peuvent être apaisées, puis qu'on fait que leur effet s'use avec le tems, & que leur impétuosité se calmera d'elle-même. Ce qui paroît impossible à une tête puérile, n'est pas trop difficile à une tête raisonnable qui veut secouer le joug de tout ce qui trouble sa tranquillité & son bonheur.

---

#### ROMANS:

**L**ES romans, regardés comme frivoles par quelques personnes graves, mais qui ont la vue courte, sont la plus fidelle histoire des mœurs & des usages d'une nation. Le philosophe dédaignant quelquefois & à

juste titre l'historien qui cherche à le tromper, va chercher les traces des vertus d'un peuple chez le romancier qui, tandis qu'il paroît livré tout entier à l'imagination, trace des tableaux plus voisins de la vérité que ces fictions honorées du nom histoire. Celle-ci d'ailleurs n'arrête ses superbes regards que sur les rois, sur leurs entreprises particulières, & sur les vastes & ténébreuses opérations de leur politique. Le roman moins altier embrasse la foule des individus, & suit la marche du caractère national. Il n'a pu même intéresser, dans la moment où il a paru, qu'en offrant sous un voile diaphane ou allégorique, une peinture réelle des faits & des personnes. Cette peinture doit être précieuse à l'observateur des mœurs anciennes & modernes, qui sachant les comparer entr'elles, en tirera de nouvelles introductions sur la science importante du cœur de l'homme.

Un autre avantage, c'est le progrès des connoissances humaines, suivies & marquées dans l'historique de ces romans, parce qu'ils portent l'empreinte du siècle où ils ont été composés ; on verra de quelle manière les fables antiques ont voyagé, & chez quel peuple elles se sont naturalisées. Cette adoption est curieuse à examiner & démontrer l'ascendant du merveilleux sur les têtes humaines qui semblent dédaigner l'exacte & froide vérité.

L'empire de la satire, dans tous les tems, s'est aussi répandu, comme le dit Juvenal, depuis le trône jusqu'à la taverne. Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états ; & l'on pourroit facilement découvrir le degré plus ou moins grand de liberté civile dont ont joui les écrivains, dans le soin plus ou moins caché qu'ils ont pris pour déguiser ou exposer leurs portraits satiriques ou comiques.

Le génie de la composition, empreint dans différentes époques, ne serviroit pas moins par comparaison à jeter du jour sur les interminables disputes que le goût changeant des peuples amène presque à chaque siècle. On découvreroit combien le costume influe sur les idées & maîtrise les opinions : rapport intéressant, auquel la plume de l'historien ne touche presque jamais, tout occupé qu'il est de cette minutieuse exactitude qui concerne la date des batailles & celle de la naissance, du caractère passager & de la mort des rois.

Le romancier voit moins les maîtres de la terre, & apperçoit mieux la physionomie de la nation ; ce sont tous ses traits qui, arrêtant son pinceau, le vivifient dans le plus grand détail. Aussi quelque chose d'animé & d'actif respire dans ces productions, tandis que tant d'histoires n'offrent qu'une espèce d'ostéologie sans mouvement & sans grâces.



Enfin l'amour, sentiment universel, & aussi varié dans son principe & dans ses effets que la foule qui brûle de ses feux, se produit sous toutes les formes dans ces sortes d'ouvrages, & fait naître des événemens de tout genre. L'intérêt qui en résulte est immortel, parce qu'il est fondé sur la profonde sensibilité de l'homme, sur les combats qu'il éprouve, sur les plaisirs qu'il poursuit, & que cette tendance est indestructible au milieu des sables mouvans que soulèvent les orages de la politique.

Il est encore une sorte de roman bien cher au philosophe ; c'est celui qui offre en idée le plan de félicité publique & nationale : rêve consolateur, qui fait entrevoir obscurément que dans l'avenir les hommes pourront mettre en dépôt commun les lumières de leur raison & le courage de leur ame, pour contrebalancer les maux de la nature & les fautes de leurs aïeux. L'ami des hommes respire en s'enfonçant dans ces ouvrages fantastiques, mais doux à parcourir. Il craint le moment où le songe disparaîtra ; & du moins il se sent plus disposé à poursuivre dans la carrière de la vie, en pensant que lui ou ses enfans pourront recueillir le fruit de ces tableaux touchans & philosophiques.

Je n'ai pas bonne opinion, je le répète, de tout auteur qui dans sa jeunesse n'a pas

fait un roman : il annonce par là même une sécheresse d'imagination, & une sorte de stérilité ; car, pour former un roman, il faut de l'esprit, de l'usage du monde, la connoissance des passions ; & nos versificateurs & nos tragédistes, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas su faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carrière des lettres par l'impulsion du génie.

---

## L'ÉGOÏSME.

### SONGE.

**J**E crus en dormant, qu'un spectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide ; si froide, que je fis des efforts pour me dégager ; mais le spectre plus fort m'entraîna, me fit passer sous une voûte souterraine, longue, très-longue, au bout de laquelle se trouvoit une entrée étroite & fort basse : il me fallut baisser la tête sous cette porte ; après avoir rampé sur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaste, mais ténébreux & lugubre.

Cet immense & triste édifice n'avoit pour toute lumière que trois lampes suspendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Aussi les ténèbres l'emportoient sur la clarté. En baissant les yeux, je vis des sépulcres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mau-

solées rangés contre les murailles, & qui enseignoient le vaste contour.

Tout-à-coup une eipèce de siege s'éleva au milieu de cette falie vuide & spacieuse : je vis un fantôme habillé de drap verd, & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête grosse & pesante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre : elle parloit en ronflant : un hoquet continuél marquoit que la digestion étoit laborieuse : sur son front étoit écrit, *Finance*. De l'autre côté, une figure timide, sèche & louche, au regard assuré, malgré sa misere & sa maigreur, tenoit le second battant. On litoit sur sa joue droite qu'elle cachoit, *Ressource*.

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude, qui se pressoit & se coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuses, le col apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines biêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Aussi-tôt chacun de ces individus sortit un sac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit presqu'à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge ; je double mon revenu ; je vivrai sans travailler ; je déshérite toute ce qui m'appartient ; j'augmenter i ma table, je nourrirai des chevaux, & je ne me mariera*

*point.* Un cri universel, qui avoit quelque chose de lugubre & d'attristant, fit entendre de toutes parts : *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi !* Ce *moi* terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un transport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils disoient tout bas : *Que m'importe autrui ? il faut vivre pour soi : je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fidelles de leur cœur, répétoient incessamment ce monosyllabe.

Le fantôme verd fit un signe, & ce fut à qui se précipiteroit vers lui. On versa l'or & l'argent autour de son siege ; bientôt il en fut environné jusqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il se leva, prit une dixième partie de cet argent, & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté ; mais à mesure qu'il disperçoit ce métal, plusieurs individus tomboient & mouroient : aussi-tôt les voisins les rangeoient froidement & l'œil sec dans les sépulcres qui environnoient la salle.

Les survivans ramassoient l'argent du dé-cédé, & le rejetoient au tas en criant : *Moi, moi, moi, rien après moi, ainsi que l'a dit & prouvé mon préd. cesseur ; suivons son exemple !* Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir, & ils disoient en buvant : *C'est pour me faire vivre cent années, & pour bien attraper le fantôme verd.* Ce qui m'étonnoit, c'est qu'étant si avides de recevoir,

ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroissoit sans cesse.

Le fantôme tournant sur lui-même & en douze tems égaux, arrosoit circulairement la multitude d'une pluie d'espèces monnoyées : il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit espace de tems, car il savoit calculer la valeur du retard ; mais la foule impatiente crioit : *Ab que le tour est long & mesuré ! Malheureux que je suis d'avoir été baptisé Zacharie au lieu d'Abraham ! Tournez donc plus vite. . .* Le fantôme immobile à ces clameurs, lisoit sans s'émouvoir un petit livre, intitulé : *Probabilités de la Vie humaine*, avec son commentaire particulier ; livre que la multitude ne lisoit pas, & qu'elle n'auroit pas su lire.

Les espèces enlevées du tas énorme descendoient sur la foule expectante qui s'éclaircissoit à mesure qu'elles tomboient : l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air ; & son voisin, le traînant charitablement au cercueil trébuchoit sur son camarade en murmurant : *J'ai signé ma quittance.*

Ils s'enterrèrent ainsi réciproquement, sans qu'il y eût une larme sincère de répandue. On fouilloit les poches des morts ; elles étoient vuides, & on les maudissoit. L'écu tombé à leurs pieds, ramassé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme ; de sorte qu'il se trouva enfin seul au milieu d'un tas d'or & d'argent d'une grosseur prodigieuse,

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la salle ; & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit : *Qui es-tu ? que fais-tu ? qui t'a conduit ici ? que veux-tu ?* — *Eh, jouir, sans archemin, des rayons du soleil, des pommes de terre, & de celles que portent les arbres.* Il se tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter ; mais il sembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps gissans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorsque la robe verte qui le couvroit, tomba à ses talons. Je vis un squelette noir qui monta soudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un squelette. Je crus relire un verset mystérieux de l'Apocalypse : j'entendis le craquement effroyable de leurs os ; le cavalier & le courfier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette masse d'argent : elle s'envola, elle se changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percèrent le toit de pierre sans l'ouvrir : rien ne resta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus se fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie, *moi, moi, moi,* se levèrent, le coude appuyé sur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes se regardoient l'une l'autre, en disant : *Mes enfans, mes neveux, mes amis oubliés !* Elles firent quelques efforts pour élever la voix, elles ne purent que murmurer ces mots d'une manière foible & lamentable : *Nous avon:*

*joué contre la mort, ce squelette aride & dévorant ! Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie, la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi, moi, moi.....La mort ! Et à ces mots, ils retombèrent en silence dans leurs cercueils.*

Me voyant seul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce silence plus effrayant, l'épouvante s'empara de mon ame ; une sueur froide coula sur tous mes membres ; je poussai un cri perçant, & je me réveillai.

---

MADRIGAL.

**H**IER Amour me dit d'un air riant :  
 Bonjour l'ami ! je viens finir ta peine ;  
 Vois ces deux traits ; l'un sera pour Clime-  
 mene,  
 L'autre pour toi.—Grand merci, bel en-  
 fant !

Mais de deux traits n'est besoin cependant,  
 Un suffira : percez-en l'inhumaine ;  
 Car quant à moi, votre assistance est vaine :  
 Laissez agir ses beaux yeux seulement. (1)

---

BUVEURS.

**L**A qualité de buveur a été respectée chez plusieurs peuples, parce qu'elle suppose une

(1) Ce sont les premiers vers de l'auteur.

force de tête qui convient très-bien à un général, à un chef, à un combattant. Les Peuples belliqueux ont fait grand cas de cette qualité dépendante de la bonne constitution. Les usages qui nous paroissent ridicules ont toujours un fondement, quand l'œil de l'examen remonte à leur origine.

On a remarqué d'ailleurs que les buveurs de vin étoient plus forts, plus braves, plus ingénieux que les autres; & à la longue, cela a pu instituer la gloire d'être un bon buveur, comme devant être pour l'homme le gage de la victoire.

Dans un souper qu'Alexandre donna à ses capitaines, il proposa un prix à ceux qui boiroient le plus. Promachus, qui fut le héros de cette débauche, remporta une couronne d'or; mais il mourut trois jours après, & sa mort fut suivie de quarante-un de ceux qui lui avoient disputé la gloire de ce singulier combat.

Amurat IV, sultan des Turcs, se promenoit un jour déguisé sur a place publique; plaisir qu'il se donnoit que-quefois pour apprendre & voir ce qu'il n'auroit jamais deviné dans l'enceinte de son palais. Le sultan, jeté dans la foule, rencontra un homme du peuple ivre, & qui, dans sa marche incertaine & chancelante, faillit à renverser l'empereur. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il se faisoit expliquer ce que c'étoit que l'ivresse. *Becri-Mustapha* (c'est le nom de l'ivrogne), voyant un homme qui



s'étoit arrêté pour le considérer, lui dit : *Eh l'ami, passe ton chemin. . . je ne veux pas qu'on me regarde, moi . . .* Les souverains se trahissent presque toujours. *Que dis-tu, misérable ?* reprit Amurat, *ne fais-tu pas que je suis le sultan ? — Toi, le sultan ? Et moi, je suis Becri-Mustapha, entends-tu ? Si tu veux me vendre Constantinople, je te l'achete ; tu seras alors Becri-Mustapha, & je serai sultan. —* La surprise d'Amurat augmentant, surtout lorsqu'on lui assuroit que dans peu d'heures la raison reviendrait à cet homme, il le fit transporter dans sons palais, pour voir ce qu'il penseroit lorsque la mémoire lui rappelleroit les discours qu'il avoit tenus au grand-seigneur.

On le laisse dormir & cuver son vin dans un appartement du ferrail. Il se réveille, en donnant des marques de la plus grande surprise. On lui raconte son aventure, & la promesse qu'il avoit faite au sultan. L'effroi succède à son délire ; & connoissant Amurat, il se regarde déjà comme empalé : il rappelle toutefois sa présence d'esprit, & demande en grâce une bouteille de vin, ce qui lui fut accordé. Il feint d'en goûter & la cache sous son habit.

L'empereur paroît, & lui rappelant ses offres, exige la somme qui doit payer Constantinople, ainsi qu'il s'y étoit engagé. *Becri-Mustapha*, sans se déconcerter, tire sa bouteille, & dit à l'empereur : *Ce prix inflexible, qui achete une capitale est dans cette*

bouteille. O très-magnifique empereur ! elle contient le trésor dont je jouissois, & qui surpasse en valeur les trônes de l'univers. Il ne tient qu'à vous d'être aussi riche que je l'étois hier. — Et comment cela, dit Amurat ? — En avalant cette liqueur divine, qui me mettoit au-dessus des rois.

Amurat voulut en goûter ; il but, & l'effet fut prompt dans une tête qui recevoit pour la première fois les vapeurs du jus de la treille. Son humeur devint gaie ; & pour augmenter cette situation délicieuse, il but encore & s'enivra. Il en fut quitte pour un grand mal de tête ; mais le mal s'étant dissipé, il se remit à chercher l'état où il s'étoit trouvé la veille. Une nouvelle bouteille lui fit sentir des charmes préférables à ceux de la couronne. Enchanté de cette découverte, il voulut tous les jours boire & s'enivrer avec *Becri-Mustapba*, qui devint son favori, & qui eut un crédit immense.

Après l'Allemagne, la Suisse est le pays où l'on boit le plus ; la qualité de buveur y est encore recommandable dans plusieurs cantons.

Les Suisses se souviennent avec admiration, d'un ambassadeur de France, qui, rappelé à sa cour, prenoit congé des députés des cantons. Monseigneur, lui dit l'un d'eux, vous ne nous quitterez pas sans boire le vin de l'étrier. Le vin de l'étrier, reprit l'ambassadeur, doit être bu dans une botte,

& tirant une des fiennes, la fait remplir, la vuide d'un trait, la remet, & monte à cheval, laissant tout un peuple transporté à la vue de cette action à jamais mémorable dans les fastes helvétiques.

## ÉPITHALAME.

“ **J**ONCHEZ le gazon de fleurs, élevez  
 “ moi un lit de roses odorantes & de lis  
 “ rafraîchissans; je veux reposer ma tête sur  
 “ des touffes de jasmin, de muguet & de  
 “ tubéreuse, car je languis d'amour. O  
 “ vous, jeunes bergères, qui avez parcouru  
 “ ces côteaux fleuris, dites-le moi, avez-  
 “ vous vu passer celui que mon cœur  
 “ aime? —

“ Quel est, fille des cités, quel est l'amant  
 “ de votre cœur? à quel trait pouvons-nous  
 “ le reconnoître celui que vous aime? —

“ Mon amant est au milieu des bergers  
 “ de ce hameau, comme un lis dans un  
 “ champ semé d'humbles marguerites.  
 “ Ses cheveux tombent en boucles sur son  
 “ col; ses yeux brillent d'amour; le sourire  
 “ est sur sa bouche; il marche avec majesté,  
 “ il parle avec douceur; l'enchantement, la  
 “ séduction accompagnent ses paroles; ses  
 “ caresses sont enivrantes; c'est sur ses  
 “ lèvres vermeilles que se trouve la volupté;  
 “ c'est dans ses bras pressans que repose  
 “ l'amour.

“ J’ai cherché pendant tout le jour celui  
 “ que mon cœur aime; je l’ai cherché, &  
 “ je ne l’ai point trouvé. Vastes forêts,  
 “ rendez-moi mon amant! J’ai parcouru  
 “ les vallons, les plus hautes montagnes;  
 “ les voyageurs ont insulté à ma tendresse  
 “ inquiète; ils ont plongé mon foible cœur  
 “ dans le chagrin. Il vous fuit, m’ont ils  
 “ dit, l’amant que vous suivez; il se dé-  
 “ robe à votre amour: les plus hautes mon-  
 “ tagnes, les rochers les plus escarpés le  
 “ séparent de vous.

“ Quel est celui qui descend de ces hautes  
 “ montagnes? Son regard plein de feu est  
 “ semblable à l’astre du jour; ses yeux hu-  
 “ mides & ses joues couvertes de pleurs sont  
 “ semblables à nos campagnes lorsqu’elles  
 “ sont abreuvées de la rosée de la nuit.  
 “ Amours, volez à sa rencontre! Zéphirs,  
 “ portez-lui la fraîcheur de ces eaux; souf-  
 “ flez au-devant de lui la douce odeur de  
 “ ces fleurs, & faites couler vers lui le tor-  
 “ rent de parfum de ces plantes odorifé-  
 “ rantes!

“ Viens, mon amant, reposer ta tête  
 “ dans le sein de ta tendre amie; viens: je  
 “ passerai ma douce main sur le duvet de  
 “ ton menton & sur l’incarnat de tes joues;  
 “ je chasserai de ton esprit le souci & les in-  
 “ quiétudes; ma bouche recueillera les  
 “ larmes de tendresse qui coulent sur ton  
 “ visage. Insensible, tu sembles dédaigner  
 “ mes attraits! Si mon visage est noir, ce

“ sont les feux du soleil qui l’ont bruni, &  
“ mes mamelles sont blanches comme les  
“ nuées du midi : mon sein est blanc comme  
“ le sommet des hautes montagnes toujours  
“ couvertes de neige ; mes joues sont arron-  
“ dies, mes yeux sont pleins d’amour, ainsi  
“ que mon cœur ; ma taille est semblable à  
“ la tige d’un jeune olivier ; je suis vive &  
“ légère ; & quand je t’aperçois, je bondis  
“ dans les prairies comme un chevreau âgé  
“ de deux mois.

“ J’entends le doux zéphir murmurer  
“ dans le feuillage. Quel parfum délicieux  
“ s’exhale en ce lieu ! Je crois sentir l’ha-  
“ leine de mon bien-aimé, plus douce pour  
“ moi que le lait & le miel. Oui, c’est lui !  
“ O joie ! je l’ai trouvé, celui que mon  
“ cœur aime ! Les jaloux de mon bonheur  
“ m’ont trompée. Je l’ai trouvé, je ne le  
“ quitterai plus ! . . . Bergères, gardez-vous  
“ de réveiller mon amant qui dort sous cet  
“ épais feuillage pendant la chaleur du jour ;  
“ gardez-vous de le réveiller. J’ai retrouvé  
“ celui que mon cœur aime. La tourterelle  
“ fait entendre son chant d’amour . . . Ré-  
“ veille-toi, mon cher amant, viens dans mes  
“ bras t’enivre de plaisirs ; viens, nous par-  
“ courrons ensemble cette campagne riante ;  
“ nous irons cueillir les bourgeons de la  
“ vigne, & les fleurs qui commencent à  
“ blanchir la cime des pommiers : nous  
“ trouverons à leur ombre une fraîcheur  
“ délicieuse, nous nous assierons sur l’herbe

“ qui croît à nos pieds ; tu reposeras ta tête  
 “ sur mon sein ; mes levres apporteront  
 “ mon ame sur tes levres, & ma bouche  
 “ soufflera dans la tienne le feu de mort  
 “ amour.. ”

Ce morceau, d'une haute antiquité & dont j'ai rassemblé quelques traits, est une œuvre lyrique, regardée par plusieurs savans comme un épithalame : il y a un dialogue & des chœurs ; on l'attribue à Salomon. C'est l'amour dans toute son énergie ; Salomon n'en a pas moins fait l'*Ecclésiaste*.

Mais ce morceau précieux nous est parvenu tellement défiguré, qu'on n'en peut saisir aujourd'hui que l'intention. Semblable à un temple mutilé par la main du tems, & dont l'architecte seul apperçoit les formes disparues, l'imagination de l'architecte est obligée de le reconstruire ; & c'est en appercevant les chapiteaux renversés, qu'il découvre la hauteur des colonnes.

Voltaire, toujours ennemi de la simplicité, & jetant son esprit pernicieux à travers les beautés antiques, a fait de cet épithalame une version où chaque mot est un contresens qui choque. Il fait dire à l'épouse :

O mes compagnes fidelles !

Voyez mes craintes cruelles,

Adoucissez ma douleur.

Dites-moi quelle contrée,

Quelle terre est honorée

De l'objet de mon ardeur,

Quel dieu m'en a séparée.

*Quelle terre est honorée.* Cette expression est bien étrange; c'est une idée moderne. L'épouse continue, en parlant de son amant:

Sous une telle figure  
Descendent du haut des cieux  
Les maîtres de la nature,  
Ministres du Roi des cieux.

Quel amphigouris poétique! Il n'y a pas un mot de tout cela. La Sulamite dit encore, en style de Voltaire:

Ne souffrez pas que j'endure  
Un nouvel éloignement;  
L'absence d'un seul moment  
Est un moment de parjure.

Voilà un joli madrigal! Salomon ne s'en feroit pas douté. Quel goût faux! L'original en deux lignes dit plus que toute cette versification, pleine d'une enluminure vicieuse. Relisez l'original; & vous verrez, lecteurs, que Voltaire ne savoit pas lire ce qu'il lisoit, & qu'il lisoit, & qu'il composoit incessamment avec l'esprit factice si cher à son siècle, mais dont la valeur disparaît avec lui.

Il a même inséré dans la version de ce monument antique quelques-unes des turlupinades qui lui étoient familières. Il fait dire à l'épouse:

De mes parens la sévère rigueur  
Me com manda de bien garder ma vigne;

Je l'ai livrée au maître de mon cœur ;  
Le vendangeur en étoit assez digne.

Ces vers qui figureroient dans un conte gri-vois, paroissent bien ridicules, quand on les rapproche de l'expression douce, naïve & sentimentale que l'auteur antique a donnée à l'amante, à l'épouse, & qui pénètre l'ame la plus insensible.

---

## L'OPULENCE.

### SONGE.

**J**E me trouvois dans un laboratoire de chymie. Un petit homme pâle révoit attentivement près d'un fourneau sur lequel étoit une vessie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit sa face blême ; il avoit les cheveux hérissés, la barbe longue & négligée ; un masque de verre lui couvroit le visage, & il étoit ceint d'un linge sale. Dès qu'il m'apperçut, il porta le doigt sur sa bouche.

Je me tus. Il souffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux ; il prêta l'oreille, en disant : *Il tonne ; bon !* La joie brilla sur son visage terne. *Voici un orage, ajouta-t-il, sortons.*

Un éclair vint à luire ; il me prit par la main : *Ah, que cela est heureux ! Le tonnerre va gronder dans les airs, & peut-être . . .*



*Soyons en plein air.* Il sembloit vouloir aller au-devant de l'orage : il monta sur une colline ; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'aperçut lui fit signe, & courut à nous. Tout-à-coup un-filon de feu s'échappa de la nue embrasée, tomba sur l'homme qui couroit, & le consuma comme un phosphore. Le chymiste jeta un long cri de joie, accourut sur la place où le feu du ciel avoit décomposé ce corps humain ; il se baissa, ramassa une petite pierre triangulaire, & se relevant, s'écria : *Nous n'avons plus besoin de rien ; voici la pierre philosophale . . .* Et comment est-elle là plutôt qu'ailleurs ? Oh ! reprit-il, depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre ; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis si long-tems, ne peut s'opérer que par la décomposition subite & instantanée d'un homme : c'est la foudre qui seule est capable de fondre cette matière précieuse.

Il me mit en main cette pierre philosophale ; & tandis qu'il faisoit des gestes qui exprimoient les divers mouvemens qui naissoient dans son ame, un second coup de foudre plus terrible que le premier, le décomposa à son tour. Je ne fus pas tenté de regarder sur la place pour voir si j'y trouverois une seconde pierre, sans doute plus parfaite, puisque l'homme qui en auroit fourni la matière, étoit un philosophe. J me sauvai précipitamment, ayant en main

la pierre dont j'avois hérité par un coup aussi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je louai un galeas spacieux : j'achetai toute la boutique d'un chaudronnier ; & le soir même, la porte bien close, je métamorphosai toutes les marmites en or pur ; je les brisai, ou plutôt je les sciai, & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de tems des sommes prodigieuses.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuisinier, des voitures distinguées par la souplesse des ressorts. Les femmes me trouverent unique, & le peu d'esprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouserait. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient, les attentions n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiselles coquettes, ambitieuses, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de soupirs & de grâces artialisées, je pris une petite personne à l'air ingénu, qui ne m'avoit adressé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuses, éblouissantes, & je me félicitois d'avoir choisi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroissoit la plus modeste & la plus timide.

Un généalogiste me découvrit un ancêtre tué à Cerisoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de fable sur un champ

d'or. Pour mon épouse, on la fit descendre de Froila Ier, quatrième roi des Asturies.

J'étois couché auprès d'elle, dans un lit magnifique, & je contemplois la somptuosité de mes meubles, lorsque je vis entrer une foule de vampires qui se mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire signe de discontinuer; ils enlevoient tout, en me faisant de profondes révérences. Tous les gens de ma maison, en appelant *monseigneur*, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoissois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit: on me monroit des papiers qui avoient la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter jusqu'au coffret où étoit ma pierre précieuse; il fut faisi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit, *Justice!*

Alors je me retournai vers ma bien-aimée, & lui dis dans l'effusion de mon ame: Les vampires m'ont tout emporté; mais tu me restes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendrissement; mais ma moitié, si douce, si ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geste & l'œil d'une Mégère, & voyant qu'il étoit dégarni, sauta sur une bourse que les vampires avoient oubliée dans une des poches de ma veste, vint à moi, m'appliqua un vigoureux soufflet, & disparut.

Encore tout étourdi de cette scène, je me levai sur mon séant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chère, lorsqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança sur moi, & me suçà tout vivant. Il se gonfloit sur mon corps à mesure que je maigrissois; il me dessécha des pieds à la tête en se remplissant de mon sang, & je devins si léger que le vent m'emporta de dessus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je sortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air, & je tombai sur un roche nu, qui par bonheur servit à m'éveiller.

---

### DE L'HISTOIRE.

**L**E caractère de l'historien est un verre qui donne une couleur différente aux objets: ainsi la recherche trop scrupuleuse de la vérité est moralement impossible. Les mêmes faits sont racontés par divers auteurs avec des circonstances qui les dénaturent.

J'ose donc croire que ce n'est point absolument la vérité historique qui devient la chose la plus essentielle. Ce qui m'importe dans l'histoire, c'est de voir en grand le jeu des passions humaines, le foible de ceux qu'on appelle les maîtres de la terre, le vuide de ces grandes entreprises qui semblent flatter l'orgueil national, & qui le trompent.

Ce qui m'importe, c'est de voir l'ambition punie, les tyrans périr d'une mort précipitée & violente, les grands criminels ne point échapper au châtement. Ce qui m'intéresse n'est pas de savoir précisément ce que tel homme a pensé, mais ce qu'il a pu penser dans telle circonstance. En ce sens, les réflexions de l'historien sont souvent plus précieuses que les faits même. Une discussion détaillée d'événemens inutiles m'endormira; un tableau vaste & majestueux d'un regne, quoiqu'un peu romanesque, exercera puissamment ma pensée. L'historien qui a dit, lorsqu'on lui reprochoit d'avoir un peu forcé l'expression de la vérité *cela est beaucoup mieux comme cela*, a fait une réponse philosophique. Non pas que j'invite au mensonge; mais je rejette ces recherches puériles qui font perdre un tems précieux: je ne veux point de ces minuties que l'on honore du nom de dissertations.

Quinte-Curce a beaucoup inventé dans l'histoire d'Alexandre: qu'est ce que cela me fait? Je n'en vois pas moins la folie des conquêtes, qui possédoit cet homme funeste au monde; je ne ris pas moins de le voir se diviniser, & finir par être dupe de sa propre imagination; je ne le méprise pas moins dans la fureur de sa colère, dans les excès honteux où il se plonge, quand je vois ce conquérant soumis à une courtisane, embraser Persépolis pour elle, & livré tout entier aux plus infames passions, surpasser en

débauche ceux dont il a vaincu la mollesse. Je remporte de cette lecture une reflexion morale qui m'éclaire sur la fausse gloire, & qui m'apprend à la distinguer de la véritable.

Homere est aussi un menteur; mais les divisions des rois, les malheurs des peuples victimes de leurs débats, n'en sont pas moins caractérisés sous leurs véritables traits. Le langage que les hommes prêtent à leurs dieux, me fait réfléchir: je vois avec quelle facilité ils font intervenir les habitans du ciel pour les rendre témoins & présidens tutélaires des massacres qu'ils exercent; je vois que les passions divinifient tout ce qui les flatte; & Homere, sous ce point de vue, m'instruit autant que Tacite.

Celui-ci creusoit sans cesse, pour déterminer quels étoient les mobiles positifs; il donne sa sagacité & son esprit à ceux dont il peint les actions. Les Tacites sont trop rares pour que je suppose un aussi profond coup-d'œil dans les empereurs qu'il m'a peints; mais je vois ce que Tacite auroit peut-être fait à leur place, ce que d'autres feront d'après ses instructions, ce qu'ils pourront faire du moins. J'aime mieux, par exemple, être convaincu de cette idée-là que de savoir au juste si tel empereur avoit un grand appétit, au s'il étoit sobre; s'il avoit le visage long, ou oval; l'heure de son lever & celle de son coucher. Il est des vérités seches, qui

n'arrêtent que les yeux du lecteur ; il est des choses hasardées qui le font penser.

---

PARESSE.

**C**E n'est plus le tems où tout homme qui vouloit posséder tel art ou telle science, passoit une moitié de sa vie à l'étudier, & l'autre à mettre son étude en pratique. On ne voit plus des savans pâlir vingt années sur des livres : méditer à la lueur de la lampe nocturne ; rassembler, combiner des idées ; traiter & retraiter cent fois leur sujet, pour produire à la fin quatre volumes *in folio* sur quelques-unes des sciences abstraites. Il est vrai que ces quatre tomes étoient pour l'ordinaire un amas d'absurdités ; mais je ne parle pas de la force patiente & du génie laborieux de nos prédécesseurs.

Aujourd'hui l'on fait peu, & l'on ne veut faire que des ouvrages aisés ; on se contente de bagatelles ; le peintre ne fait plus que de petits tableaux : on est homme de lettres pour une chanson, un petit conte en vers ou une brochure sur l'objet des conversations du jour : une comédie en cinq actes s'appelle un effort extraordinaire.

Notre siècle est celui de la paresse : toute grande composition fait frémir ; on n'ose même la contempler en idée. Tel poëte qui néglige son talent, excuse sa nonchalance oisive en disant qu'il respecte le public, &

bientôt il voudra qu'on honore sa dissipation. Tel écrivain qui auroit des lumières & de la capacité, s'en tient à un petit pamphlet où il consigne tout son savoir, dédaignant ce qu'il pourroit acquérir ; il dit que les lecteurs, plus paresseux encore, ne lisent jamais deux volumes entiers, & que, dans ce beau monde où l'on parle tant, on n'a plus le tems de lire.

Si, parmi ce peuple indolent & dissipé, il se trouve de tems en tems un homme vigoureux qui, exact au cabinet, produise plusieurs volumes, on lui fait un crime de sa fécondité ; des académiciens qui dînent & digèrent, des hommes qui tuent leur journée, s'étonnent de cette facilité. Où prend-il son tems ? dit-on.

Philippe de Macédoine, assis à un festin prolongé bien avant dans la nuit, en disoit autant de Denis qui faisoit des tragédies. Un courtisan en belle humeur osa lui dire : *Il prend justement le tems que nous employons à boire & à nous rejouir.*

Le plus grand crime du luxe dans les grandes villes est d'enlever à l'artisan, à l'artiste ; à l'homme de lettres, une portion considérable de sa durée : le luxe remplit les têtes de futilités, il interrompt le travail, le retrécit, l'empêche d'être grand & utile ; il émousse l'activité de l'esprit, lui ôte ce ressort qui s'accroît par l'action. Il crée les formalités puériles de la société, invente les jeux, les cercles, fait de l'amuse-



ment un objet essentiel, auquel tout se rapporte ; ce qui réduit enfin une vie d'homme à quelques journées.

Mais bientôt le paresseux tombe dans l'ennui ; il éprouve un vuide insupportable, vrai tourment, plus intolérable peut-être que la douleur physique, & que ne connut jamais l'homme laborieux qui voit toujours en perspective plus de travail qu'il n'en faut pour remplir tout son tems.

On fait l'histoire de ce fainéant qui crioit dans sa chambre comme si on l'eût assassiné : les gens de la maison accourent effrayés ; on pousse la porte, on le voit tout seul sur une chaise. *Qu'avez-vous ?* lui dit-on — *Ce que j'ai, mes amis ? Hélas ! je m'ennuie.*

Quel fardeau que le tems pour certains hommes ! Comme il s'écoule pour les nobles enfans des arts ! Ceux-ci querellent toujours le vieillard ailé, & ils sont obligés de se mettre sous le verrou pour ne pas recevoir ces importuns qui, fatigués de leur loisir, viennent vous dire à la lettre : *Monsieur, débarrassez moi de mon tems.*

---

### LUCAIN.

**P**OETE grave, plein d'énergie & de pensées il a peint de grands hommes ; ce qui étoit plus difficile que de peindre des dieux.

Original & audacieux, il a transmis dans

*Tome II.*

A a

son style la noble témérité dont son cœur étoit plein. La hardiesse des tours, la force & la précision annoncent son génie indépendant ; il parloit contre la tyrannie, & c'étoit sous le regne de Néron. Les louanges outrées qu'il lui donne, ne sont qu'une ironie des plus sanglantes : Néron lui-même ne s'y méprit point, & le poëte mourut à l'âge de vingt-sept ans par une mort violente.

La vertu Romaine transportoit son ame ; & cette passion héroïque pour la liberté en-fanta cette diction mâle qui a fait dire qu'il paroïssoit parmi les poëtes de son tems, comme un coursier fougueux & indomté au milieu d'une troupe d'onagres.

Les grandes vertus de César ne lui en imposèrent point ; par-tout il le voit comme l'oppresser de sa patrie, fondant le despotisme le plus monstrueux & le plus outrageant qui ait pesé sur une nation grande & victorieuse. Il rend une espèce de culte à l'infortuné défenseur de la cause publique ; à ce Pompée que sa modération, son âge & la douceur de son caractère éloignoient également de tout attentat à la liberté Romaine.

Ce poëte vigoureux & hardi, en peignant la guerre civile qui arma César & Pompée, s'est occupé du plus grand événement politique qui se soit passé dans l'ancien monde. Le choix du sujet n'est pas d'un génie ordinaire ; & quand on songe que c'étoit un

jeune homme qui faisoit parler Caton, Pompée & César, on demeure encore plus étonné.

Sa plus grande gloire n'est pas d'avoir été traduit, mais d'avoir été médité par le grand Corneille, qui a transporté dans ses pièces plusieurs traits de la *Pharsale*.

---

MAHOMET.

S O N G E.

**J'**ÉTOIS au bord de la mer, & je me plaisois à considérer ces montagnes écumeuses & mugissantes qui viennent se briser sur un grain de sable; elles accourent avec impetuosité comme pour dévorer la terre; elles reculent devant le doigt qui semble avoir écrit sur la limite inaperçue: *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huître étoit restée à sec à demi-pied de l'eau; la vague blanchissante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au soleil comme pour s'abreuver de ses rayons. J'apperçus dedans quelque chose qui brilloit; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de son éclat, étoit une petite sonnette d'or; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caractères extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer, & je lus avec étonnement ces

mots : *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras.* Je m'écriai : Grâces soient rendues à l'auteur de ce don ! & j'agitai la sonnette.

Tout-à-coup le spectacle le plus éblouissant frappa mes yeux : un rayon immense du soleil descendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet astre jusqu'à mes pieds ; & un ange glissant avec rapidité sur cette échelle radieuse, & effaçant ses plus vives couleurs, se présenta devant moi.

Je me prosternai, me cachant le visage avec les mains ; mais une voix douce & majestueuse m'appella, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grâce ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; sa robe, d'une blancheur éblouissante, se retrouffoit avec une ceinture d'or. L'Ancien des tems, me dit-il, celui qui a pesé l'océan dans le creux de sa main, daigne m'envoyer vers toi, & il satisfera à tes demandes.

Aussi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria : *Nomme donc parmi les enfans des hommes, & qui attendent la splendeur du jour éternel, nomme celui que tu veux voir.* Plusieurs noms se pressèrent en foule dans ma mémoire : Sésostris, Abraham, Alexandre, César, Charlemagne, Cromwell, &c. lorsque dans le

trouble où j'étois, je nommai tout haut Mahomet ! Je voulois dire...

Son ombre fortit du pavé du temple, & je contemplai à loisir le fondateur de la religion & de la puissance musulmane, le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie, l'époux fortuné de tant de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une physionomie auguste, des yeux perçans. *Pourquoi, lui dis-je, t'es-tu irigé en prophete ? pourquoi as-tu trompé les hommes ?* Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré de sa grandeur. Il garda le silence; mais son silence étoit celui de la majesté & du mépris. Il portoit sous son bras un livre, & sous son pied fouloit un glaive, comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais son livre lui étoit cher: il s'en échappoit un rayon lumineux, & je sentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit si dignement la puissance & la gloire.

Je repris: *Pourquoi as-tu abusé de la crédulité de tes concitoyens ? pourquoi as-tu feint des révélations ?* En parlant ainsi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaspé, & de cette colonne fortit une voix invisible qui proféra ces mots:

N'accuse point un grand homme révééré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolatrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit? La calomnie poétique est montée sur le théâtre d'une nation, elle a chargé son personnage de crimes imaginaires: mais peut-elle combattre le respect universel des peuples, &

leur antique reconnoissance? Ces préceptes encore vivans & répandus sur une vaste surface du globe, étoient fondés sur de grandes lumières. Oui, tel législateur sentant bien que l'homme, rejetérait toujours l'autorité de l'homme, son semblable & son égal, a fait descendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer; garde-toi de l'appeller *fourbe, imposteur*, parce qu'il y a des lois sages & utiles qui sont l'expression de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui persuade ses véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les lois morales ainsi que les lois physiques, le grand homme se rend le héraut, l'interprete éclairé de ces lois divines; il les révele d'un ton relatif à leur majesté; il donne une base religieuse à la police civile, base sacrée & nécessaire: son droit est dans la noblesse & dans la pureté de sa cause.

Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & sublimes, c'étoit peut-être le seul moyen de faire passer celles-ci. Les tems, les circonstances, l'esprit humain, toujours amoureux du merveilleux; tout a pu forcer le législateur à amalgamer le culte & la morale; l'un étoit le corps, & susceptible d'être modifié sans danger; l'autre étoit l'ame de sa police.

Rangerez-vous donc, petits observateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement par-

mi les *imposteurs* plusieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ses foibleſſes, & qu'ils lui ont laiſſé quelques erreurs inévitables, pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumières & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage, mais bien avant eux l'œuvre confuse d'une multitude aveugle : une religion purement métaphyſique n'auroit pas été entendue alors, & ne le ſeroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus juſtes, foibles humains ; rendez grâces à ceux qui les premiers ont enſigné l'idée de la Divinité, laquelle obſerve toutes nos actions, & qui doit les punir ou les récompenser ; qui ont inſtitué les fêtes, lesquelles réuniffent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injuſtice ; qui ont enſigné l'immortalité de l'âme, dogme ſublime & conſolateur ; qui ont établi la ſépulture des morts ; qui ont recommandé la charité, le reſpect pour les parens, la foi des ſermens, & une ſubordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral, auquel de nos jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres ſciences porte l'empreinte de l'unité ; image de la volonté éternelle.

Il ſeroit difficile, même de nos jours, de décider juſqu'à quel point un homme qui voudroit faire paſſer ſes opinions dans l'eſprit d'un peuple neuf, pourroit ſe ſervir du

ressort de l'enthousiasme & du merveilleux. Le chemin seroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction ; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il causeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque supercherie innocente au législateur moderne qui auroit réussi à faire adopter à un peuple ignorant, superstitieux & barbare, des lois sages, raisonnables & bienfaisantes? . . .

La voix se tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé sur le front, me fit un signe de supériorité & rentra en terre avec une majesté tranquille. Aussi-tôt le temple avec son dôme s'écroula sur ma tête.

Je m'éveillai, me proposant d'envoyer au docteur Lavater, mon voisin & grand physionomiste, la *silhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois souverains. O mes confrères, le bon tems !

---

## LE POLITIQUE.

**D**ANS l'acception vulgaire, un politique est un homme qui ruse, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adresse l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées, de petites haines ; & sous ce point de vue, le politique a été regardé d'un œil défavorable.



Mais dans l'acception générale & raisonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens obliques & petits, à vengeance particulière, est celui qui voit en grand, qui découvre des ressources où les autres n'aperçoivent rien, qui fait la vraie maladie d'un empire, & le remède qu'il faut lui appliquer, qui fait calculer les degrés de résistance & de possibilité, qui ne s'entête pas imprudemment & qui recule à propos, qui fait enfin l'instant précis où il peut s'élaner d'un pas hardi.

C'est un homme qui mesure d'un coup-d'œil la masse d'un état grand ou petit; en connoît le poids & les angles, & ne la lance contre un autre qu'après avoir prévu le double effet qui doit résulter du choc. C'est un homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réservé & facile, impétueux & froid. Les élémens contraires entrent dans son génie, car il doit avoir présens à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir; la passion de doit jamais transpirer dans ses actions, parce qu'il doit avoir mesuré d'avance une partie de la force physique, la grande loi qui existe en politique, & qui néanmoins doit être subordonnée le plus souvent à des lois morales.

Cette politique est fondée, comme la plus haute géométrie, sur les principes les plus simples; mais le tout est de savoir en déduire les conséquences: le caractère d'un peuple change les forces relatives, détruit

l'ensemble & l'accord du système, qui paroît admirable sur le papier.

Le politique ne feroit jamais de fausses combinaisons, sans l'extrême variété du caractère des nations: il faut donc qu'il en fasse une étude particulière, & qu'il sache tout ce que les degrés de latitude placent d'étrange & d'opposé dans les cerveaux humains.

Voilà le difficile de son art. Loin de l'astuce & de ses finesses insuffisantes, il bâtera ses plans sur le caractère d'un peuple vu en grand: dès qu'il possèdera la véritable connoissance de ses mœurs, il obtiendra sur lui un empire que le guerrier ne pourroit pas se promettre.

Celui-ci ravage comme un torrent & passe de même: les sanglans trophées de la victoire sont toujours chèrement achetés; la vainqueur est souvent loin d'en cueillir les fruits; il ne tient rien, si le politique ne vient à son secours: c'est lui qui doit garder, conserver, naturaliser la conquête.

La plus grande puissance, la plus formidable, peut être ruinée par un politique adroit qui, protégeant un état voisin plus foible, saura enlever à son rival, presque à son insu, les forces secrètes & vitales qui constituent sa situation florissante.

Ainsi notre prudent & politique Charles V, sans sortir de son cabinet, fut regagner tout ce que lui avoient fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de son père. Voyez Fabius tourmenter les succès d'Au-

nibal, les consumer par une force inactive. Voyez Coligny, l'un des plus malheureux généraux, triompher en posant les armes, & briller après des défaites. Voyez le génie du lord Chatham, naguère si terrible à la France.

Plusieurs sciences sont de pure curiosité : la politique qui fait d'un vaste état une grande machine bien montée, bien organisée, & de tous les citoyens un corps animé, souple & vivant, surpasse toutes les autres par son utilité générale & immédiate ; ses profondes spéculations sont faites pour intéresser vivement le génie supérieur. Combien il doit lui être glorieux & satisfaisant de s'occuper de la félicité publique & d'embrasser dans son sein agrandi l'intérêt de la patrie & celui de l'humanité entière ! Il ne doit plus connoître que le desir de la gloire, de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms généreux qui auront su faire régner l'ordre & la paix parmi les hommes, donner aux arts & aux sciences leur développement, & aux belles actions leur récompense.

Le génie politique est le plus rare de tous : il exige un assemblage de vues, une fécondité de moyens ; car la politique est mobile par sa nature : le fait doit fréquemment remplacer le principe, & en tenir lieu ; sans quoi, tout deviendrait vague & illusoire.

Il est des circonstances où la plupart des questions politiques, réduites à leur principe, sont insolubles ; elles se perdent dans la

métaphysique. Le droit des peuples & celui des rois ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence; & cette science a, comme toutes les autres, ses clartés équivoques & ses jours douteux.

Il est ridicule à des écrivains modernes de parler des constitutions anciennes, & de les proposer pour modèle, lorsque la poudre à canon, les mécaniques, la boussole, la tactique, les arts, le christianisme enfin ont tout changé. Quel rapport y a-t-il entre Lacédémone & Paris? Que dirait Lycurgue transporté à Versailles?

La politique est versatile par sa nature, & doit varier comme les calendriers. On conçoit qu'un état dans telle position peut & doit changer subitement ses lois politiques & religieuses, ainsi qu'on a vu, lors de la réformation, les principes les plus reçus abolis, anéantis, & qui devoient l'être avec une impétueuse décision.

Une loi uniforme, simple, étendue, universelle, ne parait pas devoir convenir à une machine aussi compliquée: les projets sont féconds; mais les moyens proportionnés sont difficiles à saisir. Le mouvement politique étant variable à l'infini, des principes dogmatiques sont le comble de l'erreur: tout se balance réciproquement; & vouloir jeter des idées purement morales au milieu de tant de choses physiques, c'est ne connoître ni l'histoire, ni les hommes, ni leurs passions.

La politique a passé pendant plusieurs siècles pour une science qui ne pouvoit être traitée que par une classe d'hommes privilégiés qu'on appelloit *hommes d'état* ; mais aujourd'hui tout particulier qui raisonne & calcule, peut lire dans les cabinets de tous les potentats de l'Europe ; ils sont percés à jour. Il n'est plus d'entreprises secrètes : on a évalué la force des empires, & les ressorts les plus mystérieux peuvent être ramenés à un point fixe. S'il est quelque obscurité sur les causes secondes, on découvre aisément les premières.

Ceux qui administrent les états, sont gouvernés ensuite eux-mêmes par les *infinitement petits*. C'est à la suite d'une foule d'idées & d'observations jetées dans le public par des êtres obscurs, que l'homme d'état compose son système : il ne peut l'appuyer que sur le choix des hommes, & c'est en cela que réside le grand art de gouverner. Un seul homme, quel que soit son génie, ne peut tout-à-la fois dessiner l'ensemble & suivre les détails, veiller à la gloire du dehors & assurer la félicité intérieure, concilier les grandes opérations & l'économie du trésor : il faut qu'il aille chercher la vraie capacité, & qu'il lui confie l'exécution de ses plans.

Le choix des hommes, voilà le grand art du politique.

## INDÉPENDANCE.

**L**A plus grande des chimères est l'indépendance absolue : l'homme est un être foible qui dépend de tout ce qui l'environne ; il n'est fort que lorsqu'il est réuni en société ; mais alors il est soumis à ses semblables ; il faut qu'il achete par le sacrifice d'une portion de sa liberté les nouvelles forces qui lui sont acquises, la plus grande sûreté dont il jouit. Ses besoins seront plus tôt satisfaits ; son existence sera plus assurée ; son esprit se développera ; il étendra la sphère de ses connoissances ; mais il faut qu'il paie un tribut au pouvoir : c'est de la dépendance réciproque des citoyens que naît le véritable esprit de liberté.

Chacun se croit sacrifié à l'intérêt des autres, & personne ne réfléchit aux avantages qu'il retire pour la somme de liberté qu'il a sacrifiée.

L'inégalité est une suite inévitable du corps social ; les arts & l'industrie nécessitent les travaux & l'abaissement des autres classes ; c'est cette inégalité qui est le souffle vivifiant de la grande société ; il réveille les esprits, encourage les talens, remue tous les bras, fait éclore les commodités & les richesses.

Quand l'homme est riche, je ne dis pas opulent, il est meilleur. Les déclamations

des moralistes, les raisonnemens des philosophes ne constituent pas le génie d'une nation ; il faut la prendre au point où elle est. L'assurance des propriétés actuelles, voilà la base fondamentale, sans quoi tout est chancelant.

Qu'on remédie ensuite à cette inégalité ; qu'on augmente le mouvement de circulation, qu'on laisse au commerce le soin de ramener l'ordre le plus naturel ; il le fera ; son activité débarrassée de toute contrainte, tiendra lieu d'une foule de réglemens abusifs ; chacun ayant son industrie en toute propriété, se dégagera bientôt du poids trop lourd des classes supérieures ; il obtiendra les jouissances que comporte son rang ; il sera libre parmi l'inégalité des conditions ; il n'aura rien à envier aux autres. Mais si le gouvernement se regarde comme maître absolu des biens & des talens des citoyens, il occasionne un découragement général ; il fait appercevoir l'inégalité des fortunes ; il la rend odieuse ; il sépare toutes les classes de l'état, qui doivent oublier leurs situations respectives, en envisageant sans cesse une nouvelle reproduction de richesses & de jouissances.

Le plus riche a encore à désirer, comme le plus pauvre ; & c'est de ce désir fécond que naissent les travaux qui répandent partout les productions de la nature & des arts.

Que l'avarice fiscale, dont les caprices sont éternels, abolisse les gênes, les exclu-

sions, les prohibitions de toute espèce; bientôt ce que l'inégalité des fortunes a d'attristant disparaîtra: chaque arpent de terre recevra toute la valeur dont il est susceptible; chaque tête déploiera son génie; chaque bras frappera un coup juste; & tout le monde sera content dans sa sphère, quoique les rangs soient inégaux.

Ce n'est jamais la grande propriété qui fatigue l'œil du pauvre, c'est l'impuissance où il se trouve, par des lois erronées, d'avoir aussi une propriété.

---

 LE

**BALLON-MONTGOLFIER.**

**O**N connoît l'Athénien Dédale, qui attacha des ailes à son fils Icare; mais comme le ciment étoit de la cire, elles se fondirent aux rayons du soleil. On connoît Simon le Magicien, qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain; mais un apôtre chrétien le fit tomber, & il se cassa le col. On a entendu parler de Persée, de Bellérophon combattant la chimère, du char de feu d'Elie, qui en partant laissa tomber son manteau que ramassa son disciple Elisée; du char-volant de Médée, fuyant après le massacre de ses enfans; de



Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé, qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ses foudres & ses éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs, puisqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que séparoit cette distance.

Sous le regne de Néron, un homme s'éleva fort haut ; l'histoire dit à quatre cents pieds de hauteur : il tomba & se tua ; son sang rejaillit jusqu'à l'empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-Baptiste Dante, de Pérouse, a volé & s'est cassé la jambe. Campanella parle d'un habitant de la Calabre, qui tenta un vol réel & paya cher son entreprise téméraire.

Les anciens, qui nous ont transmis les premiers voyages aériens, avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il est contenu plus léger que l'air atmosphérique ? Le hasard qui fait naître les grandes découvertes qui s'ensevelissent ensuite avec les peuples, ne peut-il pas représenter le même fait à des époques extrêmement éloignées ? Tous ces dieux ascendants, dont la mythologie est pleine, qui volent sur les nues & plus vite que les nuages, n'annonceroient-ils pas des chymistes intelligens qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu ?

Nous ne faisons aucune attention aux divinités d'Homere, marchant dans le vague des airs ; à la Pallas descendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par sa blonde chevelure ; à la Junon aux yeux pers, se cachant dans un nuage ; à la messagère Iris ; au char de Vénus, traîné par deux colombes : tout nous revient enfin de l'antiquité, jusqu'au *chant des cygnes*, dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous diront qu'il faut être circonspect, quand, sans aucune connoissance du passé, l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la physique. Nous reviendrons peut-être à la physique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'affujettir le royaume qui lui sembloit interdit ; il a rencontré l'aigle dans son vol, & il partage aujourd'hui son empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des essais malheureux. On a vu, il y a quarante années, M. de B\*\*\*\*\* s'ajuster des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins ; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de son domestique, & il l'exhortoit fort à le devancer, lorsque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour suivre son maître*. Le marquis de B\*\*\*\*\* goûta ce raisonnement, s'élança sans son domestique, pirouetta quelques toises, & se cassa la cuisse en tombant à vingt toises sur un bateau de blanchisseuses.

M. Blanchart, composant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant*, & s'appuyant sur les forces purement mécaniques, nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye, & d'arriver aux Champs-Élisées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart, malgré ses annonces, n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du chanoine d'Etampes.

Ces promesses de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs; des gens qui ne soupçonnoient pas jusqu'où pouvoit aller la possibilité physique, armés de ce scepticisme froid & moqueur qui rejette tout ce qui est inconnu \*, étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit, par hasard ou par étude, découvrir des prodiges nouveaux.

Aristote, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, tous les physiciens de l'Europe, en se chauffant devant leur âtre, avoient vu la fumée s'élever : aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon, il s'éleveroit facilement dans les airs, & qu'en augmentant son volume, la chaîne de la pesanteur seroit rompue, pour le coq

\* Il y a une physique inconnue, que les physiciens à système rejettent ; mais elle n'en existe pas moins ; la grande physique est la physique inconnue. De même que les empiriques guérissent mieux que les médecins, de même les physiciens sans chaire expérimentale ont des connoissances qui échappent aux *brevetés* ; ce n'est point de la magie, c'est toujours de la physique.

emplumé & pour le coq à deux pieds sans plumes.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple, plus elle se déroboit à l'esprit de recherche, & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomènes auxquels l'habitude nous rend insensibles; car, malgré notre sagacité, l'habitude fait de nous des hommes distraits sur ce qui nous environne, & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné; ils ont voyagé ainsi dans l'espace, au-dessus de la ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle, & échauffer jusqu'au vulgaire, que rien ne frappe ordinairement en physique, & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus: il est sorti de son apathie; il a marqué de la curiosité, de l'intérêt, de l'étonnement, & toutes les têtes grandes & petites se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert, doués d'une intrépidité éclairée & calme, nous ont donné un spectacle bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solennel auditoire. L'effet, quoi-

que fuite d'un principe simple & certain, étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fesses, depuis. . . . . depuis tous les renseignemens connus.

Or, si tous les siècles passés s'étoient relevés au moment où montoit si majestueusement dans les airs le *navigateur aérien*, ils n'en auroient pas cru leurs yeux, ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans bien des choses : mais, ne fût-elle qu'une simple curiosité, ce seroit toujours une belle & brillante expérience que cette *assomption*. Il est satisfaisant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons, & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles assure qu'à une certaine hauteur, plongé dans un air subtil, on se sent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois ; car quand dans mon voisinage je m'éleve-seulement à six cents pieds, je me sens un tout autre être.

Le ballon-Montgolfier ! c'est la planche jetée sur l'océan ; c'est l'arbre creusé en canot : la planche & le canot se sont métamorphosés en vaisseaux qui ont fait le tour du monde, portant l'homme sur des gouffres mouvans, paisible vainqueur des ouragans & des tempêtes. Et l'on sait comment Horace plus voisin que nous de cette dé-

couverte, appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchissante d'écume, entre des écueils :

*Audax Japeti genus, &c.*

L'agent principal de cette ascension est trouvé ; la nation Françoisise a tout l'honneur de la découverte, & l'Anglois en est jaloux : il a voulu riposter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale société de Londres (malgré le respect que je lui dois) n'a pas eu le sens commun en cette occasion : jalousie, pure jalousie ; j'en suis fâché pour elle.

Cette découverte immortalisera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira ; *Les hommes volans* datent du regne de Louis XVI, & il a fait présent à l'empereur de la Chine de douze ballons aërostatiques.

Que ce présent est bien imaginé ! Comme l'empereur de la Chine fera émerveillé du génie François ! En croira-t-il ses yeux ?

Laiſſons faire présentement l'industrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante, la manier en tous sens, & parcourir l'ordre des possibles.

Les nations voisines voudront du moins obtenir une gloire secondaire ; & ce ballon, déjà si curieux, va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais désespérer de ses forces, que son intelligence est faite pour descendre dans tous les secrets de la nature, & qu'il peut se les approprier pour l'intérêt de ses besoins, ou pour le luxe de sa grandeur.

Qui assignera des bornes à la sagacité de l'homme & aux connoissances que le tems, le hasard & la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme, cet être qui paroît si foible ?

Scrutons, analysons, cherchons : les plus importantes vérités dorment sous nos mains ; frappons, interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les similitudes, les *analogues* jusque dans les infiniment petits ; là peut-être est le grand secret. Le poisson dans l'eau monte, s'éleve, descend, tournoie sans point d'appui dans son propre élément, parce qu'il se rend plus léger l'eau, au moyen de la vessie qu'il a dans le corps, qu'il contracte & qu'il dilate à son gré : l'homme a fait sa vessie, & l'a déployée sur sa tête, & cette vessie artificielle lui a complètement réussi\*.

Maintenant, quand je leve les yeux au firmament, je ne vois plus la lune que comme un ballon aërostatique ; ce satellite flotte sûrement par les mêmes lois que le ballon-Montgolfier : les planetes sont des globes creux, remplis d'un gaz particulier, peut-être soixante fois plus léger que l'air :

\* Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embrasement toujours à craindre. La vessie plus compacte seroit douée d'une résistance qui, en exigeant d'autres combinaisons, auroit un effet plus étonnant.

c'est un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nous serions alors forts & lestes !

Notre terre balancée dans le vuide recele visiblement un *feu central* qui s'échappé ; elle flottera tant que l'enveloppe épaisse retiendra son fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomènes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblemens de terre, la variation des climats ; c'est la déperdition de l'air inflammable, c'est le combat éternel du gaz & de l'air atmosphérique : l'équateur est enflé, tandis que les poles sont applatis : la charpente du ballon est dans les poles ; c'est l'effet inévitable de la matière ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chassé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide* moteur qui suspend le monde en l'air, qui l'appuie sur rien. Toute *planete* est un ballon aërostatique. Je le soutiens, que dis-je ! tout *astre*, tout *soleil*, tout *étoile*, autant de globes *creux*, ballons ! ballons ! qui enferment le gaz contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une seule loi pour le petit poisson comme pour le pesant Saturne.

L'ascension du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau système physique plus raisonnable, je crois, que les précédens, & qui rend compte de toutes les crises de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, est un ballon aërostatique, & dès lors tout



s'explique avec clarté : les conséquences font lumineuses & fécondes. Quand l'enveloppe se déchirera, il perira par le feu.

*Et seculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Descartes & Newton, & je composerois là-dessus un volume plein de *calculs* & sur-tout d'évidence, si je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules esprits, froids ignorans, rampez dans vos stériles négations : l'homme devient le maître des élémens. Les plus énormes fardéaux s'élèveront des abîmes : on ira visiter les sommets du *Ténérife*. C'est peu ; l'on prendra sans doute un jour un vaisseau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & sans avarie dans la mer Rouge, ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aérostatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre ? Quant à la manière la plus sûre & la plus simple de diriger à volonté horizontalement le ballon aérostatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons sur-tout le mécanisme du corps & des ailes de l'oiseau, qui se soutient, lui, par ses forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiseaux

qu'on nomme oiseau de passage, se retirent dans le globe de la lune, lorsqu'ils disparoissent de nos climats : ils prennent en effet leur essor en-haut quand ils partent, & s'élevent perpendiculairement ; ils descendent d'en-haut quand ils reviennent. Si cette hypothese semble hasardée, il paroît du moins que l'homme peut respirer à une certaine hauteur, puisque ces oiseaux vivent dans l'air le plus subtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre singulièrement la connoissance de l'astronomie, de l'air, des météores, de la géographie, &c. Nos ballons aérostatiques seront nos observatoires, la guérite céleste, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature ; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chymie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *système* ; que les géometres le travaillent, je le leur abandonne ; la terre, je le répète, est un *ballon-Montgolfier* : voilà le vrai système du monde enfin découvert, & je suis tenté de m'écrier comme Archimede : *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de se promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit sur-tout de se tenir immobile dans l'atmosphère contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jeter l'ancre, pour ainsi dire, à quinze cents toises au-dessus de nos tours & de nos clochers.

Ainsi nos nouveaux Argonautes, en laissant paisiblement la terre tourner sous leurs pieds, pourroient sans se mouvoir se trouver au-dessus de Pekin, y descendre, y saluer l'empereur de la Chine de la part du roi de France, remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI. de la santé de sa majesté Tartaro-Chinoise, à qui Dieu prête longue vie, puisqu'elle fait si bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples, plantant du riz sur le gros ballon aérostatique vers le 39<sup>e</sup> degré 54 minutes.

Aucun accident n'est encore arrivé à ces hommes volans; puisse l'histoire ne dire jamais d'aucun d'eux : *Suo sepultus est triumpho!* Le ballon de Lyon a porté sept personnes \*, & ce char aérien s'est élevé à 522 toises.

On a fait diverses expériences dans plusieurs villes, & par-tout le peuple, satisfait de ce nouveau spectacle, crioit de surprise, levoit d'étonnement les mains au ciel, rioit de joie, pleuroit de crainte, manifestoit à sa manière son admiration & les mouvemens

\* Ces personnes sont, MM. Montgolfier l'ainé, Pilâtre de Rozier, le prince Charles, fils aîné du prince de Ligne, le comte de la Porte-d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie & chevalier de S. Louis, le comte de Laurencin, chevalier de S. Louis, le comte de Dampierre, officier aux Gardes-Françoises, & le sieur Fontaine, de Lyon, coopérateur très-zélé.

extraordinaires dont son ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immense s'élevant d'un vol majestueux qui monte au haut de l'athmosphère, & qui traîne avec son poids & son volume d'intrépides physiciens, saluant cent cinquante mille hommes assemblés, & leur jetant leurs chapeaux d'un air calme & serein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel, sous ma fenêtre, le 24 Janvier, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne, en l'honneur de ce monarque. On avoit écrit dessus : à *Frédéric*—

Roi, le plus roi qui fût onc couronné.

MAROT.

Il s'est élevé à une majestueuse hauteur en présence des Alpes.

Tel législateur Européen, jeté chez tel peuple sauvage, ne pourroit-il pas un jour faire servir la machine aérostatique à ses desseins utiles, donner des lois du haut des airs à des hordes-errantes, & opérer ainsi de grandes choses par le simple appareil de ce globe merveilleux ?

Et nous, déchirons les cahiers de nos systèmes physiques. Professeurs, adoptez le mien ; tout astre, toute planète porte son gaz abondant ; ce fluide moteur est le seul contrepoids de tous les corps célestes. Voilà sa base, si vainement cherchée jusqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de pesanteur, malgré leur masse, quand ils sont animés

par le *fluide gazeux* ; & la main de la nature se joue des aîres avec cette puissance unique, ainsi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou sphériques, objets de nos amusemens ; la forme ne fait presque rien, quand le gaz est puissant : nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs : mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques, laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages, & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils ? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots, pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air ? Ces deux élémens lui appartiennent, puisque la nature lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précède toutes les lois : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la première fois l'indomtable océan. Le char aérien est tout aussi sûr que la première nacelle.

D'ailleurs, il est utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers des hommes qui ne tiennent pas

assez à la vie pour craindre la mort, lorsqu'il s'agit de reculer les bornes de la puissance & de l'industrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laissons-le luire sur les humains ; il en est le vrai soleil.

On avoit parlé de faire monter des *mal-faiteurs* lors des premiers essais de la machine aérostatique. Cette idée étoit rampante, vile & mesquine : les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens distingués par leur noblesse & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui sert bien sa patrie, fait servir l'humanité. J'ose croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus ; qu'il ne faut jamais les séparer ni les opposer l'une à l'autre. La nation y perdrait : il faut savoir affronter la mort. Qu'est-ce que la vie, quand on la sacrifie à l'utilité & à la reconnaissance des siècles à venir ? Qui ne hafarde pas sa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la société ? On ne devoit même permettre qu'au physicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainsi & de planer au-dessus de nos têtes : cet horizon ne me semble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle manière la feuille de l'arbre transpire ; on a parié savamment

de l'électricité des végétaux ; le physicien connu sous le nom de *Comus* a soumis le fluide électrique & l'a appliqué avec succès à la guérison de nos maux ; l'abbé Spallanzani a publié ses neuves expériences sur la digestion, & a laissé transpirer celles sur la génération, non moins nouvelles & encore plus étonnantes ; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates sur l'hygrometre ; l'Anglois Wright a marché sous les eaux ; & si l'espoir d'un air déphlogistiqué se réalise, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richesses curieuses que son sein avide a soustraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vigne, & cette méthode a plusieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filasse plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Mésmér, armé d'une médecine nouvelle & qui confond la faculté, est revenu sur la scène. Par un jeu d'acoustique très-surprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un physicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis sous nos yeux la marche progressive de la végétation.

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célèbre par cette découverte, la doctrine des *fermens assimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut se changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute espèce, sans passer par le bois tortu, ou par les lentes filières des vé-

gétaux. La métamorphose s'opère presque subitement, par la grande loi, *aut superat, aut superatur; ubi virus, ibi virtus.* Qui comprendra la valeur de ces mots? Cette découverte, encore au berceau, fera révolution en chymie; j'ose le croire.

Autre phénomène de la même année; ce sont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phrases. Si les anciens en eussent créé de pareilles qui eussent passé jusqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes; elles vivroient dans ces bouches d'airain, qui en rendroient aux générations éloignées tous les sons & les accens; & nous saurions comment se parloient le Grec & le Latin.

Vous qui courez les plaines salées de l'océan, ne craignez plus le fléau le plus cruel, le manque d'eau: l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître; les tremblemens de terre qui ont renversé Messine & ébranlé la Calabre; les volcans de l'Islande; la paix qui a fondé en Amérique un état immense composé de plusieurs états qui vont croître, se développer & montrer au reste de l'univers le drapeau invitateur de la liberté; le Croissant en alarmes aux apprêts de deux puissances qui, réunissant leurs forces, semblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe



attentive & en suspens, & qui embarrasse la politique des nations ; les crises singulières du gouvernement Anglois ; la situation de la Hollande toujours indécise ; la ville de Dantzic bloquée & abandonnée à elle-même ; le décès des mathématiciens célèbres ; enfin je ne fais quelle commotion répandue dans les esprits & qui les dispose aux entreprises les plus hardies, aux évènements les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siècle d'Auguste, siècle des Médicis, siècle de Louis XIV, si vantés pour des peintres, des sculpteurs, des orateurs, des architectes & des poètes, vous pourriez fort bien disparaître devant un siècle déjà marqué par tant d'époques mémorables ! Le génie impatient de mes contemporains, réclamant son libre effor, demande à se déployer ; il veut modifier l'univers, malgré les obstacles des esprits froids & bornés ; il veut imposer silence aux détracteurs, & servir jusqu'à ces caractères sombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui se plaisent à arrêter le progrès des sciences ; il veut que le regne actuel, puisqu'il protège & récompense les arts, illustré par les plus brillantes découvertes, soit à jamais célèbre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions passagères de la génération présente ? Les glorieuses conquêtes du génie des arts

sur les pages muettes & ténébreuses du livre de la nature ; l'Éternel l'a ouvert sous nos regards, apprenons à y lire.. O physique ! ô chymie ! ô rois ! protégez ces importantes sciences.

---

MA FENETRE.

**I**L faut à l'homme qui écrit, un emplacement agréable, un point de vue qui intéresse à la fois son œil & son imagination. Le hasard m'a mieux servi que le choix le plus difficile : ma fenêtre me présente en perspective les tableaux les plus magnifiques de la nature & ses grands monumens. Un horizon immense est sous mes regards, & la chaîne majestueuse des Alpes en ceint le contour.

Je les vois, ces monts d'inégale structure, ces dépôts éternels des neiges & des frimats, ces rochers que l'œil voit croître & monter jusqu'aux cieus, d'où tombent les torrens, d'où sortent les fleuves qui vont se perdre dans les deux mers ; je les vois ces monts antiques, témoins des premiers jours du monde ; les voilà ces rocs inaccessibles qu'Annibal a franchis lorsqu'il étonna l'aigle des Romains. Quel superbe entasse-

ment de ruines augustes ! Les glaces amoncelées blanchissent les faîtes de ces montagnes fourcilleuses ; l'œil les confond avec les nuages, & il ne paroît pas qu'au delà de ces masses gigantesques il puisse y avoir des humains.

Derrière les monts du Valais, qui forment le premier rang, j'apperçois les pointes brillantes des Alpes, le mont Blanc dans sa majesté, le mont Sixt, le Shrekhorn, & plus loin vers l'orient le Grindelwald & le Saint-Gothard. D'autres cimes plus reculées & d'un aspect non moins imposant se confondent dans le lointain avec un ciel pur & sans bornes ; ces masses différemment colorées impriment à l'œil qui les contemple un mélange de surprise, d'admiration & de respect.

C'est pour moi que le soleil en se levant dore ces hautes montagnes ; c'est pour moi qu'à son coucher elles sont illuminées d'un feu rouge & vif : ces sommités élancées dans les airs sont des prismes où toutes les couleurs viennent se mélanger. J'embrasse ce superbe horizon ; & si ma vie est casanière, mon œil court au loin dans cet espace étendu.

Chaque instant m'apporte les jouissances de la vue. A l'aide d'un télescope, elle s'enfonce dans les vallées profondes qui séparent les Alpes ; elle monte sur leurs sommets glacés & rayonnans ; elle rapproche ces figures colossales, objets tout-à-la-fois

terribles & beaux ; elle y poursuit l'éclair ; elle plane sur ces cantons républicains où vivent des pâtres heureux sur un sol stérile, mais libre.

C'est là, vous l'apprendrai-je, citadins délicats ? c'est là que l'usage du pain est presqu'inconnu, que des familles entières n'en ont jamais goûté, & qu'on le regarde les uns comme un aliment trop chèrement acheté, les autres comme une friandise inutile à l'homme. Ces mangeurs de laitage foulent des mines riches qu'on n'exploite pas ; & c'est sous leurs pieds que l'or repose innocent.

O que de réflexions m'a fait faire ma fenêtre ! Elle est de toutes les fenêtres celle qui offre l'aspect le plus pittoresque & le plus large. Quel terme pourra exprimer un spectacle qui intéresse à la fois le physique & le moral, que le tems n'use point, & qui apprend à fuir le tumulte, le luxe des villes, si pauvre devant la brute magnificence de la nature ?

Ce tableau, dont les couleurs varient sans cesse, seroit trop vaste, si des montagnes plus rapprochées, placées à ma droite, & dont les masses diminuent en s'éloignant, n'en formoient, le cadre de manière à m'en faire sentir les dégradations. Il seroit trop silencieux, si le beau lac de Neuchatel n'en occupoit le centre ; ses vagues écumeuses & bondissantes qui retentissent huit mois de l'année, animent cette riche perspective,

rendent la nuit plus auguste, & bercent mon premier sommeil. Ce lac retentissant forme pour l'oreille un accord qui répond au plaisir de la vue.

Qu'il est encore beau lorsque sa surface tranquille réfléchit la lumière brillante de la lune ! Tous ses rayons y descendent. Ah, que le silence profond d'une belle nuit d'été a de charmes sur ses bords ! C'est alors que l'âme tombe dans une douce mélancolie, & que les idées qui naissent, vous subjuguent & vous arrachent des larmes.

Ceux qui ont parcouru la Suisse, admirent encore le point-de-vue de ma fenêtre. Je ne suis point au milieu d'une vague étendue de pays, ni resserré entre des collines : ma demeure est adossée à une côte, & de là je contemple le lac qui laisse appercevoir sa rive opposée, les bois verdoyans qui l'environnent, les montagnes qui s'élevent en amphithéâtre, enfin les Alpes hautaines & leurs glaces resplendissantes ; spectacle dont mon œil n'est jamais rassasié, & qui, placé à une distance convenable, me fait voir, sans m'éblouir & sans me fatiguer, toutes les modifications de la lumière.

Je ne vois ni rochers démantelés, ni rocs éboulés, ni pics, ni précipices horribles, ni gouffres, ni excavations, ni glaciers, ni sommets déchirés, rien de ces horreurs sublimes que la nature enfanta dans ses convulsions ; je ne découvre que les pyramides

argentées de ces blocs immenses, leurs couleurs éclatantes & leurs majestueuses irrégularités.

Quand les orages viennent s'asseoir sur ces trônes de grandeur, j'aperçois la foudre étincelante qui s'échappe de ces nuages opaques & noirs : mais le séjour des tempêtes est loin de moi ; l'oreille devine plutôt qu'elle n'entend le bruit sourd du tonnerre, & les élémens ne semblent combattre & rouler des vagues de feu sur ces cimes orgueilleuses & en enflammer les crystaux, que pour arrêter & réjouir ma vue.

A mes pieds est une petite ville où la discorde littéraire n'a jamais pénétré, car j'y suis le seul qui tienne la plume. On y a mis d'accord la littérature du fauxbourg Saint-Germain & celle du fauxbourg Saint-Honoré\*, car on n'y lit aucune brochure Parisienne. La musique est le seul art qu'on y cultive. On a creusé au dieu des vendanges, cher au pays, des asyles souterrains, percés dans le roc. Des tonnes effrayantes par leur hauteur sont remplies d'un vin pur & salubre. Le peuple est tranquille & attaché à son gouvernement, dont

\* La littérature du fauxbourg Saint-Germain, & la littérature du fauxbourg Saint-Honoré, c'est un chapitre curieux que j'ai oublié dans le *Tableau de Paris*. J'en demande pardon aux nombreux acheteurs de cet ouvrage ; c'est une omission que je réparerai le plus tôt qu'il me sera possible.

Ivi seul peut rendre compte : les lois pénales y sont douces ; mais des coutumes exclusives y tuent l'industrie qui ne demanderoit qu'à germer, & rétrécissent les avantages du local. Les vues génératrices n'y sont pas encore apperçues.

L'esprit est naturel dans cette ville, mais on croit trop qu'il n'a pas besoin de culture. Les caractères y sont adroits sans être ingénieux ; les mœurs y sont singulièrement mélangées. Ce peuple bigarré, placé sur les limites de la France & de la Suisse, n'est ni Suisse ni François.

Le protestantisme en éloigne la superstition, & l'inoculation les ravages de la petite vérole. La jeunesse y est brillante & fraîche, & les bals y offrent plus de beautés qu'on n'en voit ailleurs, proportion gardée.

Ici, tout mon tems m'appartient ; aucun ne songe à m'en dérober la moindre portion ; je jouis de chaque instant de ma durée ; mon loisir est parfait ; nulle distraction ne m'enleve à l'étude ; je me fens seul avec une satisfaction intime ; ici je regrette que les jours n'aient pas soixante-douze heures : je ne suis point dans une solitude absolue, je ne suis point dans une ville bruyante ; je ne demande aucun suffrage ; j'écris enfin dans un pays libre & sous la main protectrice d'un grand Roi qui lui-même fait écrire.

*Fin du Tome I.*

The first part of the report is devoted to a description of the  
 various forms of life which have been observed in the  
 different parts of the world. It is shown that the same  
 forms of life are to be found in the most distant  
 parts of the globe, and that they are all derived  
 from a common ancestor. This is the first  
 principle of the theory of evolution, and it is  
 the foundation of all the other principles which  
 are contained in the report. It is shown that the  
 same forms of life are to be found in the most  
 distant parts of the globe, and that they are all  
 derived from a common ancestor. This is the first  
 principle of the theory of evolution, and it is the  
 foundation of all the other principles which are  
 contained in the report. It is shown that the same  
 forms of life are to be found in the most distant  
 parts of the globe, and that they are all derived  
 from a common ancestor. This is the first principle  
 of the theory of evolution, and it is the foundation  
 of all the other principles which are contained in  
 the report. It is shown that the same forms of  
 life are to be found in the most distant parts of  
 the globe, and that they are all derived from a  
 common ancestor. This is the first principle of the  
 theory of evolution, and it is the foundation of all  
 the other principles which are contained in the  
 report. It is shown that the same forms of life  
 are to be found in the most distant parts of the  
 globe, and that they are all derived from a common  
 ancestor. This is the first principle of the theory  
 of evolution, and it is the foundation of all the  
 other principles which are contained in the report.





